



Voleurs d'enfants

Maryse Rouy

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

MARYSE ROUY

Voleurs d'enfants



LES CHRONIQUES
DE GERVAIS D'ANCENY

Druide

RELIEFS

Collection dirigée par
Anne-Marie Villeneuve

Romans

Les Chroniques de Gervais d'Anceny — Meurtre à l'hôtel Desprésaux, Druide, 2014.

De retour à Montréal — Les Pavés de Carcassonne. Tome 2 : juillet 1966 — juillet 1967, Québec Amérique, 2013.

Les Pavés de Carcassonne. Tome 1 : mai 1963 — janvier 1964, Québec Amérique, 2012.

Les Arbres bleus de Charlevoix, Druide, 2012.

Une jeune femme en guerre. Tome 4 : automne 1945 — été 1949, Québec Amérique, 2010.

Une jeune femme en guerre. Tome 3 : Jacques ou Les Échos d'une voix, Québec Amérique, 2009 ; Québec Loisirs, 2010.

Une jeune femme en guerre. Tome 2 : printemps 1944 — été 1945, Québec Amérique, 2008 ; Québec Loisirs, 2009.

Une jeune femme en guerre. Tome 1 : été 1943 — printemps 1944, Québec Amérique, 2007 ; Québec Loisirs, 2008.

Finaliste du Grand Prix littéraire Archambault

Les Jardins d'Auralie, Québec Amérique, 2005.

Au nom de Compostelle, Québec Amérique, 2003,
[rééd. dans la collection « QA compact » en 2011].

Prix Saint-Pacôme du roman policier

Mary l'Irlandaise, Québec Amérique, 2001 ; France Loisirs, 2001,
[rééd. dans la collection « QA compact » en 2004].

Les Bourgeois de Minerve, Québec Amérique, 1999 ; France Loisirs, 1999.

Guilhèm ou les Enfances d'un chevalier, Québec Amérique, 1997.

Azalaïs ou la Vie courtoise, Québec Amérique, 1995 ; De Fallois, 1996.

Québec Loisirs, 1996 [rééd. dans la collection « QA compact » en 2002].

Finaliste du Prix Desjardins et du Grand Prix des lectrices et des lecteurs du *Journal de Montréal*

Nouvelles

« Le fablier », dans Jacques Allard, *Histoires de livres*, Hurtubise, 2010.

« Le permis », *Arcade*, n° 47 « Le mythe du deuxième sexe », 1999.

VOLEURS D'ENFANTS

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Rouy, Maryse, 1951-

Voleurs d'enfants : les chroniques de Gervais d'Anceny : roman
(Reliefs)

ISBN 978-2-89711-177-9

I. Titre. II. Titre : Chroniques de Gervais d'Anceny.

III. Collection : Reliefs.

PS8585.O892V64 2015 C843'.54 C2014-942433-7

PS9585.O892V64 2015

Direction littéraire : Anne-Marie Villeneuve

Édition : Luc Roberge et Anne-Marie Villeneuve

Révision linguistique : Isabelle Chartrand-Delorme et Jocelyne Dorion

Assistance à la révision linguistique : Antidote 8

Maquette intérieure : Anne Tremblay

Mise en pages et versions numériques : [Studio C1C4](#)

Conception graphique de la couverture : Anne Tremblay

Photo de l'auteure : Maxyme G. Delisle

Cartographe : François Goulet

Diffusion : Druide informatique

Relations de presse : Patricia Lamy

Les Éditions Druide remercient le Conseil des arts du Canada et la SODEC de leur soutien.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion
SODEC.

ISBN papier : 978-2-89711-177-9

ISBN EPUB : 978-2-89711-178-6

ISBN PDF : 978-2-89711-179-3

Éditions Druide inc.

1435, rue Saint-Alexandre, bureau 1040

Montréal (Québec) H3A 2G4

Téléphone : 514-484-4998

Dépôt légal : 1^e trimestre 2015

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Il est interdit de reproduire une partie quelconque de ce livre sans l'autorisation écrite de
l'éditeur. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

© 2015 Éditions Druide inc.

www.editionsdruide.com

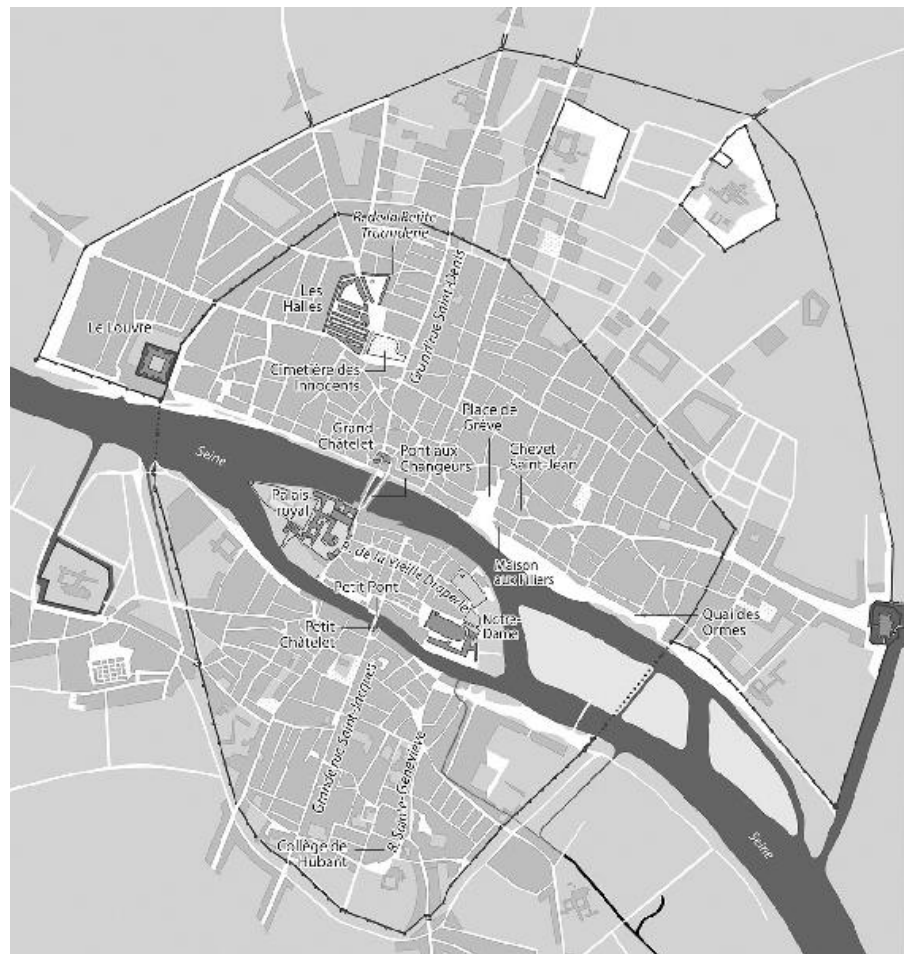
Maryse Rouy

VOLEURS D'ENFANTS

Les Chroniques de Gervais d'Anceny

Roman

Druide



PARIS EN 1378

D'après « *Plan restitué de Paris en 1380* »¹

1. © ALPAGE : C. ROMS — FG, 2014, license CC BY-SA

LES PERSONNAGES

Prieuré de Neubourg

Gervais d'Anceny, *oblat*

Père Alain, *prieur*

Père Joseph, *infirmier*

Maison d'Anceny

MAÎTRES :

Philippe, *fils de Gervais et de Margaux*

Mariette, *épouse de Philippe*

Colin, *fils de Philippe et de Mariette*

Margaux, *épouse défunte de Gervais*

PERSONNEL :

Appoline, *cuisinière*

Eugène, *portier*

Fernand, *homme à tout faire*

Justin, *valet de cuisine*

Muguette, *nourrice*

Perrin, *assistant occulte de Philippe et anciennement de Gervais*

Valentin, *jeune messenger de Perrin*

Grégoire, *facteur*

Prévôté de Paris

Guillebert Coudrier, *prévôt adjoint*

Levert, *commissaire organisateur*

Garin, *commissaire organisateur*

Maison Despréaux

MAÎTRES :

Mathilde Despréaux, *veuve, nièce de Gervais*

Simon, *fil de Mathilde*

Isabelle, *épouse de Simon*

PERSONNEL :

Henri Chardonnet, *ami de Simon, apprenti*

Raymond, *assistant de Mathilde*

Blanche, *chambrière*

Jean, *portier*

Maria, *ancienne nourrice, aide en cuisine*

Pernelle, *cuisinière*

Maison Thillay

Nicaise Thillay, *marchand drapier aux Halles*

Madeleine, *épouse de Nicaise*

Jeannette, *filie aînée de Nicaise*

Colette, Denise, Honorine et Marguerite, *quatre autres filles de Nicaise*

Clément, *époux de Jeannette*

Les Joyeux Corneurs

Vieille femme, *grand-mère d'Isabelle*

Maître Arnoul, *père d'Isabelle*

Jeannot, *jongleur*

Hubert, *jongleur*

Hugon, *jongleur*

Autres personnages

Thomasine Galet, *voisine de l'hôtel d'Anceny*

Bernard Galet, *époux de Thomasine*

Pijart, *marchand de retailles de drap*

Jean le Mauvais, *malandrin*

Ferrand, *chef du groupe de guetteurs de Gervais*

Adam, Adrien, Arthur, Gaspard, Hugo, Lucas, Odilon, Paulin et

Roland, *mendiants des Halles*

Testart, *ruffian*

Le barbier et Marote, *complices de Testart*

I

Les deux lettres gisaient sur le bureau du prieur où elles étaient tombées des mains de Gervais comme si elles pesaient trop lourd. Ces morceaux de parchemin, en apparence inoffensifs, contenaient la pire des nouvelles.

La missive de Philippe portait juste quelques phrases tracées à la hâte : *Colin a été enlevé. La police ne fait rien pour le retrouver. Toi seul es capable de nous le ramener. Viens au plus tôt.* La deuxième émanait de Guillebert Coudrier, adjoint au prévôt de Paris. Plus prolixe, il écrivait : *Mon vieil ami, je comprends le désespoir de ton fils et je devine le tien. Philippe nous accuse de ne pas rechercher Colin, mais je te prie de croire que rien n'est plus faux : pour ton petit-fils, j'ai lancé mes sergents dans tout Paris. Ils n'en ont trouvé aucune trace. S'il y avait eu une demande de rançon, ce serait différent, mais comme ce n'est pas le cas, force est de conclure que ceux qui le détiennent veulent le garder. Philippe refuse d'entendre la vérité, mais toi, tu es capable de l'affronter. Je t'encourage cependant à venir à Paris où tu pourras soutenir ton fils qui en a grandement besoin et m'aider à trouver ces voleurs d'enfants. Depuis quelques mois, leurs méfaits se sont multipliés et je soupçonne qu'il y a là derrière une bande organisée. Ensemble, nous les enverrons à Montfaucon* où est leur juste place. Je t'attends, mon vieil ami, ne tarde pas.*

Gervais remit les lettres au prieur d'une main tremblante.

— Lisez, je vous en prie.

Dès le lendemain, il s'en allait au pas de sa monture. Il aurait souhaité accélérer le rythme, mais il s'était agrégé à une troupe de

marchands qui voyageaient avec des mules. S'il n'avait pas connu les dangers du chemin, il serait parti seul, sa jument lancée au galop. Trop de hâte, il le savait, pourrait au bout du compte le retarder, car des jacquaires* avaient raconté que des routiers* sévissaient à peu de distance du monastère. Ils étaient encore sous le choc du spectacle de désolation que ces brigands avaient laissé derrière eux. La guerre pourrissait les hommes, la misère aussi. Pilleurs de villages, voleurs d'enfants, ils ne valaient pas mieux que les loups qui rôdaient chaque hiver autour des masures et que les paysans massacraient à coups de faux.

Le père Alain avait prévenu son oblat* contre la tentation de la révolte avec la formule consacrée : « Les voies du Seigneur sont impénétrables. » Mais Gervais n'en était pas à la résignation. Avant, il voulait s'assurer que tout avait été fait pour retrouver Colin. Et tout refaire. Non qu'il n'eût pas confiance en Guillebert ; il avait dû remuer ciel et terre. Mais avait-il tout envisagé ? Contrairement à lui, Gervais n'écartait pas la possibilité que Colin soit toujours à Paris. Il avait l'intention de traîner partout dans la ville, de scruter le moindre jeune mendiant, car si on volait des enfants, c'était pour les faire mendier. Un enfant inspirait mieux la pitié qu'un adulte. Il s'efforçait de ne pas penser à ces enfants hâves et déguenillés qui passaient leurs journées accroupis sur des parvis d'églises. L'image était trop douloureuse.

À la place, il évoqua le monastère dont il s'éloignait pour une durée indéterminée. Ce lieu de retraite, il le quittait de nouveau alors que son projet avait été de ne plus en bouger pour y préparer sa vie éternelle par une existence de prières et de renoncements. Il n'y était resté que deux saisons cette fois : rentré de Paris au printemps, après un séjour que le meurtre de l'hôtel Despréaux avait rendu beaucoup plus long que prévu, il repartait avant que l'automne ne se soit installé. Entre temps, il y avait eu la mort de Godefroi. Sa perte avait laissé un vide qui n'était toujours pas comblé malgré la bienveillance du père Joseph. Le vieil infirmier l'avait pourtant accueilli tous les jours comme lorsqu'il rendait visite au mourant. Il le réconfortait à grand renfort de thym miellé et d'anecdotes provenant de sa correspondance avec des moines soigneurs dispersés dans toute la

chrétienté. Le travail n'aidait pas davantage Gervais à s'évader de la tristesse, car la copie de la Bible, mise en suspens pour rédiger la chronique réclamée par Coudrier, qui l'avait sagement attendu sur l'étagère du scriptorium, ne parvenait pas à vraiment l'intéresser. Pas plus qu'il ne s'était passionné pour le récit final de l'enquête, dont il avait ôté toutes les traces personnelles qui n'avaient été destinées qu'à Godefroi. Il avait trouvé lassant de recopier le déroulement des événements bruts, s'ennuyant de l'excitation procurée par la relation des péripéties de l'hiver. Pour se défaire de sa morosité, il songeait vaguement à répéter l'exercice avec l'histoire de la première investigation qu'il avait menée, blanc-bec encore et à peine sorti de l'école d'où son père l'avait tiré pour le former aux affaires, quand la nouvelle du rapt de son petit-fils lui était tombée dessus. Colin qui avait passé toute sa jeune existence entouré d'affection n'aurait pas la force de résister aux mauvais traitements ni à la peine d'être arraché aux siens. Ne pas penser à Colin, à ce qu'il subissait peut-être depuis déjà trop de jours. Il se le répétait dès que le visage de l'enfant revenait le hanter. Sinon, il perdrait tout espoir et n'aurait pas la foi nécessaire pour le rechercher.

Le père Alain avait fait preuve de compréhension et avait encouragé son départ. Frère Daniel, son assistant en cuisine qu'il avait formé peu à peu, serait capable de le remplacer, ce dont il s'acquittait déjà en semaine. Le jeune moine se débrouillerait le dimanche aussi. Ses plats seraient moins élaborés que ceux de Gervais, mais bien meilleurs que la pitance longtemps infligée par frère Jean à la communauté. Le vieux cuisinier, qui n'avait pu retourner que brièvement à ses chaudrons depuis sa faiblesse dans le temps de Pâques, s'était éteint juste avant la Pentecôte et Gervais avait dû prendre sa place faute d'autre moine compétent pour s'occuper des repas. Former frère Daniel avait été son premier soin, car s'il aimait cuisiner à l'occasion, il n'avait aucune envie d'être assigné à cette tâche.

La route portait au vagabondage de la pensée et, de fourneaux en cuisines, il se retrouva dans celle de l'hôtel Despréaux où officiait Pernelle. Il se demandait si le nouvel intendant, qui venait d'entrer en

fonction lorsqu'il avait quitté Paris, donnait satisfaction à sa nièce et gérait bien le personnel. Le régime de terreur imposé par maître Robin à ses subordonnés avait plombé l'atmosphère sans que Mathilde s'en avise. Elle s'était promis d'être désormais plus attentive. Néanmoins, elle préférait les affaires aux soins domestiques et attendait de sa jeune bru, qui n'avait aucunement été préparée à cette tâche, qu'elle prenne en charge ces derniers. Était-elle consciente qu'une bateleuse comme Isabelle était pour les serviteurs une moins que rien ? À part Maria, pour qui Simon restait son nourrisson... Sans crier gare, l'angoisse, toujours latente depuis la réception des missives, dévasta Gervais tandis qu'à la petite silhouette de Simon, qu'il avait connu enfant, se superposait celle de Colin. La lenteur du voyage le torturait, car il fallait enquêter au plus vite, avant que les témoins aient oublié ce qu'ils avaient vu et que les pistes soient froides. Y avait-il seulement des témoins ? Ne rien savoir des circonstances de l'enlèvement n'empêchait pas les spéculations et il avait déjà pensé à toutes sortes de procédés ayant pu être employés. Faute d'éléments, l'imagination finissait par se tarir et l'effet émollient de la cadence régulière engourdissait peu à peu son esprit jusqu'à une nouvelle fulgurance de douleur.

Maria était reconnaissante à Isabelle d'avoir sauvé Simon, mais cela ne comptait guère aux yeux des autres membres de la maisonnée. Ils estimaient qu'elle occupait une place usurpée et il eût fallu qu'elle soit vraiment soutenue par son mari et sa belle-mère pour qu'il en fût autrement. Mathilde ne devait pas en être consciente et Simon était trop jeune pour s'en apercevoir. Huit mois après leurs poignantes épousailles, Gervais s'inquiétait de ce couple qui, lorsqu'il l'avait vu pour la dernière fois trois semaines avant Pâques, paraissait toujours aussi désassorti.

Lorsqu'Isabelle avait lancé au juge qu'elle était prête à lier sa vie à celle du fils Despréaux, c'était pour qu'il échappe à la corde. Elle s'y était résolue à la demande pressante de Gervais, lequel, il devait bien l'avouer, ne lui avait pas vraiment expliqué qu'il s'agissait d'un mariage réel. Après le sauvetage, la musicienne, qui croyait pouvoir continuer de gagner sa vie dans les rues avec les Joyeux Corneurs dont

elle faisait partie, avait découvert qu'elle devait rester avec son époux sous peine que la grâce de Simon soit annulée. Lorsque les vrais coupables furent démasqués et le garçon innocenté, elle avait revendiqué sa liberté, mais nul ne pouvait la lui rendre : seule une dispense du pape aurait pu déclarer leur union invalide. Les parents d'Isabelle n'avaient pas voulu comprendre : ils l'avaient rejetée, prétendant qu'elle les avait trahis. Gervais avait tenté de plaider sa cause, mais avait été vertement éconduit autant par le père que par la grand-mère. Il était retourné à Neubourg avec ce poids sur la conscience qu'il ressentait toujours aussi vivement. Sans vraiment y croire, il espérait trouver la jeune épouse de Simon épanouie et bien acceptée dans la maison. Son mari lui accordait à l'époque une attention grandissante. L'idéal serait qu'il en soit amoureux et qu'elle réponde à ses sentiments, mais si elle avait continué de lui opposer la même froideur qu'au printemps, il avait dû se lasser. Isabelle se sentait piégée et en voulait à tous. Pendant son séjour à Paris, Gervais se ferait un devoir de conduire vers une suite heureuse cette union dont il était responsable et qui avait si mal démarré.

Pendant les quelques jours du voyage, les sombres ruminations de Gervais furent fréquemment interrompues par ses compagnons de route. Ils espéraient profiter de sa présence parmi eux pour apprendre quelle était la position du roi à propos de la crise de la papauté. Gervais avait beau leur dire qu'à sa connaissance, à Neubourg, personne n'était dans le secret et que, si le choix de Charles V avait été connu des instances supérieures, lui, simple oblat, n'en aurait pas forcément été informé, ils ne le croyaient pas et y revenaient toujours. Pour des marchands, il n'était pas indifférent que le « vrai » pape soit en Avignon ou à Rome ni qu'il soit genevois ou italien. Gervais, chez qui le négociant gardait ses droits même s'il avait renoncé à la fonction depuis plus de trois ans, était de leur avis, mais il n'arrivait pas à vraiment s'intéresser à la question comme cela aurait été le cas dans d'autres circonstances.

Lorsque la route eut mené les voyageurs sur une hauteur qui dominait Paris où ils étaient sur le point de pénétrer, Gervais s'arrêta un moment pour ramasser ses forces avant d'entrer dans l'arène. Le

nombre de clochers le frappa, comme toujours quand il redécouvrait la capitale du royaume, mais ce jour-là, ils évoquaient pour lui autre chose qu'une ville où était célébrée la gloire de Dieu. Un clocher signalait une église, une église avait un parvis, un parvis était peuplé de mendiants, et ces mendiants étaient en concurrence féroce pour attirer à eux la générosité des passants. Il allait falloir visiter chacune de ces églises, regarder un à un chaque mendiant dans l'espoir — et la crainte — que l'un d'eux soit Colin. Les marchands, impatients d'arriver, avaient piqué des deux. Gervais les suivit.

La traversée de Paris lui tourna la tête : trop de monde, trop de bruit, trop d'odeurs, trop de temps perdu pour se rendre d'un lieu à l'autre. Entré par la porte Saint-Michel, il descendit la rue de la Harpe et emprunta à main droite la rue Saint-Séverin qui le mena Grande rue Saint-Jacques afin de franchir le Petit Pont pour pénétrer dans la Cité. Dix fois son cœur s'emballa à la vue d'un bambin aux joues fraîches et à la chevelure châtain. Mais ce n'était jamais Colin. De toute manière, Colin n'aurait plus cette apparence. D'abord, il ne l'avait pas vu depuis des mois. Les enfants changent rapidement à cet âge-là ; à deux ans et demi, il était encore un bébé potelé à la démarche hésitante, mais à plus de trois ans, les rondeurs du visage commencent de fondre et le pas gagne en assurance. Et surtout, il ne fallait pas rechercher un enfant proprement vêtu d'étoffes de prix comme le serait le fils d'un riche drapier. Colin, s'il avait été enlevé pour qu'on le fît mendier, aurait plutôt l'apparence d'un pouilleux en loques. Gervais ne voulait pas se rendre plus loin dans l'évocation de la déchéance physique de son petit-fils. La saleté et les habits déchirés étaient une limite au-delà de laquelle son esprit refusait de s'aventurer.

Il s'arrêta en face de l'hôtel d'Anceny, soudain privé de courage pour pénétrer dans la maison du malheur, mais Eugène l'aperçut et s'avança pour prendre la bride de Fierote après avoir lancé à la cantonade dans l'échoppe que le vieux maître venait d'arriver. Philippe ne tarda pas à apparaître. Lui toujours si pondéré étreignit son père avec un emportement qui donnait la mesure de sa détresse. Gervais en fut bouleversé.

— Père, enfin ! Grâce à Dieu, tu es là.

— J'ai fait au plus vite.

Tandis que le portier conduisait la jument à l'écurie, il entraîna Gervais dans les profondeurs du rez-de-chaussée. Lorsqu'ils furent parvenus dans le réduit qui lui servait de bureau, et qui avait été celui de son père et du père de celui-ci, il entra aussitôt dans le vif du sujet, lui faisant un récit volubile du drame dans tous ses détails. Mariette, sortie faire son marché, avait emmené Justin, le valet de cuisine qui portait ses emplettes, ainsi que Colin et sa nourrice. Il y avait presse devant l'étal du fromager où elle attendait son tour en échangeant quelques mots avec une voisine qui faisait la queue elle aussi. Justin se débattait avec un larron qui tentait de voler des victuailles dans son sac et Muguette payait le marchand à qui elle venait d'acheter une oublie* pour Colin quand soudainement, l'enfant n'avait plus été là. Personne n'avait rien vu : ni Mariette, ni Muguette, ni Justin, pas plus que la voisine bavarde ou le vendeur d'oublies. Il avait disparu.

— Les sergents les ont interrogés : rien. Ils n'ont sans doute pas posé les bonnes questions. Toi, tu sauras mieux t'y prendre.

Cette croyance de son fils en ses talents fouetta Gervais. Même s'il n'avait aucun doute sur les compétences de Guillebert, il voulait lui aussi parler à tout le monde et le faire le plus vite possible. Ses questions ne seraient peut-être pas différentes de celles du prévôt et des sergents, et les réponses qu'il obtiendrait non plus, mais qui sait s'il ne découvrirait pas un élément qui leur avait échappé et qui le conduirait au succès ? Philippe avait le visage tiré et les yeux fiévreux d'un insomniaque. Il n'avait guère dû fermer l'œil depuis le drame. Comment Mariette supportait-elle l'épreuve ? Car c'était l'étape suivante : rencontrer la mère. Philippe l'avertit que ce serait pénible. Elle était imprévisible : parfois elle s'accusait de ne pas avoir été attentive. C'était de sa faute, uniquement de sa faute. D'autres fois, elle n'y était pour rien, c'étaient les autres qui n'avaient pas fait leur devoir et ils méritaient d'être punis, fouettés, chassés.

— Elle souffre. Il faut être indulgent.

Ils trouvèrent Mariette abattue. Elle était assise dans l'encoignure de la fenêtre, les mains vides, le regard fixe. Cette jeune femme, qui avait accoutumé d'user son entourage par son dynamisme, était

l'ombre d'elle-même. Gervais découvrit qu'elle était grosse et vraisemblablement peu éloignée du terme.

Philippe s'approcha d'elle et lui toucha le bras pour la sortir de sa prostration.

— Mariette, dit-il d'une voix douce, mon père est arrivé.

Contre toute attente, elle se leva d'un bond malgré son corps alourdi et se jeta sur Gervais dont elle saisit les mains avec emportement.

— Vous êtes là ! Vous allez le retrouver !

II

Toutes les facilités furent données à Gervais pour qu'il se consacre à la recherche de Colin, à commencer par l'assistance de Perrin, qui serait averti de son arrivée dès qu'il reviendrait de ses recherches quotidiennes dans la Cité, et par celle de Valentin qui le secondait. Il pouvait aussi disposer de la nourrice et du valet de cuisine capables de le conduire sur les lieux de la disparition et de lui faire rencontrer le marchand d'oublies et le fromager. Quant à la voisine, il allait envoyer Eugène la prier de venir.

Elle ne tarda pas, au soulagement de Gervais qui ne savait plus que dire à Mariette. Philippe était redescendu à l'entrepôt où l'attendait un facteur* artésien, et ils étaient donc seuls tous les deux, empêtrés dans leur malaise. Leurs relations n'étaient pas fameuses. Gervais trouvait sa bru frivole, sottre et médisante et Mariette en voulait à son beau-père de ne pas cacher le peu d'estime qu'il avait pour elle. Il soupçonnait toutefois une autre raison à son inimitié : elle devait lui reprocher de ne pas avoir abandonné complètement les affaires à son fils. Philippe gérait le négoce, dont il hériterait, mais Gervais en était resté propriétaire. Ce n'était pas un manque de confiance, mais une façon de le soutenir par la notoriété de son nom. Philippe ne s'y trompait pas. Non seulement la situation lui agréait, mais il lui en était reconnaissant. Mariette, par contre, aurait préféré que son époux ait le titre de maître au lieu de celui de fils du maître. L'espoir qu'elle mettait en son beau-père de retrouver Colin l'obligeait à se montrer aimable, ce qui lui demandait un effort évident dont il était gêné. Il allait devoir supporter cela au quotidien, car c'était à

l'hôtel d'Anceny qu'on avait besoin de son aide et il ne pourrait pas, comme la dernière fois, trouver un prétexte pour s'installer chez sa nièce Mathilde.

Thomasine Galet était plus âgée que Mariette sans être vieille pour autant, au contraire de son mari. Marchand d'étoffes comme les d'Anceny, Gervais le connaissait de longue date, mais bien qu'ils aient eu leurs habitudes à la même taverne*, ils n'avaient jamais dépassé une fréquentation superficielle de voisinage. Bernard Galet avait perdu sa première femme, morte en couches sans qu'aucun de leurs enfants ait survécu, et il avait épousé la nouvelle assez vite, désireux d'engendrer un fils pour assurer la continuité du négoce. Gervais ignorait si Thomasine lui avait donné l'héritier espéré.

Mariette invita la visiteuse à s'asseoir, une servante apporta une collation et ils échangèrent des amabilités en grignotant du sucre rosat*. Gervais, qui trouvait Thomasine déplaisante, devina au visage crispé de sa bru que sur ce plan ils étaient au diapason. Ce qui rebutait chez cette femme, c'était surtout la voix, à la fois geignarde, insinuante et trop aiguë. Elle avait beau vouloir être affable, dès elle ouvrait la bouche, son interlocuteur se sentait agressé. Gervais surmonta toutefois son aversion et son impatience pour l'entretenir aimablement des conditions de son voyage, dont elle s'enquêrait, avant de lui demander le récit de l'enlèvement de Colin tel qu'elle y avait assisté.

— Hélas, je n'ai rien vu. Rien de rien. Avec Mariette, nous avions une conversation de voisines. Je ne sais même plus à quel sujet. Vous vous en souvenez, ma chère ?

L'interpellée haussa les épaules en signe d'ignorance.

— Nous faisons face à l'étal de fromages*, dos à la nourrice et à l'enfant. Tout en parlant — elle marqua une pause et réfléchit — Ah ! cela me revient, nous parlions des jongleurs installés sur le parvis de Saint-Pierre-des-Arcis que nous avons regardés un moment. Je disais donc que nous bavardions en attendant notre tour. Je m'interrogeais à propos des fromages. J'hésitais entre le brie et le comté. D'habitude, je me contente d'un seul parce que mon époux n'en mange guère et moi pas du tout.

Elle baissa le ton et précisa, en confidence :

— Cela me donne des ballonnements.

Puis elle reprit de sa voix criarde :

— Ce jour-là, voyez-vous, j'attendais un visiteur, et je me disais que ce serait peut-être une bonne idée d'acheter les deux.

— Et alors ?

— Alors, tout d'un coup, panique et affolement : le petit avait disparu.

— Avez-vous remarqué des individus suspects près de votre groupe ?

— Pas du tout. Il y avait surtout des gens du quartier, des visages connus.

— Personne n'a attiré votre attention ?

— Non, vraiment pas. Je n'ai rien compris à ce qui s'est passé. Et personne n'a rien compris, n'est-ce pas, ma chère ?

Elle se pencha en avant et insinua :

— Moi, je me demande si la nourrice et ce marchand d'oublies...

— Muguettes n'y est pour rien, coupa Mariette.

— Si vous le dites...

Elle soupira avec compassion.

— Un si bel enfant, tellement aimable... Croyez-vous avoir une chance de le retrouver ?

Mariette étouffa un sanglot et Gervais pensa qu'il était temps de se débarrasser de l'indélicate voisine. Il se leva afin de l'inciter à l'imiter, ce qu'elle fit à regret, et la remercia pour son aide.

— J'espère de tout cœur que vous allez réussir, dit-elle en partant. C'est si terrible de perdre un enfant !

— Qu'est-ce qu'elle en sait, grommela Mariette excédée, elle n'en a jamais porté un à terme.

Cette visite avait éprouvé la jeune femme et Gervais préféra prendre congé sans lui demander pourquoi elle était certaine de l'innocence de Muguettes. Il s'en informerait plus tard, ou par une autre source, mais elle le retint pour s'enquérir de ses démarches à venir et il lui répondit qu'il allait d'abord interroger la nourrice et le valet.

— C'est inutile, déclara-t-elle péremptoire. Ils ont déjà été entendus plusieurs fois.

Gervais cacha son agacement.

— Je dois reprendre du début pour m'assurer d'avoir tous les éléments en main.

— Et pendant ce temps, Colin...

L'effroi lui coupa la parole. Il ne faut pas oublier qu'elle est désespérée, se dit-il pour s'exhorter à la patience.

— Je vais faire tout mon possible, soyez-en sûre.

Avant d'être remarqué du personnel qui s'affairait, il resta un moment sur le seuil de la cuisine, ce qui lui permit de se ressaisir. Son dernier souvenir de Colin en ces lieux l'avait frappé comme un coup au ventre. C'était ici, où naguère il avait vu l'enfant rire aux éclats en poursuivant le gros chat tigré, qu'il ressentait physiquement sa disparition. Dans cette cuisine où traînait un bilboquet que personne n'avait eu le courage de ranger, comme pour entretenir l'illusion que son propriétaire était sur le point de jouer, elle cessait d'être abstraite. En apparence rien n'avait changé depuis la fois d'avant : le chat réchauffait les genoux de Muguet, Appoline touillait une sauce, Fernand déposait sa charge de bois, Justin grattait des raves, les chardonnerets que Gervais avait achetés à son petit-fils au marché aux oiseaux s'époumonaient dans leur cage. Mais la nourrice avait le regard éteint et les autres manquaient d'allant. Toute la vie de cette pièce avait tourné autour de Colin et la joie l'avait désertée.

Il se montra et tous s'approchèrent pour le saluer. Dans leurs yeux, il vit le même espoir que dans ceux des serviteurs de l'hôtel Despréaux qui avaient compté sur lui pour sauver Simon dans une cuisine semblable à celle-ci. Là-bas, il avait réussi. Ici aussi il le devait.

Il demanda du bouillon à Appoline et s'assit près du feu en attendant qu'il soit chaud. Il voulait que chacun reprenne ses activités, ne serait-ce que flatter le chat pour ce qui était de Muguet, afin de créer un climat de familiarité permettant d'engager une conversation plus fructueuse qu'un interrogatoire formel. Sur le moment de l'enlèvement lui-même, il n'apprit rien, car il n'y avait rien à apprendre : Muguet et Justin lui confirmèrent qu'ils n'avaient rien

vu. Le garçon raconta comment il s'était aperçu qu'on essayait de le voler et avait couru après le fuyard qui s'était évaporé. Le larron portait un chaperon* brun dissimulant son visage. La description s'arrêtait là. Gervais s'enquit des habitudes de la maison en matière de marché et découvrit qu'elles étaient à peu près immuables. Chaque jour, sa bru établissait le menu et en choisissait elle-même les ingrédients. Pour cela, elle faisait ses courses tous les matins, après la messe, avec Justin et parfois Fernand lorsque les achats étaient plus importants. Muguet et Colin les accompagnaient sauf si l'enfant était souffrant. Un mode de fonctionnement aussi prévisible avait pu favoriser la planification de l'enlèvement. Il demanda à la nourrice de lui décrire Colin le jour où il avait disparu et elle s'anima à mesure qu'elle évoquait le bambin, sa cotte* rouge et ses chausses* bleues qui le faisaient ressembler à un petit homme... Le présent revint brutalement la frapper, son visage s'affaissa et elle s'arrêta net. Gervais posa son bol sur la table et quitta la cuisine pour le Châtelet.

Un attroupement encombrait les abords de l'entrée. Il était provoqué par une vieille et son chaudron d'où émanait une alléchante odeur de soupe. Les gens se bousculaient pour en avoir. Elle leur en servait une écuelle qu'un galopin allait en courant rincer dans la Seine quand le client avait terminé. Certains, qui avaient leur propre récipient, devançaient les autres, ce qui occasionnait de la grogne. La mère Mathurin était parmi les personnages les plus fleuris du quartier qui pourtant en comportait plus d'un. Petite, très maigre, le cheveu rare, il ne lui restait qu'une dent qui brillait à sa mâchoire supérieure lorsqu'elle lançait en riant aux éclats une de ces plaisanteries qui amusaient ses fidèles et faisaient se détourner les passants délicats.

— Venez à la soupe ! criait-elle. La mère Mathurin a fait de la bonne soupe, bien grasse. Sentez ce fumet !

Son grand plaisir était d'interpeller une bourgeoise un peu pincée qui essayait de se mettre hors d'atteinte, mais qu'elle réussissait à épingler et à signaler aux badauds. Toujours prêts à se moquer, ils entraient dans le jeu en lui barrant le passage, ce qui l'obligeait à entendre le boniment jusqu'au bout.

— Veux-tu que je te donne la recette de mon brouet, ma belle dame ? Ton mari l'aimera tellement qu'il n'ira plus se faire rincer aux étuves*. D'abord, c'est bien important, tu vas au marché à la toute fin de la matinée. À ce moment-là, il ne reste que les vieux légumes que les autres ont dédaignés. Ils sont bons pareil et ils ne sont pas chers. Tu verras, ton mari vantera ton esprit d'économie. Ensuite, il te faut de la viande pour donner du goût à la soupe. Tu envoies ton jardinier — tu as bien un jardinier, ma belle dame ? —, tu envoies ton jardinier attraper le chat du voisin : dans la soupe, il n'y a rien de mieux. Et puis, quand vous aurez mangé tous les chats de la rue, à la place, tu prendras un gros rat. En bord de Seine, les rats, ce n'est pas ce qui manque.

Elle partait d'un rire énorme qui secouait son corps frêle et ajoutait :

— Moi, c'est toujours du rat, il y a longtemps que les chats ont disparu dans mon coin.

Le succès de son numéro était assuré et sa clientèle nombreuse. Il y en avait cependant qui se demandaient, en tombant sur un petit os, si la recette qu'elle clamait à tous les échos était bien une plaisanterie. Soudainement, ils la trouvaient moins bonne.

À la prévôté, l'odeur était la même que devant la porte, et pour cause : Coudrier et ses deux commissaires se restauraient d'une écuelle de soupe. Dès qu'il vit son ami, Coudrier se débarrassa de la sienne pour se porter vers lui et lui donner une forte accolade. Même si les mots ne furent pas dits, Gervais ne s'y trompa pas : il s'agissait de condoléances. Les deux aides du prévôt adjoint exprimèrent sobrement leur sympathie d'un signe de tête et Coudrier, pour que l'attendrissement ne gagne pas, l'entretint aussitôt de ce qui semblait être un groupe de malandrins* spécialisé dans l'enlèvement d'enfants.

— Ils procèdent avec habileté et ne laissent jamais de traces. Le déroulement du rapt est invariablement le même, et celui de ton petit-fils ne fait pas exception : diversion et escamotage de la victime. Les témoins signalent un homme coiffé d'un chaperon, ce qui peut aussi bien signifier que c'est toujours le même ou n'importe qui d'autre.

— Est-ce que des jongleurs ont été repérés dans les environs ?

— Des jongleurs ? Non. Pourquoi ?

— Au moment de l'enlèvement, la voisine parlait avec ma bru des jongleurs qu'elles venaient de regarder devant Saint-Pierre-des-Arcis.

Coudrier se tourna vers ses adjoints.

— Vous le saviez ?

Ils firent signe que non. Dans les yeux de Levert passa une lueur d'hostilité. Si avec Garin, qui s'était contenté d'être le messager de Coudrier, les relations de Gervais avaient été cordiales pendant la précédente enquête, cela avait été plus problématique du côté de Levert. Le commissaire à la ville avait considéré que ses interventions étaient une ingérence et lui en voulait d'avoir trouvé le coupable alors que lui s'était fourvoyé. Et voilà que ce fauteur de troubles tentait de les prendre en défaut dès son arrivée.

La réponse de Levert montra tout le mépris que cet élément lui inspirait.

— Des jongleurs, dans la Cité, il y en a partout, cela ne signifie rien.

— Mais on ne peut pas exclure qu'ils aient remarqué quelque chose.

— Auquel cas, ils ne nous le diront pas.

— C'est vrai qu'ils se défient de nous, soupira Coudrier. Sans doute seras-tu plus à même d'en obtenir des informations.

D'Anceny perçut la colère de Levert. Coudrier, qui l'avait encouragé à venir l'aider à démasquer les voleurs d'enfants — alors que lui n'était là que pour retrouver Colin — n'en avait pas avisé ses adjoints. Il ignorait ce que Garin en pensait, mais Levert y était nettement défavorable.

— Pour avoir des chances d'aboutir, il faudrait mettre tous nos hommes sur cette enquête et nous avons bien d'autres cas à régler. Toi qui as du temps et qui ne ressembles pas à un agent de la prévôté, tu découvriras peut-être des indices en traînant dans les rues et sur les places. En plus, tu as du nez.

Guillebert se moquait-il, une fois de plus, de la longueur de son appendice nasal ? Chatouilleux sur le sujet et prompt à prendre la mouche, il chercha l'ironie sur le visage de son ami, mais celui-ci était

neutre. Même s'il n'en était pas sûr, il préféra croire que Coudrier avait fait allusion à son flair et il enchaîna :

— Dans quels quartiers les enlèvements ont-ils eu lieu ?

— Un peu partout, hélas.

— Mais le dernier ?

Il se tourna vers Levert qui répondit du bout des lèvres :

— Aux Halles.

Comme il n'y avait rien de plus à dire sur le sujet, Guillebert le raccompagna.

— Je passerai tous les soirs à La Pomme vermeille. Si tu as besoin de me voir entre-temps, viens ici, ils savent toujours où me trouver.

Perrin l'attendait à la taverne, revenu de sa quête infructueuse. Depuis la disparition de Colin, il rôdait dans la Cité et observait les mendiants pour le cas où l'enfant serait parmi eux. À leur habitude, les retrouvailles furent sobres, car il ne leur fallait ni mots ni gestes pour être à l'unisson, même après une longue séparation.

Sachant qu'il n'y aurait aucun moyen d'éviter les regards douloureux et interrogateurs à l'hôtel d'Anceny, que ce soit à l'étage, à l'échoppe ou dans l'entrepôt, ils convinrent que la taverne serait le lieu où ils pourraient le mieux discuter en paix. De plus, c'était là que Coudrier les rejoindrait. Le tavernier, maître Martin, qui connaissait les raisons de la présence de Gervais à Paris, lui manifesta une empathie de circonstance puis il laissa les deux hommes.

— Tu es allé à la prévôté ? demanda Perrin.

— Oui. J'en viens.

— As-tu appris quelque chose de plus que ce que t'avait dit Philippe ?

— Non, ils ne savent rien d'autre.

— Pourtant, ils ont fait de leur mieux : les sergents ont interrogé les témoins et Coudrier a recommencé.

— Qu'en penses-tu ?

— À mon avis, le voleur qui fouillait dans le panier de Justin n'était pas le moins du monde intéressé par ses poireaux ou ses panais. Ce qu'il voulait, c'était concentrer les regards sur lui. Ceux qui ont vraiment l'intention de voler y parviennent sans alerter leurs victimes.

Lui a été juste assez maladroit pour que Justin s'en aperçoive et juste assez malin pour l'inciter à le poursuivre, ce qui a attiré l'attention de tout le monde. Évidemment, il a ensuite disparu sans laisser de traces. Pendant ce temps-là, quelqu'un a pris Colin.

— Il faudrait retrouver cet homme, mais il semblerait qu'il n'y ait pas de signalement valable.

— C'est exact. Pour certains il est grand, pour d'autres, petit. Même chose en ce qui concerne sa corpulence. Le seul point sur lequel ils s'accordent est qu'il portait un chaperon et que ses traits n'étaient pas visibles.

— Ni Coudrier ni ses hommes n'avaient entendu parler des jongleurs de Saint-Pierre-des-Arcis. Et toi ?

— Moi non plus. D'où tiens-tu qu'il y en avait ?

— De Thomasine Galet.

— Pourquoi ne l'a-t-elle pas dit avant ?

— Parce qu'elle n'y a pas pensé. Elle l'a mentionné au milieu d'une ennuyeuse digression sur ses habitudes fromagères, juste pour préciser de quoi elle s'entretenait avec Mariette.

— Donc, Mariette les a vus aussi. As-tu des détails ?

— Je n'en ai pas demandé. J'attendais avec impatience que dame Galet finisse son discours indigeste et c'est seulement en marchant vers la prévôté que j'ai réalisé que cela pouvait présenter un intérêt. Je l'interrogerai plus avant et je poserai également la question à Mariette. Dis-moi ce que tu as fait depuis le rapt.

— Le tour des lieux de mendicité pour vérifier si Colin n'y serait pas. J'ai presque terminé pour la Cité et je comptais élargir le périmètre en écumant la rive droite.

— Il était peu probable que tu le découvres aussi près de chez lui.

— C'est également mon avis, mais Philippe y tenait.

— On devrait plutôt chercher les jongleurs. Ils peuvent avoir vu l'enlèvement ou même en être les auteurs. Re commençons l'enquête sur de nouvelles bases et faisons-le ensemble. À deux, moins de choses nous échapperont, et s'il faut suivre des suspects qui se séparent, cela doublera nos chances d'y parvenir.

Perrin acquiesça. Gervais savait qu'il l'épaulerait sans réserve,

quelle que soit sa conviction intime sur leurs perspectives de réussite, un point sur lequel il se garda de l'interroger.

À la table du souper, il déçut Philippe et Mariette qui s'étaient enquis de ses progrès comme si en une demi-journée il avait pu résoudre une affaire sur laquelle la prévôté s'était cassé les dents. Il feignit de ne pas s'en apercevoir et prétexta la fatigue du voyage pour se coucher tôt.

III

Après quelques jours de prostration, Mariette avait repris une routine ponctuée de moments d'abattement. Gervais décida de commencer la journée en mettant ses pas dans les siens de manière à revivre la dernière matinée de Colin avec sa mère. Avant le marché, il y avait l'église. L'enfant n'y allait pas encore, mais il s'y rendit tout de même avec sa bru ainsi qu'avec Perrin. Ils avaient convenu qu'il l'accompagnerait, mais n'interviendrait pas, sauf si un imprévu l'exigeait. Chaque fois que Gervais retournait à Saint-Pierre-des-Arcs qu'il avait fréquenté de nombreuses années en compagnie de sa femme, le regret de Margaux l'étreignait. Le temps lui avait fait accepter sa mort, mais la tristesse restait. Ils avaient été heureux ensemble. Jamais il n'avait eu envie de la remplacer, à l'exception de quelques jours d'égarement dont le souvenir, quand il le frappait de manière intempestive, le couvrait de honte. Comment avait-il pu manquer de perspicacité à ce point ? À Neubourg, Jeanne avait cessé de visiter ses rêves, et le jour, il n'y pensait pas. Mais juste de retour à Paris, il était normal qu'elle se manifeste, ce qui n'avait pas fait faute de se produire en cette première nuit. Il craignait que ce ne soit pire à l'hôtel Despréaux, sur les lieux de leur brève, mais intense liaison de l'hiver précédent. Quand il fut conscient des errances de son esprit, qui plus est avaient lieu pendant la messe, il chassa ces divagations pour se consacrer à sa prière pour l'enfant volé.

Il y avait des jongleurs sur le parvis de l'église et il voulut s'arrêter pour les regarder, ce qui agaça Mariette.

— Ne perdez donc pas votre temps ! Vous pourrez vous amuser

tout votre soûl quand vous aurez retrouvé Colin.

— Je dois m'imprégner des lieux. Rien de ce que je fais n'est inutile.

Frappée par l'idée que les bateleurs auraient pu enlever son fils, elle demanda avec emportement :

— Ce sont eux, les coupables ?

Et sans lui laisser le loisir de répondre, elle enchaîna :

— Il faut les arrêter tout de suite. Appelez un sergent. Ah ! j'en vois un. Sergent !

Sa voix aiguë attirait l'attention. Les badauds se détournèrent du spectacle pour la regarder, intrigués et prêts à se mêler à la conversation. Gervais fit un signe de dénégation au sergent qui faisait mine d'approcher, la prit par le bras et l'entraîna plus loin.

— On n'accuse pas les gens sans savoir. J'enquête et je m'informe. J'ignore si ce sont les mêmes que le jour de l'enlèvement. Les avez-vous reconnus ?

Elle dut avouer qu'elle n'avait aucun souvenir d'eux.

— Ils lançaient des poignards. C'était très impressionnant. Je n'ai pas regardé leurs visages.

Mais elle ne voulait pas lâcher prise.

— Envoyez chercher Coudrier, qu'il les arrête et les soumette à la question*. Là, on saura bien si c'est eux.

À l'entendre évoquer la torture comme la chose la plus naturelle du monde, Gervais ne put retenir une grimace, mais il s'abstint d'exprimer les réticences qu'il éprouvait au sujet de cette méthode d'obtention des aveux. Il fallait parer au plus pressé et empêcher Mariette de créer des ennuis à des innocents en se démenant à tort et à travers.

— Je m'en occupe, dit-il à la place. Vous devriez rentrer chez vous et laisser Muguet se charger des courses.

— Non, elle ne les ferait pas comme il faut. Mais vous, faites emprisonner les jongleurs.

Sa véhémence ne faiblissait pas. Pour la calmer, il feignit de la contenter.

— Je lui mande* Justin, c'est moi qui porterai vos achats.

— Bien.

Satisfaite, elle se dirigea vers les étals tandis qu'il parlait au garçon à voix basse.

— As-tu reconnu les jongleurs ?

— Je ne les ai pas vus ce jour-là. La maîtresse m'avait envoyé faire une course et je l'ai retrouvée au marché.

— Maintenant, retourne les observer. S'ils partent, suis-les discrètement et reviens ensuite me dire où ils sont allés.

— Alors, je ne vais pas au Châtelet ?

— Non, nous n'en sommes pas là.

Il hocha la tête d'un air entendu, prouvant qu'il avait compris et était assez futé pour se taire.

— Si tu en as l'occasion, offre-leur une pinte et fais-les parler, ajouta-t-il en lui donnant une piécette.

Muguette ne put davantage identifier ou mettre hors de cause les jongleurs. Elle aussi mentionna des poignards, mais personne ne regardait vraiment ceux qui les lançaient : pour le public, ils étaient interchangeables. Restait Thomasine Galet qui était la seule à avoir signalé leur présence. Peut-être avait-elle été plus attentive ? S'ils ne la rencontraient pas au marché, il irait la trouver chez elle.

Le vendeur d'oublies criait sa marchandise, auréolé de sa meilleure réclame : l'odeur de friture et de miel dégagée par sa pâtisserie. Il y avait presse autour de lui et Gervais s'inséra parmi les acheteurs, mais Muguette le tira par la manche en lui disant que ce n'était pas le bon. Ces colporteurs, dont l'éventaire était retenu par une courroie passée au cou, ce qui laissait leurs mains libres pour servir la pratique, ne restaient pas longtemps en place et ils étaient plusieurs à se disputer la clientèle du marché de Saint-Pierre-des-Arcs et des rues avoisinantes. Aujourd'hui, affirma la nourrice qui les connaissait tous, ce n'était pas le même. Gervais s'éloigna des oublies doublement déçu : il avait prévu d'en acheter une pour encourager le marchand ambulant à coopérer et il la regrettait. Comme Colin, il aimait beaucoup ces gaufres qui fondaient dans la bouche. Il en avait souvent mangé avec l'enfant quand il l'emmenait en promenade sur Fierote, juché devant lui, les guides en mains comme si c'était lui qui

dirigeait la jument. Ce souvenir le poignarda et il perdit le sens du temps et du lieu jusqu'à ce qu'un passant qu'il gênait le bouscule et le ramène sans ménagements dans la réalité.

Mariette attendait son tour devant le fromager, exactement comme elle le faisait lorsqu'on avait enlevé Colin. Il observa la scène à quelques pas, Perrin à ses côtés.

— Inutile d'espérer une information de sa part, commenta son ami, il est trop occupé. Regarde : il répond à trois clientes en même temps et surveille son étal pour qu'on ne le vole pas. Il ne voit rien de ce qui se passe à un pied de là.

Devant les choux, ils trouvèrent la voisine. Elle les tâtait avec suspicion au grand mécontentement du vendeur qui l'accusait de les rendre blets à force de les palper. Elle fit de grandes démonstrations d'amitié à Gervais et accepta sans hésiter de le suivre jusqu'à l'église pour examiner les bateleurs, abandonnant sans plus de façons le marchand qui protesta :

— Et mes choux, alors ?

— Ils ne sont pas beaux. Je trouverai mieux ailleurs.

Contente de lui avoir cloué le bec, elle lui tourna le dos et partit vers l'église d'un pas triomphant. Plus observatrice que les autres, elle affirma que ce n'était pas la même troupe. Interrogée sur leurs différences, elle précisa qu'elle ne parlait pas des jongleurs, qu'elle aurait été incapable de reconnaître, mais du tambourinaire*. La fois précédente, les manipulateurs de poignards — et non de quilles, comme aujourd'hui, releva-t-elle — étaient accompagnés par un homme d'un certain âge à la cornemuse et une vieille au rebec*. Ayant l'oreille musicienne, elle les avait appréciés. Celui-ci ne leur arrivait pas à la cheville.

Gervais et Perrin échangèrent un regard d'intelligence : un homme à la cornemuse et une femme au rebec, voilà qui ressemblait fort aux Joyeux Corneurs. Thomasine avait parlé de deux jongleurs, ce qui signifierait, si c'étaient bien eux, qu'Hugon était revenu, à moins que ce ne soit un nouveau. Ayant perdu la moitié de ses effectifs avec la mort de Guillotte, le mariage d'Isabelle et le départ du jongleur, la troupe était devenue trop réduite pour jouer des farces. La prochaine

étape des enquêteurs s'imposait : ils devaient se rendre Au Chien qui danse en espérant ne pas se faire jeter dehors par la maritorne* de l'auberge.

C'était faire preuve de trop d'optimisme : dès qu'ils eurent posé un pied chez elle et qu'elle les eut identifiés, elle brandit son balai et les chassa en les traitant de malhonnêtes, de briseurs de famille, d'effrontés... La suite leur échappa, car ils avaient déguerpi, jugeant inutile de pousser la bravoure jusqu'à la témérité. Lorsqu'ils furent hors de vue et de portée de l'acariâtre aubergiste et de son arme, ils se regardèrent et éclatèrent de rire. C'était la première fois que Gervais riait depuis que le prieur lui avait remis les lettres.

— C'est rassurant, dit-il, les choses qui ne changent pas.

Il faudrait se passer de la femme pour retrouver les Joyeux Corneurs. S'ils se produisaient toujours à l'auberge Au Bon Vivre, ce ne serait qu'en fin d'après-midi, lorsque la clientèle aurait terminé sa journée et serait prête à se distraire. Gervais, qui répugnait à perdre du temps, eut envie d'entreprendre tout de suite la tournée des parvis d'églises, mais peut-être cette démarche se révélerait-elle inutile si les Joyeux Corneurs étaient impliqués dans l'enlèvement. Il décida plutôt de faire une visite à l'hôtel Despréaux, un acte de civilité dont il était de toute façon tenu de s'acquitter rapidement. En allant chercher sa jument à l'écurie, il fit un détour par Saint-Pierre-des-Arcis pour relever Justin de sa surveillance, mais les jongleurs n'y étaient plus et le garçon non plus. Même si le témoignage de Thomasine rendait inutile la mission qu'il lui avait confiée, ce n'était pas bien grave : un petit tour dans la Cité ferait au jeune valet un plaisant intermède avant de retourner se faire houspiller à la cuisine.

IV

Mathilde travaillait à sa table placée près de la fenêtre pour bien y voir. Penchée sur le feuillet qu'elle remplissait de son écriture appliquée, elle prononçait les chiffres à mi-voix en les consignant. L'épagneul couché à ses pieds montra d'un bref aboiement qu'il reconnaissait Gervais et bondit vers lui pour se faire caresser. Mathilde leva la tête et son visage s'illumina.

— Mon oncle ! Comme je suis...

Elle réalisa avant de finir sa phrase qu'elle ne pouvait pas exprimer de la joie à le voir puisqu'elle connaissait les circonstances l'ayant tiré du monastère. Son sourire s'éteignit et elle termina en disant à quel point elle était triste de ce qui était arrivé.

— Je prie saint Nicolas* pour que vous le retrouviez. Si quelqu'un en est capable, je sais que c'est vous.

— Ce sera difficile, mais nous voulons tous y croire.

— Vous soupçonnez les voleurs d'enfants dont on parle depuis des semaines ?

— Effectivement, c'est à eux que l'on pense. Qu'en disent les gens ?

— Ils raviraient ces enfants pour les faire mendier. Eux-mêmes seraient des mendiants. Et on raconte aussi...

Elle s'interrompt.

— On raconte ?

— Je ne me souviens plus. Excusez-moi, je suis troublée.

Il n'insista pas ; de toute façon, elle ne savait rien, que des rumeurs. Il s'enquit plutôt de la maisonnée.

Elle s'anima pour parler de Simon. Il avait commencé son apprentissage avec Raymond, qui avait accédé au poste d'assistant en remplacement d'Arnaut et formait aussi Henri Chardonnet.

— Les deux garçons s'entendent très bien et se stimulent. Vous vous souvenez d'Henri ? Vous l'aviez vu à l'anniversaire de Simon, il me semble ?

— C'est bien cela.

Il l'avait également rencontré dans une autre circonstance, mais n'y fit pas allusion. C'était au moment où tout le monde croyait Simon coupable du meurtre de la musicienne. Henri ne pensait pas que son ami l'ait tuée, contrairement à sa mère, qui ne voulait plus rien avoir en commun avec la maison Despréaux. Visiblement, elle avait changé d'avis et Mathilde ne lui avait pas tenu rigueur de son manque de solidarité. Il est vrai que si elle avait rompu avec tous ceux qui lui avaient tourné le dos à ce moment-là, elle serait bien isolée. Il faut savoir pardonner, ou du moins s'en donner l'air.

— Simon est volontaire. Je suis fière de lui, il fera un digne successeur de son père.

— Et de sa mère.

— Je ne suis là que pour passer le flambeau.

— Mais c'est un travail que tu aimes et dans lequel tu réussis bien.

— Il est vrai que cela me plaît davantage que de tenir la maison.

— C'est Isabelle qui s'en charge ?

Elle soupira.

— Je voudrais bien, mais je crains qu'elle n'en soit jamais capable : elle n'a aucune autorité sur le personnel. Elle ne connaît rien à la cuisine ni à l'ordonnancement d'un repas ni à la broderie ni... Que sais-je encore ? Les serviteurs s'en sont aperçus tout de suite et ne la respectent pas.

— Elle n'a pas été formée comme le sont les filles de familles bourgeoises. Il faudrait l'aider.

— J'ai essayé, croyez-moi, mais sans résultats.

Elle n'avait pas dû essayer beaucoup, pensa Gervais, quelques conseils rapides, et après, débrouille-toi.

— Ce n'est pourtant pas si difficile de donner des ordres. Je n'attendais pas qu'elle prépare elle-même les plats.

On apporta les tréteaux sur lesquels fut installé le plateau qui restait appuyé au mur de la chambre en dehors des repas. Mathilde pria Gervais de manger avec eux et lui rappela qu'il avait table ouverte à l'hôtel Despréaux.

— Venez aussi souvent que vous le souhaitez. Pour moi, ce sera toujours un plaisir.

Les hommes arrivèrent en premier. Les nouvelles fonctions de Raymond l'avaient rendu plus grave et plus sérieux. Par contre, à leur entrée dans la salle, les jeunes gens n'avaient pas tout à fait effacé de leurs visages des traces de rire qui leur donnaient un air plus juvénile encore que leurs quinze ans. Ils avaient dû échanger une plaisanterie sur quelque membre du personnel qu'ils avaient croisé ou même sur leur mentor, qu'ils suivaient, peut-être en imitant sa mine sévère et sa démarche compassée. Ils ne seraient pas les premiers à se moquer de leur maître. Restait à savoir s'il y avait ou non matière à s'en inquiéter. Il s'informerait discrètement de leur attitude au travail, car il se sentait une certaine responsabilité envers son petit-neveu, qui n'avait pas de père pour le guider et dont la mère ne voyait que les qualités. Isabelle entra et l'atmosphère changea du tout au tout. Les garçons cessèrent de ricaner pour la regarder en dessous, l'air gêné. Gervais lui demanda de ses nouvelles ; elle lui répondit froidement qu'elle allait bien et s'en tint là.

La conversation était poussive et il revint à l'invité de la relancer sans quoi elle serait tombée. Si c'était ainsi tous les jours, la vie à l'hôtel Despréaux devait être lugubre. Tandis qu'il écoutait distraitemment Raymond l'entretenir de la conservation du vin, qui était problématique, il observait les convives sans qu'il y parût. Dès qu'il s'agissait du négoce, les adultes devenaient causants : c'était autour de cela que tournait leur existence et il n'était pas besoin de les forcer pour qu'ils s'expriment sur le sujet. De temps à autre, Mathilde posait sur Simon un regard aimant et protecteur. Il arriva qu'elle s'adresse à lui comme à un enfant et elle donna à Gervais l'impression qu'après avoir eu si peur qu'il lui soit enlevé, elle essayait de le conserver le

plus longtemps possible dans son giron. Elle ne se rendait pas compte du tort qu'elle leur faisait, à lui et à sa jeune épouse. Pour qu'Isabelle puisse prétendre à la place de bru, il eût fallu que son mari soit traité en homme et non en enfant. L'actrice principale du sauvetage de Simon en était aussi la grande perdante. Elle gardait les yeux obstinément baissés sur son tranchoir*, concentrée sur la geline* aux écrevisses qu'elle chipotait. Il se souvint de son appétit devant les saucisses de La Pomme vermeille qui étaient pourtant loin de valoir ce mets. Ici, rien ne semblait lui agréer. Les deux garçons, qui ne parlaient pas davantage, l'observaient en catimini.

Elle était jolie avec ses longs cheveux bruns et bouclés et sa peau blanche. Avec ses vêtements de bourgeoise, dont en bonne comédienne elle avait adopté les manières, nul n'aurait deviné qu'elle avait poussé dans la rue, à la merci de la générosité des badauds pour gagner sa vie. Mais à l'office, personne ne l'avait oublié. Quand Gervais avait quitté Paris, Simon paraissait séduit par son épouse et décidé à se rapprocher d'elle. Elle lui opposait alors une indifférence qui était devenue de la froideur. Il espérait qu'il ne s'était rien produit d'irréversible entre eux. L'attirance de Simon pour elle était visible, même s'il s'efforçait de la cacher, de même que celle d'Henri. La jeune femme qu'ils voyaient chaque jour, et qui semblait aussi inaccessible au mari qu'à l'étranger, devait alimenter leurs fantasmes. Mathilde vivait à proximité d'un incendie qui couvait et n'en avait aucunement conscience.

Le repas terminé, chacun repartit à ses affaires. En se rendant à la cuisine, qu'il avait beaucoup fréquentée en d'autres temps, Gervais se demanda pourquoi Isabelle avait disparu. Elle était sortie discrètement sans que personne la retienne alors qu'on se serait attendu à ce qu'elle reste dans la chambre de sa belle-mère à se consacrer à quelque ouvrage de femme. Il l'imagina, solitaire et triste. Il essaierait de la trouver ; elle avait besoin d'aide.

Les serviteurs qui prenaient leur repas après les maîtres étaient à table. Avec le nouvel intendant, l'atmosphère était plus détendue que sous le règne de son prédécesseur. C'était visible dans leur maintien et dans leur liberté de parole. Ici, au moins, les choses allaient mieux.

Lorsqu'il arriva, la conversation portait, et il ne s'en étonna pas, sur la disparition de Colin. Pernelle affirmait que son grand-père ne le retrouverait pas, tout habile qu'il soit. On ne retrouvait jamais les enfants volés. Quand elle le vit adossé au chambranle de la porte, elle comprit qu'il l'avait entendue et rougit de confusion.

— Messire d'Anceny, balbutia-t-elle, je n'en sais rien, moi. Je parle, je parle, comme une vieille bête.

— Ne vous en faites pas. Ce que vous pensez, la prévôté le pense aussi et me l'a clairement dit. Mais moi, je crois qu'il faut chercher encore.

— Bien sûr ! Et nous allons tous prier pour votre réussite.

Ils étaient tous debout, mal à l'aise, attendant qu'il reparte, mais ce n'était pas son intention. Il leur dit de se rasseoir et de continuer à manger puis, s'installant en face de Pernelle, il lui apprit qu'il avait été promu cuisinier du monastère.

— Cuisinier ? Vous ? Un scribe ? Comment cela ?

Il raconta la maladie de frère Jean et l'embarras du prieur, ce qui l'avait incité à proposer ses services.

— Nos conversations m'ont beaucoup aidé. J'avais commencé de retranscrire vos recettes — il faudrait se confesser de ce mensonge, mais comme il le commettait pour faire plaisir, cela devait atténuer la faute — et je les avais bien en tête. Les plats de ce pauvre frère étaient tellement mauvais que j'ai été accueilli comme un bienfaiteur. Et en plus j'arrivais en fin de carême, vous pouvez imaginer l'effet produit par le civet d'huîtres.

On rit autour de la table.

— Vous êtes donc le cuisinier du monastère, s'ébaubit Pernelle, je n'en reviens pas.

— Cuisinier provisoire. D'ailleurs, en ce moment je n'y suis pas et j'ignore quand je pourrai y retourner. J'ai beaucoup de plaisir à être occasionnellement aux feux, mais je veux rester copiste. Mon premier soin a été d'enseigner ce que je savais à un frère et il ne se débrouille pas si mal.

— Que leur avez-vous servi à Pâques ?

Il lui dévida le menu, des pâtés à la porée verte en passant par les

carpes et le sanglier sans oublier les darioles et les pommes rouges aux dragées. Pernelle ne cacha pas qu'elle était impressionnée.

— Et vraiment, vous n'aviez jamais cuisiné ?

— Non, mais souvenez-vous que je vous avais beaucoup questionnée et observée.

— Eh bien... Si je me doutais...

Gervais se sentit sottement flatté. Quelle vanité était la sienne ! Et pour une réussite dans un domaine où il n'y avait vraiment pas à se glorifier. Si au couvent tout le monde, ou presque, était plus que satisfait de sa cuisine, il n'en était pas un pour regretter de ne pas posséder ce talent, ou plutôt, ces connaissances. Il aurait avantage à cultiver un peu l'humilité et à se rappeler que c'était d'une activité futile, dont personne ne se vantait, qu'il tirait sa fierté.

— Je suppose que dame Isabelle est dans sa chambre, dit-il à Blanche, la chambrière. Pourriez-vous m'annoncer ?

Elle lui répondit qu'il la trouverait au verger. Intrigué, il gagna la cour où il perçut le son mélancolique d'une flûte qui le guida jusqu'au fin fond de la plantation de pommiers. Isabelle s'était réfugiée près du mur de clôture, le plus loin possible de la maison, là où un espace entre deux arbres ménageait un rond de soleil. Cela confirmait que solitude et tristesse étaient les compagnes de la jeune musicienne. Pour avoir sauvé Simon de la corde, elle aurait mérité d'être choyée, mais c'était l'inverse. Mathilde, pourtant, ne lui voulait pas de mal, mais Isabelle était farouche et il eût fallu de la patience à sa belle-mère pour l'aider à s'intégrer dans la maison. Mathilde s'était vite lassée, et Isabelle, livrée à elle-même, en était réduite à faire pleurer sa flûte sous les arbres.

L'ombre qui vint sur elle l'incita à lever les yeux. Elle découvrit Gervais et son visage se durcit.

— Je suis en prison et c'est de votre faute ! cracha-t-elle.

— Je vais t'aider à changer cela.

— Toujours les belles paroles qui trompent, répliqua-t-elle avec amertume. Si je ne vous avais pas écouté, je serais avec ma famille. La vie était difficile, mais on avait de bons moments. Ici, où le pain est gagné d'avance, c'est comme si je n'existais pas.

— Ce n'est pas vrai pour Simon. J'ai vu comme il te regarde.

— Quand il me regarde, c'est Viviane qu'il cherche. Je n'ai aucune place dans cette maison.

— Je te promets...

— Laissez-moi.

Trop abîmées pour être cueillies, les pommes tombées au sol pourrissaient lentement. Un peu écoeuré par l'odeur d'alcool qu'elles dégageaient, il retraversa le verger, imaginant Isabelle, le froid venu, cloîtrée dans sa chambre, plus triste encore dans la morosité des journées sombres. Il avait une idée pour améliorer son sort, mais n'était pas sûr qu'elle soit réalisable. Pour cela, il devrait user de toute sa diplomatie. L'expérience due à ses quatre années de couvent où rien n'était abordé frontalement devrait l'y aider.

V

Perrin attendait Gervais à l'hôtel d'Anceny. Le cheval de Philippe dont il usait à discrétion étant déjà sellé, ils partirent aussitôt pour l'auberge Au Bon Vivre. En sortant de l'hôtel Despréaux, Gervais avait traversé la Seine dans la barque d'un passeur avec qui il avait engagé la conversation. Cet homme, qui rencontrait des gens différents toute la journée, devait savoir ce qui se racontait sur les voleurs d'enfants. Il aurait cependant pu se méfier d'une question directe provenant d'un inconnu, et Gervais avait jugé plus adroit de l'amadouer en lui disant qu'il venait de Normandie et avait l'impression de reconnaître son accent. Le visage de l'homme s'était éclairé

— Je suis d'Épreville.

— Et moi, je demeure au monastère de Neubourg.

— Alors nous sommes pays*, s'était-il réjoui. Certains jours, Épreville me manque...

— La Normandie est parfois un peu trop calme, mais avec tout ce qui arrive à Paris...

— C'est sûr que là-bas, il n'y a pas toute cette truanderie. Tenez, les faux-monnayeurs, par exemple. Ils en ont ébouillanté* deux la semaine dernière. Figurez-vous qu'ils ont trouvé dans leur galetas de quoi vivre des années sans rien faire !

— Les voleurs d'enfants, par contre, ils ne les attrapent pas.

— Pourtant, ils mériteraient le gibet. On ne volerait pas des enfants à Épreville, vous pouvez me croire. D'ailleurs, il n'y a presque pas de mendiants. Parce que ce sont des mendiants qui sont coupables, c'est certain, mais la prévôté ne les attrapera pas : ils sont plus rusés

que les sergents. Pour moi, quand ils veulent faire leur coup, ils s'habillent propre. De cette façon, personne ne les remarque. Et je crois même, écoutez bien cela, Messire, je crois qu'ils envoient une femme pour amadouer les enfants. Vous imaginez bien qu'ils ne suivraient jamais un homme sale, boiteux ou borgne. Tandis qu'une femme bien mise, qui tend une succade*... Pensez-y-bien, Messire. Mais la prévôté, elle, ne pense pas si loin.

Gervais rapporta à Perrin les paroles du passeur avec une certaine excitation, car elles lui paraissaient frappées au coin du bon sens. Mais celui-ci le refroidit :

— Il y a aussi une autre méthode qui peut être appliquée en un rien de temps : attraper l'enfant en lui plaquant la main sur la bouche pour l'empêcher de crier et l'escamoter sous une houppelande, ni vu ni connu, pendant que sa mère tourne le dos.

— C'était juste une idée.

Pas de Joyeux Corneurs à l'auberge où ils restèrent le temps de vider un pichet. La troupe avait été remplacée par une nouvelle, moins bonne, mais qui comptait une jeune femme accorte, composante efficace pour attirer le chaland. La servante ne savait rien de l'ancien groupe, et le patron non plus, selon ses dires qui n'étaient pas forcément dignes de foi. Dans la foulée, il leur signifia qu'ils ne devaient pas importuner la clientèle avec leurs questions : ces gens étaient là pour se distraire.

— Je vais poster Valentin Au Chien qui danse pour vérifier s'ils y vivent toujours, décida Perrin en quittant les lieux.

La traversée de la Cité encombrée fut aussi difficile au retour qu'à l'aller. Gervais s'enquit de l'avancement du pont en construction en face de la place Saint-Michel. En permettant d'atteindre directement la rive gauche depuis le pont aux Changeurs, il ferait gagner beaucoup de temps.

— Il vaut mieux prendre notre mal en patience qu'espérer après le pont, l'informa Perrin : il y en a pour des années.

Et il ajouta, réaliste :

— S'il ne s'écroule pas avant d'être terminé.

Ce type d'incident n'était pas exceptionnel : le Petit Pont qu'ils

venaient d'emprunter s'était effondré plusieurs fois, et pas plus tard que trois ans auparavant, précipitant dans la Seine les maisons qu'il supportait et ses habitants. Ceux qui s'y engageaient préféraient ne pas y penser.

Gervais, qui se souvenait d'un loqueteux malpropre, faillit ne pas reconnaître Valentin dans le galopin bien mis qui le salua d'un respectueux « Bonjour, Messire d'Anceny » lorsqu'ils arrivèrent à La Pomme vermeille.

— Je l'ai recommandé à ton fils comme commissionnaire, expliqua Perrin. Il connaît les moindres recoins de la Cité et il n'y a pas plus débrouillard. Il nous rend de précieux services.

— Mais il est trop propre, il sera tout de suite repéré !

— Ne t'inquiète pas : il se transforme à la demande. Nous t'attendons ici pendant que tu parles à Justin.

Le jeune valet, que Gervais trouva à la cuisine où il était rentré en catimini de peur de croiser Mariette, lui fit son rapport. Il avait assisté au départ des jongleurs, lesquels avaient quitté précipitamment Saint-Pierre-des-Arcis, chassés par une autre troupe les ayant accusés de prendre leur place. « Retournez en Picardie ! » leur avait crié le chef, « On est assez nombreux à Paris. »

— Tu sais depuis combien de temps ils sont en ville ?

— Oui. Je les ai suivis jusqu'à Saint-Éloi où ils ont retenté leur chance, et après, je leur ai payé un pichet avec l'argent que vous m'aviez donné. Ils sont arrivés cette semaine et se plaignent d'être rejetés de partout.

— Dans la troupe qui les a chassés, y avait-il une vieille qui jouait du rebec ?

— Non, juste des hommes, et ils n'avaient pas d'instruments.

Gervais lui tendit une nouvelle pièce.

— Celle-ci est pour toi. Tu t'es bien débrouillé.

— Si vous avez encore besoin de moi..., dit le garçon plein d'espoir.

— En effet : je voudrais que tu m'avertisses si le vendeur d'oublies réapparaît.

Il entra à La Pomme vermeille en même temps que Guillebert.

Maître Martin s'empressa, se déclarant honoré d'accueillir le prévôt adjoint dans son humble établissement. En réalité, il semblait un peu nerveux. Il n'était pas impossible qu'il abrite quelque trafic illicite dont le déroulement pourrait être contrarié par la présence de la police. C'est du moins ce que pensa Coudrier, qui remarqua ironiquement après le départ du tavernier :

— Il sera peut-être moins content de me voir arriver tous les soirs. Mais revenons à nos moutons : avez-vous repéré les bateleurs ? Mes sergents ont été occupés ailleurs. Il y a eu une échauffourée à l'abreuvoir du For-l'Évêque. Pendant que les meneurs de troupes se battaient, les cochons se sont mélangés et sont partis en maraude dans les quartiers avoisinants. Une pagaille terrible qui nous a accaparés presque toute la journée. Donc, ces bateleurs ?

Gervais lui résuma ce qu'ils avaient appris, qui semblait pointer les Joyeux Corneurs, pas encore localisés.

— S'ils logent toujours au même endroit, nous le saurons bientôt : Valentin les guette devant le Chien qui danse.

— Je suppose que tu as réinterrogé tout le monde ?

— Oui. Rien de nouveau.

— Je m'y attendais. Tu vas chercher du côté des autres enlèvements ?

— Ma priorité est de rencontrer les jongleurs, mais ensuite, j'irai faire un tour aux Halles.

— Bien. Je dois partir, j'ai promis à ma femme d'être à l'heure. Elle régale un responsable de la fabrique et son épouse. Une commère acide comme du verjus*, précisa-t-il avec une mimique explicite. Demain, si tu veux — il regarda Perrin — si vous voulez, nous pourrions souper ensemble. Il y a un nouvel endroit où j'aimerais t'emmener.

Gervais, qui trouvait bonnes toutes les occasions de sauter un repas à l'hôtel d'Anceny, ne se fit pas prier.

— Parfait. Cette perspective m'aidera à supporter celui de ce soir.

À moi aussi, pensa Gervais en se dirigeant vers la maison d'Anceny. Il put vérifier par la suite qu'il avait eu raison de l'appréhender : Mariette lui infligea un interrogatoire en règle et y

ajouta quelques reproches. Elle ne comprenait pas qu'il soit allé perdre son temps à l'hôtel Despréaux alors qu'il devrait entièrement le consacrer à la recherche de Colin.

— Les bateleurs ont avoué ?

— Ce n'était pas eux.

— Comment pouvez-vous en être sûr ?

— Ils sont arrivés d'une province du nord la semaine dernière. Et puis dame Galet a décrit précisément ceux qui étaient là le jour du rapt.

— Vous faites confiance à cette pie-grièche ?

— Elle est observatrice, croyez-moi. Il n'y a qu'à voir comment elle examine un chou avant de l'acheter pour savoir que les détails ne lui échappent pas.

Piquée comme si c'était une critique à son égard, Mariette protesta qu'à elle non plus on ne vendait pas n'importe quoi. C'était épuisant.

Malgré le blâme que sa visite lui avait valu, Gervais, faute d'un meilleur sujet, ramena la conversation sur l'hôtel Despréaux. Il parla de Simon, dit que sa mère était contente de lui et décrivit l'ébahissement de Pernelle quand il lui avait appris qu'il cuisinait au monastère.

— Vous vous y connaissez vraiment en cuisine ? demanda Mariette, sceptique.

— Modestement. Mais je suis capable de nourrir une tablée.

— Et vous sauriez énumérer ce qui compose le plat que nous mangeons ?

Cela tombait bien : il s'agissait d'une lamproie à la sauce verte. Il en avait déjà préparé et put débiter la liste des ingrédients.

— Comment la faites-vous cuire ?

Là aussi il répondit correctement.

— Malheureusement, commenta-t-elle avec aigreur, ce n'est pas d'un cuisinier que nous avons besoin, mais d'un enquêteur.

— Mariette, intervint Philippe avec douceur, l'un n'empêche pas l'autre.

Décidément, son fils était un saint.

En plaçant l'hôtel Despréaux dans la conversation, Gervais, qui avait prévu d'en venir à Isabelle, y renonça. D'évidence, son idée était mauvaise. Il avait pensé demander à Mariette de l'accueillir chez elle et de faire son éducation en vue de la transformer en jeune bourgeoise capable, de retour à l'hôtel Despréaux, de s'imposer dans le rôle qui lui était dû. Sa bru, maîtresse de maison accomplie, aurait pu trouver du plaisir à cette tâche. Leurs âges n'étaient pas si éloignés et il s'était dit que la présence d'Isabelle lui serait un réconfort. Mais Mariette avait un caractère trop versatile : la rosserie suivait la bénignité sans que rien puisse le laisser prévoir et elle abusait de son autorité sans vergogne. Isabelle ne méritait pas cela. Il fallait trouver quelqu'un d'autre. Qui ? L'épouse de Coudrier était aussi une bonne ménagère, seulement il n'aurait pas parié sur son indulgence pour une musicienne. Elle la traiterait probablement avec hauteur et mépris. Margaux s'en serait chargée avec la finesse et l'amabilité qui auraient permis à Isabelle de s'épanouir. Margaux lui manquait en toutes circonstances. Une de ses anciennes amies pourrait peut-être s'en occuper ? Malheureusement, aucun nom ne lui venait à l'esprit.

VI

La surveillance de Valentin porta ses fruits : son rapport, que Gervais et Perrin attendaient à la taverne où ils s'étaient rendus dès son ouverture, leur apprit que les Joyeux Corneurs dormaient bien toujours au même endroit. Les bateleurs en étaient sortis à l'heure de la première messe et s'étaient installés sur le parvis de Saint-Pierre-aux-Bœufs. Tout permettait de croire qu'ils y étaient encore puisque Valentin était venu les avertir aussitôt. Les deux enquêteurs s'y rendirent sans perdre de temps et gardèrent le garçon avec eux au cas où ils auraient besoin de ses services. Ils constatèrent qu'Hugon avait été remplacé. Un autre jeune homme s'était associé à eux, remarquable par un physique filiforme qui l'apparentait à un faucheur, ressemblance accentuée par son costume vert. Il faisait avec Jeannot un numéro de jonglerie leur valant un beau succès. Ils utilisaient des poignards qui, pour être de bois, n'en étaient pas moins pointus et dangereux. Chacun jonglait individuellement avec trois poignards, qu'ils rattrapaient soit par le manche soit par le bout de la lame, et soudain, quand les spectateurs ne s'y attendaient pas, ils en envoyaient un sur le côté à leur partenaire sans même le regarder. L'effet, souligné par une musique devenue solennelle, était assuré. Les gens émettaient des « Oh ! » de surprise et applaudissaient à tout rompre. C'était un numéro que Jeannot avait dû apprendre du nouveau venu, car il ne le faisait pas avec Hugon.

Maître Arnoul avait repéré Gervais et Perrin dans le public.

— Vous ne nous laisserez donc jamais en paix ! proféra-t-il d'un ton agressif en fondant sur eux. De quoi nous accusez-vous, cette fois ?

— Vous vous êtes trouvés sur le lieu d'un crime et nous voulons savoir si vous avez vu quelque chose.

— Quel crime ? À ma connaissance, il n'y a pas eu de tué dans nos environs.

— Pas un meurtre, un enlèvement d'enfant.

— Vous n'allez tout de même pas nous mettre sur le dos les enlèvements d'enfants ! C'est un comble ! s'indigna-t-il.

— Je n'ai pas dit que je vous accusais. Et je ne parle pas d'enlèvements en général, mais d'un en particulier. C'était il y a deux semaines pendant que vous étiez sur le parvis de Saint-Pierre-des-Arcis.

— Et comme il n'y avait que nous au marché ce jour-là..., dit-il avec dérision.

— L'enfant était mon petit-fils.

— Ah... Je vous vois venir : comme les Despréaux m'ont pris mes deux filles, je leur ai pris un fils. Quoi de plus naturel ? Votre ami le prévôt va nous pendre pour ce crime ?

— Je vous répète que je ne vous accuse pas. Je cherche simplement à savoir si vous avez remarqué un mouvement ou un personnage bizarre ou anormal.

— Que voulez-vous qu'on remarque ? Les garçons regardent les poignards pour ne pas se les planter dans le front, et la vieille et moi, on regarde les garçons pour changer de rythme au bon moment. On essaie de survivre, laissez-nous tranquilles.

Il leur tourna le dos et retourna vers les trois autres qui se préparaient à reprendre le numéro après avoir fait la quête. Perrin attira l'attention de Gervais sur la vieille : elle leur faisait un signe qu'ils interprétèrent comme un désir de leur parler. Ils lui indiquèrent l'auberge derrière eux. Elle hocha négativement la tête et désigna la direction d'où ils venaient. Ils devinèrent qu'elle ne voulait pas demeurer à proximité et supposèrent qu'elle suggérait La Pomme vermeille où ils l'avaient déjà emmenée avec Isabelle, mais ce n'était pas sûr. Gervais lui montra Valentin et elle cligna des yeux pour signifier qu'elle avait compris. Le garçon la conduirait jusqu'à eux.

Gervais profita du temps mort pour aller à la messe. Un office

débutait justement à Saint-Pierre-aux-Boeufs, ce qui lui éviterait le risque de rencontrer Mariette dans sa propre paroisse. Perrin s'en fut sur une vague explication qui n'était guère intelligible. En réalité, il voulait tout simplement se dispenser de la messe, sa pratique religieuse se limitant à faire ses Pâques et à célébrer les grandes fêtes carillonnées. Gervais, qui ne l'ignorait pas, ne s'essaya pas au prosélytisme. Il se contenta de lui dire qu'il serait à La Pomme vermeille d'ici une petite heure.

Alors qu'il allait pénétrer dans l'église, un jeune mendiant affalé sur les marches comme un sac de chiffons le héla, la main tendue au jugé vers le bruit de ses pas.

— Charité pour un pauvre aveugle !

Il lui donna une pièce, trop grosse pour une aumône ordinaire. Le visage de l'enfant, qui s'en aperçut au doigté, s'éclaira et devint presque beau malgré ses yeux morts et sa peau sale rongée de plaies, un visage qui poursuivit Gervais tout au long de l'office. Le petit mendiant avait-il perdu ses yeux à la suite d'une maladie ou bien... ?

Ce fut seulement en début d'après-midi que Valentin arriva à l'auberge avec la vieille musicienne à sa remorque. En les attendant, Perrin avait appris à Gervais que le jeune pied bot avait désormais une chambre à lui dans le galetas de l'hôtel d'Anceny et qu'il était nourri à la cuisine. Il avait d'abord suscité parmi les serviteurs une certaine méfiance, due à la fois à son infirmité et à son ancien état de mendiant qui était souvent assimilé, dans l'esprit des gens, à la truanderie. Mais il s'était donné tellement de mal pour se faire accepter que même la cuisinière, la plus réfractaire du lot, avait fini par céder. Sa nouvelle sécurité matérielle était aussi précieuse qu'inespérée pour Valentin qui débordait de reconnaissance. Cela se traduisait par une foule de petites attentions prodiguées aux uns et aux autres. Lorsqu'il n'était pas occupé à quelque mystérieuse besogne pour Perrin, les servantes le chargeaient de diverses missions. Dans ses temps libres, il emmenait Justin découvrir des lieux dont celui-ci n'aurait pas soupçonné l'existence et le garçon à tout faire de la cuisine rêvait de devenir garçon de courses comme lui. Colin aussi s'était attaché à Valentin, qui le hissait sur son dos et trottait dans les

corridors de son pas bancal en imitant un braiment sonore, ce qui le faisait rire aux éclats. Tout le monde l'appréciait, à part Mariette, qui ne voulait plus le voir depuis qu'elle était grosse, car elle craignait que son enfant ne naisse pied bot à seulement poser les yeux sur lui. Si elle n'était pas allée jusqu'à le chasser, cela restait de l'ordre du possible, et chacun était attentif à ce qu'ils ne se croisent pas.

Gervais fit signe que l'on apporte à la vieille femme de ces harengs fumés que le patron disposait sur son comptoir pour affriander la clientèle, mais elle n'y toucha pas.

— Comment va Isabelle ? demanda-t-elle d'une voix trop indifférente pour ne pas être étudiée.

— Elle est malheureuse, répondit brutalement Gervais.

— Comment je pourrais vous croire ? Elle mange tous les jours sans avoir besoin de travailler.

— Mais elle a été rejetée par ceux qu'elle aimait. C'est à cela qu'elle pense au lieu d'essayer de s'adapter à sa nouvelle vie. Elle s'est enfermée dans l'isolement, ne parle que si elle y est obligée et ne sourit jamais.

— Pourtant, c'est elle qui l'a voulu. On lui avait dit de ne pas vous écouter.

— Elle l'a fait en mémoire de sa sœur. Parce que Simon l'aimait et qu'il ne l'avait pas tuée.

— Mais c'est quelqu'un de la maison qui l'a fait.

— Pas de la famille : le meurtrier était l'intendant, qui agissait sur ordre de l'assistant de dame Mathilde. Et celui-ci a ensuite essayé d'assassiner Simon et Isabelle. Vous ne le saviez pas ?

— Plus ou moins...

— Qu'est-ce que vous ignoriez ?

— Que la vie d'Isabelle avait été en danger.

— Je l'ai sauvée de justesse. Le hasard a beaucoup joué.

Il laissa passer un silence, le temps qu'elle assimile les informations, puis il ajouta :

— Elle serait heureuse si vous acceptiez de la voir.

— Son père ne veut pas.

— Et moi, il voulait que vous me rencontriez ?

Elle baissa la tête.

— Si vous souhaitiez retrouver Isabelle, ce serait facile.

— C'est pour cette raison que vous avez parlé à mon gendre ?

— Non. Mon petit-fils a été enlevé tout près de l'église Saint-Pierre-des-Arcis il y a deux semaines alors que vous étiez en train de jouer sur le parvis.

Elle se redressa furieuse.

— Et vous nous accusez ?

— Absolument pas. Ma bru s'était arrêtée avec l'enfant pour vous regarder juste avant. Je vérifie avec tous ceux qui auraient pu apercevoir quelque chose d'inhabituel si c'est le cas. Vous en faites partie, tout simplement.

Elle se détendit un peu et lui fit la même réponse que maître Arnoul : ils étaient trop absorbés par le numéro pour remarquer quoi que ce soit. Et puis, tout ce qui les intéressait dans leur public était ce que les gens sortaient de leur bourse, ils ne regardaient pas leurs figures.

— Je ne peux pas vous aider.

— Mais vous pouvez aider Isabelle.

Elle ne dit mot, ce qu'il prit pour un encouragement.

— Si je vous l'emmenais demain à cette heure-ci, vous viendriez ?

Elle hésita, mais il vit qu'elle était tentée. Il insista :

— C'est la seule petite-fille qu'il vous reste. Vous avez failli la perdre elle aussi. Moi, je donnerais tout pour serrer mon petit-fils dans mes bras.

Sa voix s'était cassée sur sa dernière phrase. Cette vulnérabilité toucha la vieille et emporta son accord.

— Je viendrai.

— Et ne vous dédisez pas. Pour elle, ce serait pire.

Elle lui jeta un regard noir et sortit sans un mot. Elle n'avait pas goûté à la nourriture.

— Je peux ? demanda pour la forme Valentin qui s'était déjà emparé des harengs.

— Où mets-tu tout cela ? s'étonna Perrin, tu finis juste de manger.

— C'est parce que j'ai eu faim longtemps : je fais des réserves.

— Tu vas devenir comme messire Galet, qui ressemble à une futaille.

— C'est curieux que nous ne l'ayons pas vu, celui-là, remarqua Gervais. Il fréquente ici, pourtant.

— Il est parti en Artois il y a quelques jours.

— Il n'y envoie pas ses facteurs ?

— Je l'ai entendu dire à Philippe qu'il devait y aller en personne pour réparer une gaffe d'un de ses employés. Il aurait vexé un client important.

— Qu'est-ce que je fais maintenant ? voulut savoir Valentin qui avait fini ses harengs.

Avant de lui répondre, Gervais demanda à Perrin s'il croyait que les Corneurs puissent être les auteurs de l'enlèvement.

— J'ai du mal à trancher. J'aurais envie de dire non, mais on ne peut pas les écarter : ils ont de bonnes raisons de souhaiter se venger.

— C'est aussi mon avis. Continue de les surveiller, Valentin.

Le passeur qui lui permit de gagner l'autre rive faillit verser lorsque Fiérote se cabra. Il avait manœuvré avec maladresse, ce qui avait effrayé la jument. Celui de la veille était beaucoup plus habile, et Gervais, qu'une chute dans les eaux de Seine ne tentait pas, se promit d'utiliser plutôt ses services, quitte à attendre un peu si nécessaire. Ce serait de toute façon moins long que par le pont aux Changeurs toujours si encombré. Il se rendit d'abord aux entrepôts de la maison Despréaux pour rencontrer Raymond.

L'homme, qui avait l'air emprunté à la table de Mathilde, témoignait d'une parfaite aisance sur son lieu de travail. Son visage austère, sa parole nette et sa forte carrure en imposaient et il était obéi au doigt et à l'œil. Sous sa direction, les affaires Despréaux ne pouvaient que prospérer. Lorsqu'il s'avisa de la présence de Gervais, il devina que celui-ci venait lui parler et le conduisit dans l'espace réservé lui servant de bureau.

— Je vous écoute.

— C'est au sujet de Simon.

Il attendit que son interlocuteur précise.

— Je me sens une responsabilité envers lui et je voudrais savoir

comment il progresse. À vrai dire, j'ai l'impression que sa mère le couve trop et je crains qu'elle ne l'empêche de devenir adulte.

— Vous rejoignez mes préoccupations. Le garçon est intelligent et travailleur, le jeune Chardonnet aussi, mais comme ils sont traités en enfants, ils se conduisent en enfants. Je ne vois pas venir le jour où je pourrai leur confier une responsabilité.

— Il faudrait les éloigner.

— C'est également mon avis. J'ai suggéré qu'il serait profitable de les envoyer sur les routes avec l'un de nos facteurs, mais dame Mathilde s'y oppose. Elle m'a interrompu tout de suite en décrétant que c'était trop dangereux et m'a interdit de revenir sur le sujet.

— Puisque vous confirmez mes intuitions, je me charge de la convaincre.

— Fort bien, je m'en réjouis.

Comme Gervais partait, il dit maladroitement :

— Pour le petit...

Il se gratta la gorge et ajouta :

— Je vous souhaite de réussir.

— Merci. Je cherche la trace des coupables dans l'espoir de le retrouver. Vous qui côtoyez beaucoup de monde, si vous entendez quelque chose qui pourrait me mettre sur la voie...

— Vous pouvez y compter, Messire d'Anceny.

Peu désireux de donner de la publicité à sa rencontre avec Isabelle, Gervais contourna l'hôtel Despréaux par la rue du Chevet Saint-Jean en espérant que la poterne percée dans le mur de clôture au fond du verger n'était fermée que la nuit. Il faudrait aussi qu'Isabelle soit au même endroit, mais puisque Blanche lui avait dit la veille sans le vérifier qu'il la trouverait dehors, cela devait signifier qu'elle y allait tous les jours. La chance était avec lui : la flûte s'entendait depuis la rue et la poterne s'ouvrit sans difficulté.

— Encore vous ! s'exclama-t-elle avec aigreur.

— Cette fois, tu es seule à savoir que je suis ici.

Elle haussa les sourcils en signe d'étonnement, mais ne dit mot. Elle avait un visage très expressif et il la revit se jeter aux pieds du juge pour demander la grâce de son petit-neveu : elle avait bouleversé

tout le monde à cette occasion cruciale, à l'exception du juge, peu accessible aux sentiments humains. Mais le magistrat avait été obligé de céder, et c'était à elle que Simon le devait.

— J'ai vu ta grand-mère tout à l'heure.

Elle posa la même question que son aïeule, mais sans cacher son émotion :

— Comment va-t-elle ?

— J'ai eu l'impression qu'elle allait bien. Si tu veux t'en assurer par toi-même, je peux t'y conduire.

— Elle refuse de me voir.

— Je lui ai parlé. Elle accepte de te rencontrer demain à la taverne La Pomme vermeille que tu connais déjà.

Bouleversée par la perspective de renouer avec sa grand-mère, elle était devenue très pâle. Mais elle avait du mal à y croire.

— Vous ne me mentiriez pas ? Vous n'auriez pas la cruauté de nous mettre en présence sans qu'elle en soit avertie, pour lui forcer la main ?

— Je t'assure que non. Elle a accepté. Je viendrai te chercher ici après le repas. Personne n'a besoin d'être au courant.

— Si vous avez menti...

— Je n'ai pas menti.

VII

Coudrier arriva tout guilleret à la porte de l'hôtel d'Anceny où Gervais l'attendait.

— Ce soir, récréation ! À ce que je vois, nous ne serons que deux : tu as perdu ton ombre muette.

— Tu le connais : il est jaloux de son intimité.

— Ce serait surprenant qu'il change à son âge. Allons-y, tu me mettras au courant en chemin.

Tandis qu'ils suivaient la rue de la Vieille Draperie, Gervais lui rapporta leur rencontre avec les Joyeux Corneurs.

— Tu as l'impression qu'ils disent la vérité ?

— Oui. C'est aussi l'avis de Perrin, mais on se trompe peut-être : ils savent mentir et l'ont prouvé lors de la précédente affaire. De plus, ils me gardent rancune et ont pu vouloir se venger.

— C'est une possibilité. Je suppose que vous continuez de les faire surveiller par votre galopin ?

— On préfère ne rien négliger. De votre côté, vous avez des indices pour l'enlèvement des Halles ?

— Rien du tout. Pourtant, il doit bien y avoir quelqu'un qui a vu quelque chose. On n'arrive pas à obtenir le moindre témoignage, comme si tout le monde avait peur de parler.

Gervais, occupé à éviter les nombreux passants, n'avait pas fait attention au chemin parcouru, mais quand ils quittèrent la rue des Marmousets pour prendre à gauche, il regarda autour de lui, alarmé : ils venaient de s'engager rue de Glatigny !

Il s'arrêta et apostropha son ami :

— Guillebert, tu n'y penses pas ! Tu ne me conduis pas aux étuves ?

— Quel mal y a-t-il ? La qualité des mets et la propreté des cuves ont une très bonne réputation.

— Et les fillettes* qui servent aussi, je suppose ?

— Tu n'es pas obligé de goûter à tout. On y va pour l'excellence des oyes* rôties.

— Tu essaies d'emmener un moine dans un lieu de perdition.

— Un oblat, n'exagère pas.

— Religieux ou pas, je consacre ma vie à Dieu.

— Quand tu es au monastère. Mais quand tu es à Paris ? Tu n'as pas fait une ou deux petites entorses à la règle, l'hiver dernier ?

L'allusion fit venir le rouge au front de Gervais. Il se doutait que Guillebert avait deviné sa liaison avec Jeanne, mais il avait eu la discrétion de ne jamais en parler. Le faire en ce moment était un coup bas.

— Allons, Gervais, ne te fais pas prier. Si tu ne le veux pas, il ne t'arrivera rien.

Il hésita. S'il ne suivait pas Guillebert, il lui faudrait retourner à l'hôtel d'Anceny. La perspective de subir la douleur et la hargne que Mariette ne manquerait pas de manifester lorsqu'elle apprendrait qu'il n'avait pas avancé l'aida à franchir le pas.

— Tout de même, Guillebert, tu aurais pu me conduire ailleurs.

— Ce n'est pas juste pour le divertissement. La propriétaire semble avoir des relations douteuses et j'aimerais en apprendre davantage.

— Au sujet des enlèvements ?

— Non. Une affaire de vol et de recel.

Le portier des étuves Aux Bonnes Eaux les salua d'un respectueux :

— Bienvenue, Messire le prévôt adjoint, bonsoir Messire.

Guillebert se contenta d'un signe de tête et Gervais ne sut déterminer si son ami était reconnu à cause de sa fonction ou de sa qualité de client. La première hypothèse l'emporta quand ils eurent pénétré dans l'établissement, car il y eut une sorte de flottement : les

filles ne semblaient pas savoir de quelle manière se comporter dans cette situation inattendue et potentiellement dangereuse. Mais très vite arriva la patronne qu'on était allée quérir, une femme d'âge mûr, dont les seins, présentés comme sur un plateau, n'attendaient qu'un mouvement un peu brusque pour sortir de sa cotte. Quoique légèrement flétris, ils étaient plus avenants que le visage, lequel portait les stigmates d'une vie d'excès que les fards ne parvenaient pas à camoufler : teint brouillé, cernes profonds et plis amers au coin des lèvres lorsque tombait le sourire de commande. Pour la clientèle, il était de rigueur et elle se répandit en amabilités, proposant à ceux qu'elle qualifia de visiteurs de marque de s'installer dans un renforcement où il y avait un cuveau pouvant être isolé par des courtines* : ils y seraient tranquilles. Guillebert accepta à la surprise de Gervais qui trouvait peu judicieux de se mettre à l'écart quand on voulait faire enquête. Être parmi les autres clients lui aurait permis d'en apprendre davantage, lui semblait-il, mais son ami devait avoir ses raisons.

— Je vous envoie mes filles les plus accortes, dit la tenancière.

Il glissa un mot à l'oreille de la femme, qui acquiesça d'un clignement d'œil avant de jeter : « Suzon et Léontine ! » au gnome qui la suivait pas à pas. Il s'éloigna au trot. Le ton de la tenancière et l'expression de son visage avaient changé du tout au tout laissant apparaître sa dureté envers le personnel.

L'homme contrefait revint accompagné de deux jeunes personnes qui arboraient le décolleté de rigueur, mais contrairement à leur maîtresse, elles n'avaient pas besoin d'être lacées serré. Leurs seins se maintenaient sans difficulté malgré les cordons à moitié défaits et bougeaient joliment au moindre geste.

— Vous voilà en bonne compagnie, je vous laisse.

De fortes servantes, également dépoitraillées — c'était en quelque sorte l'uniforme du lieu —, versèrent dans le cuveau des seilles* d'eau chaude et les hôtessees qui leur avaient été attribuées les invitèrent à se dévêtir.

À l'exception du portier qui restait dehors et de l'esclave de la patronne, les seuls hommes de la place étaient des clients. Ils étaient

venus avec des compagnons de ribote* ; chaque baquet en accueillait au moins deux, mais parfois plus. Ils se baignaient en compagnie de jeunes femmes tout aussi nues qu'eux et les plaisanteries salaces allaient bon train. Gervais se reprochait d'avoir suivi Guillebert. Il n'avait aucune envie de se livrer à la débauche, au contraire : son impulsion le poussait à fuir et il se sentait comme un puceau pris au piège par un ami lui voulant du bien malgré lui. Il refusait de forniquer, surtout en public et dans le même baquet que Guillebert. Celui-ci comprit son malaise et le rassura en demandant aux jeunes femmes de leur apporter à manger et en précisant qu'ils n'en souhaitaient pas davantage.

Soulagé, Gervais ôta ses habits, qu'il commençait à avoir du mal à supporter dans cette atmosphère chaude et humide. Pénétrer dans l'eau parfumée aux herbes — le père infirmier aurait reconnu lesquelles — fut un plaisir. L'intrusion du couvent en la personne du père Joseph, au lieu de le mortifier, lui arracha un demi-sourire. Depuis qu'il lui avait avoué avoir écouté en cachette le récit qu'il faisait à Godefroi, il percevait le vieux moine comme une sorte d'ange tutélaire. Le père Joseph comprendrait que ce n'était pas de sa faute s'il se trouvait là et il ne le jugerait pas. Fort de cette certitude, il se détendit.

Quand elles revinrent avec l'oye rôtie, l'odeur lui rappela que les harengs de midi étaient loin, et il s'empara d'un pilon de volaille. Coudrier manifestait un appétit égal au sien et il devina que lui non plus n'avait pas consacré beaucoup de temps au repas précédent. Suzon, qui s'était posée sur une fesse comme si elle chevauchait le rebord du cuveau, aussi gracieuse qu'une noble dame sur sa haquenée*, essuya avec un linge la graisse qui lui avait coulé sur le menton et le bras. Ce contact le gêna, mais il eût été ridicule de s'en offusquer, car il n'y avait rien d'équivoque dans son geste. Avant de goûter aux autres mets, les deux hommes burent du vin en devisant. Gervais voulait des détails sur l'enlèvement des Halles.

— Le procédé est-il le même : détourner l'attention de la mère ou de la nourrice et en profiter pour prendre l'enfant ?

— Oui et non. La différence, c'est que d'habitude, et c'était le cas

pour l'enlèvement aux Halles, il n'y a ni nourrice ni porteur de sacs. Les enfants appartiennent à des familles pauvres. Pour agir, les voleurs choisissent le moment où la mère marchande pour obtenir un bon prix pendant que sa marmaille grouille autour et qu'elle ne la surveille pas.

— C'est donc beaucoup plus facile.

— Oui. Le voleur ne prend pratiquement aucun risque. Cette fois, le rapt a eu lieu dans la galerie basse de la Halle aux draps, devant un étal où on offre des petits coupons et des chutes à bas prix. Les femmes qui y fréquentent sont trop occupées à essayer d'attraper le meilleur morceau pour engager la conversation avec une voisine ou remarquer ce qui se passe. La mère de la victime a rapporté que lorsqu'elle a rassemblé ses enfants pour rentrer à la maison, il lui en manquait un.

— C'est troublant : on dirait que le ravisement de Colin n'a rien avoir avec les autres.

— En effet. C'est pourquoi on espérait une demande de rançon, la raison pour laquelle on enlève les riches. Mais comme elle n'est jamais venue, on en a conclu que c'étaient des mendiants qui avaient dû profiter d'une occasion.

— Une occasion qu'ils avaient provoquée, tu dois l'admettre : la tentative de vol de poireaux dans le sac de Justin était à coup sûr une diversion.

— Ce qui donne à penser que c'étaient vraiment les d'Anceny qui étaient visés.

— Et comme il n'y a pas de demande d'argent, c'est qu'il y a vengeance.

— On en revient aux bateleurs.

— Pourtant, j'aurais parié qu'ils disaient vrai.

Ils avaient continué de manger et de boire pendant qu'ils parlaient, leurs hôtessees prenant soin de les fournir en viande puis en succades et de ne jamais laisser leurs gobelets vides. Quand le bain refroidissait, les servantes rapportaient des seilles d'eau chaude. Le repas terminé, les jeunes femmes entreprirent de leur frotter le dos et, pour ne pas mouiller leur cotte, la délacèrent et la firent tomber à la taille. Gervais s'en alarma en voyant Suzon qui, penchée devant son

visage pour lui laver le buste, frôlait sa bouche de ses seins pommés, d'autant que Léontine, complètement nue, enjambait le cuveau. Il ferma les yeux pour échapper à la tentation du mamelon offert, eut un dernier sursaut de conscience, songea à sortir du baquet, reprendre ses frusques et s'en aller. Mais la nourriture, le vin et l'eau chaude l'avaient alangui. Suzon éclata d'un rire content lorsque sa main, s'aventurant sous l'eau, découvrit qu'elle n'aurait pas davantage d'efforts à fournir pour éveiller sa virilité. Vaincu sans avoir vraiment combattu, il ne protesta pas quand elle entra dans le cuveau à son tour. Les yeux clos, il se laissa faire.

Lorsqu'il fut rentré à l'hôtel d'Anceny, il se taxa de naïveté. Ou bien était-ce de l'hypocrisie ? Avait-il réellement cru qu'il n'en viendrait pas là ? Il était évident qu'en un tel lieu cela ne pouvait que finir ainsi. Et il y avait pris du plaisir, il ne pouvait le nier. Agenouillé sur le prie-Dieu, il entama en pénitence une longue série de prières que traversait malgré lui, par intermittence, le souvenir récent de la jouissance physique.

VIII

Le lendemain matin, il ne put échapper à Mariette.

— Que vous a appris Coudrier ? voulut-elle savoir après l'avoir à peine salué.

« Que je suis un pauvre pêcheur sans volonté », pensa-t-il avant de répondre :

— Il m'a donné des détails sur le dernier enlèvement en date. Il s'est produit aux Halles et c'est la piste qu'il faut remonter.

— Aux Halles ? Mais c'est à l'autre bout de Paris !

— Les truands ne se limitent pas à un seul quartier, intervint Philippe pacificateur.

— Quand même, maugréa-t-elle, les Halles...

— La prévôté soupçonne un réseau qui s'étendrait sur toute la ville, reprit-il. Je vais essayer de trouver des témoins. Les gens n'aiment pas parler aux sergents, surtout dans ces parages. Avec moi, ils seront peut-être moins méfiants.

— Le temps passe, gémit-elle. Où est mon Colin ? Il doit avoir faim et froid. Il doit pleurer parce qu'il veut sa mère. Il doit...

Philippe la prit dans ses bras et Gervais en profita pour s'éclipser. Ce que Mariette venait de dire était ce qui les hantait tous les trois en sorte qu'elle méritait sa pitié. Mais ce n'était pas une raison pour la supporter, pensa-t-il en sellant Fiérote pendant que Perrin en faisait autant avec le cheval de Philippe. Il répéta à son ami ce que lui avait révélé Coudrier au sujet du statut social des victimes. Cet élément inspira à Perrin la même réflexion qu'à lui :

— Colin semble être un cas à part.

— On le dirait, en effet. Enquêtons quand même aux Halles, il ne faut rien négliger. Mais d'abord, passons à la prévôté pour savoir où aller exactement.

Coudrier n'était pas là et ils furent reçus par Levert. Gervais l'irrita dès son entrée en matant son molosse d'un autoritaire : « Calme Primaute ! » Le matin, qui s'était approché en montrant des crocs menaçants, se laissa flatter la tête avant de retourner se coucher devant la cheminée.

— J'espère que vous avez été aussi fort avec les voleurs d'enfants, ricana le commissaire. Vous êtes ici pour m'annoncer que vous les avez arrêtés ?

Gervais ne répondit pas au sarcasme. Sa performance avec le chien était déjà de trop. Il se reprocha d'avoir cédé à un mouvement d'irritation, et également, il devait l'admettre, de vanité. Il n'y avait pourtant pas à se glorifier de faire obéir un chien. C'était à la portée du premier imbécile venu, quoi qu'en pense le commissaire. Il eut été plus subtil de sa part de lui laisser le plaisir de rappeler son molosse au dernier moment, mais après la scène de Mariette, le petit numéro de Levert avait épuisé sa patience. Il s'affligea de constater que quatre ans de prières et de macérations au monastère ne l'avaient prémuni contre aucune de ses faiblesses.

— Tu viens de te faire un ami, se moqua Perrin quand ils se retrouvèrent dans la Grand'rue Saint-Denis.

— Il ne m'aimait pas de toute façon.

— Et comme tu es le protégé de son supérieur, tu aurais tort de te gêner.

— Je sais que c'était stupide et je m'en veux. La prochaine fois, je ferai attention.

Perrin, cependant, réfléchissait à l'information obtenue de Levert.

— Je n'en suis pas tout à fait sûr, mais il me semble bien que le Pijart dont il a parlé soit celui qui vend les retailles de messire Thillay.

— Nicaise Thillay ?

— Oui.

— À la bonne heure ! Voilà qui nous facilitera la tâche. Margaux était une grande amie de sa femme et nous nous fréquentions de son

vivant. Je vais aller le trouver. Bien que nous ne nous soyons pas vus depuis des années, je suis persuadé qu'il me recevra bien : c'est un homme affable. S'il nous accompagne, Pijart se forcera davantage.

Un embarras de charrettes les empêcha d'emprunter la rue de la Ferronnerie qui les aurait conduits directement à la Halle aux drapiers, merciers, cordonniers et autres chaudronniers, et ils durent continuer jusqu'à la rue de la Cossonnerie, ce qui les fit entrer par la seconde place, le Carreau des Halles, où la marée se vend en plein air. En haut de la tour du pilori*, la tête et les mains emprisonnées dans le carcan, un malfrat de petite envergure tournait sous les quolibets et les insultes des badauds. Une ménagère indignée, le poing levé, lui criait qu'on aurait dû le pendre et elle prenait les gens à témoin de la malfaisance du quidam qui avait tenté de lui voler la belle raie qu'elle venait d'acheter.

— Mais je ne me suis pas laissée faire : je l'ai attrapé par le col et je l'ai traîné jusqu'au sergent de garde.

À comparer le voleur à celle qu'il avait élue pour victime, on ne pouvait que s'interroger sur le bon sens de l'homme : elle faisait deux fois sa taille et on voyait au premier coup d'œil qu'elle était combative.

— Souhaitons que cela lui serve de leçon et qu'il devienne honnête, espéra Gervais.

— À mon avis, il se contentera de mieux choisir ses proies, rectifia Perrin moins optimiste.

Ils se dirigèrent vers la deuxième place pour rejoindre l'endroit indiqué par Levert. L'étal en question était pris d'assaut par la pratique qui s'arrachait de nouvelles pièces offertes à sa convoitise. Un échange avec l'une de ses clientes leur livra l'identité du marchand ainsi que celle de son patron.

— C'est beaucoup trop cher, Pijart, pour ce petit morceau d'étoffe, lui reprochait-elle.

— Ce n'est pas moi qui fixe les prix, se défendit-il. Adressez-vous à messire Thillay.

Elle bougonna que dans ce cas, elle ne l'achetait pas.

— À votre aise, ma commère, une autre le prendra.

Et de fait, une femme s'en saisit. Du coup, la première changea d'avis.

— Hé, doucement ! C'est à moi, ce morceau-là.

— Pas du tout. Vous venez de dire que vous n'en vouliez plus.

— Mais c'était pour marchander. Je le veux et il est pour moi. Je l'ai vu la première.

Toutes deux agrippées à la pièce d'étoffe qu'elles tiraient de toutes leurs forces, elles commencèrent par se traiter de crève-la-faim, puis de morues pas fraîches, de coureuses de remparts et autres gracieusetés, se rapprochant de plus en plus jusqu'à être pratiquement nez à nez. Pijart, qui craignait qu'elles ne déchirent le tissu, tentait de les calmer, mais elles étaient sourdes à la voix de la raison. Avec les insultes volaient les postillons, dont le marchand prenait sa part. Stimulées par leurs prouesses verbales et les incitations à en découdre provenant de l'attroupement qui s'était formé, elles finirent par lâcher l'objet de la discorde pour s'attraper aux cheveux. Le coupon mis à l'abri, Pijart fit de grands signes à un sergent patrouillant à proximité pour qu'il vienne à la rescousse. Gervais et Perrin s'éloignèrent sans attendre la fin de la rixe. L'incident leur inspira un commentaire désabusé sur les chances d'apprendre quoi que ce soit de Pijart : il avait bien trop à faire pour voir ce qui se passait au-delà de sa table.

— Allons quand même saluer Thillay puisque nous sommes ici.

Le marchand drapier qu'ils trouvèrent dans la galerie haute à donner des ordres à un employé n'avait guère changé. Avec sa stature, ce colosse au regard doux n'avait qu'à paraître pour commander le respect.

— D'Anceny ! s'exclama-t-il en le reconnaissant. Je te croyais dans un monastère normand.

Il s'avisa soudainement de ce qui avait ramené Gervais à Paris et son visage exprima son empathie.

— On a appris pour ton petit-fils. C'est terrible. Je ne peux imaginer...

Nicaise avait cinq filles dont il disait qu'avec leur mère elles incarnaient ses six trésors et Gervais savait que sa compassion était sincère.

— Je suis venu pour le retrouver.

Thillay lui serra le bras en signe d'encouragement.

— Même si la prévôté le recherche activement, j'enquête de mon côté avec la bénédiction de Coudrier. Il pense que les témoins me parleront plus facilement parce que je ne suis pas de la police.

— C'est possible : les sergents ne sont pas aimés. C'est pour t'informer sur l'enlèvement qui a eu lieu devant mon étal de la galerie basse que tu es aux Halles ?

— Oui, mais je viens de m'y arrêter et je serais surpris que ton vendeur ait vu quelque chose avec toute cette presse.

— En effet, et il y a toujours autant de monde. Je lui ai posé la question quand c'est arrivé : il ne s'est aperçu de rien.

— Je m'en doutais, mais comme j'étais là, j'ai voulu te saluer.

— Ce qui me fait plaisir. Sais-tu qui serait contente de te voir ? Madeleine. Viens, montons chez elle.

Perrin annonça que pendant ce temps, il ferait le tour de la place pour s'imprégner de la configuration du lieu.

— Très bien, répondit Gervais. Retrouvons-nous devant l'étal de Pijart. Ensuite, nous ferons une visite à la mère de l'enfant disparu.

Dans le degré* menant au deuxième étage, ils croisèrent un jeune homme.

— Je te présente mon gendre, Clément, qui vient de dire au revoir à sa femme avant de partir pour les foires de Champagne. Les adieux ont tellement duré que son escorte est en train de prendre racine. Mais si c'est pour me faire un héritier, je ne suis pas contre.

Clément s'empourpra et son beau-père éclata de rire. Il lui fit l'accolade en lui recommandant d'être prudent. Gervais lui souhaita un bon voyage.

— Laquelle de tes filles a-t-il épousée ?

— Jeannette, l'aînée. Elle avait un autre prétendant, mais j'y ai mis le holà. Il n'était pas de la profession et n'en voulait qu'à sa dot. Qui est coquette, comme tu peux l'imaginer.

Dans la chambre de Madeleine, en cercle autour de leur mère, les filles l'écoutaient raconter une histoire. Elles n'étaient pas inactives pour autant : toutes avaient en main quelque travail d'aiguille

paraissant aller bon train. Gervais connaissait l'habileté de Madeleine par Margaux, qui la lui avait vantée autrefois. Visiblement, elle transmettait son savoir à sa progéniture. Lorsqu'elles découvrirent les deux hommes, ce furent des rires et des exclamations joyeuses.

— Je vis dans une volière, dit le père attendri.

Madeleine s'était levée pour accueillir le visiteur. Elle lui prit les mains et lui souhaita chaleureusement la bienvenue.

— Approchez, les filles, que je vous présente. Elles ont tellement grandi que vous ne les reconnaîtriez pas.

Elles s'avancèrent, aimables et souriantes, de l'aînée à la plus jeune, comme elles devaient avoir coutume de le faire. Elles étaient blondes, toutes les cinq, de la même nuance que leur mère, et se ressemblaient beaucoup. Jeannette, Colette, Marguerite, Denise et Honorine firent tour à tour une petite révérence avant de retourner à leur ouvrage, laissant les adultes entre eux. Madeleine lui parla de Colin avec émotion. Elle avait su la nouvelle, comme tout le monde drapier, et elle était très attristée par le sort du petit-fils de son amie Margaux.

— Gervais s'affaire à le retrouver, intervint Nicaise, qui ne supportait pas de voir les larmes affleurer aux paupières de sa femme.

— Je vais prier saint Nicolas pour votre réussite, dit-elle avec élan. On va toutes prier pour vous.

Elle l'invita à partager leur repas, mais il avait d'autres obligations et il promit de revenir bientôt.

Nicaise l'accompagna au rez-de-chaussée et le présenta à Pijart comme un vieil ami ayant des questions à lui poser au sujet de l'enlèvement.

— Comme je vous l'ai dit ce jour-là, messire Thillay, et comme je l'ai répété au prévôt adjoint, je n'ai absolument rien vu.

S'adressant à Gervais et à Perrin qui s'était approché, il ajouta :

— Restez un moment et vous vous rendrez compte que je ne peux pas regarder plus loin que mes coupons.

Ce disant, il n'avait cessé de surveiller son étal du coin de l'œil et bien lui en prit, car il repéra une matrone qui s'écartait subrepticement une étoffe à la main.

— Hé ! Vous, là ! Revenez ou j'appelle les sergents.

La femme affecta un air innocent.

— Je voulais juste l'examiner à la lumière. Qu'est-ce que vous imaginez ?

Elle lança la retaille sur le banc avec dédain, dit qu'elle n'était même pas belle et déclara sur un ton indigné :

— Puisque vous êtes malpoli, j'achèterai ailleurs.

— Bonne idée !

Il prit ses interlocuteurs à témoin :

— Vous avez vu ? C'est ainsi tout le temps. J'étais trop occupé pour m'apercevoir du rapt.

— Vous ne vous souvenez pas non plus des clientes qu'il y avait à ce moment-là ?

— Non. Je suis désolé.

— Comme tu peux le constater, on est malheureusement incapables de t'aider, déplora Nicaise.

— Après ce que j'ai vu tout à l'heure, je m'y attendais. C'était juste par acquit de conscience que je souhaitais lui parler.

Avant de le laisser partir, le drapier lui rappela l'invitation de sa femme.

— Viens quand tu veux, tu seras toujours le bienvenu.

— Je n'y manquerai pas.

Même si un nombre élevé de sergents était affecté à la sécurité des Halles, d'après Perrin, trop de monde les fréquentait pour que la prévention soit possible. Leur rôle se limitait à accourir lorsqu'un méfait était commis et ils arrivaient généralement trop tard pour appréhender le coupable. Celui-ci avait eu le temps de fuir, sauf si la victime s'en était saisie elle-même, comme la femme à qui on avait voulu dérober son poisson. Pour l'enlèvement, le voleur avait dû procéder comme Perrin l'avait précédemment suggéré, en empêchant l'enfant de crier et en le dissimulant sous une houpelande.

— Vu la situation de l'éventaire au coin de la place, il était facile de sortir rapidement de l'enclos des Halles pour ensuite se perdre dans le dédale du cimetière des Innocents. Et là...

— Des complices devaient l'attendre pour le faire disparaître.

— De toute façon, même si deux ou trois sergents l'avaient pourchassé jusqu'à l'entrée, ils ne se seraient pas risqués plus loin. Tout le ramassis de criminels qui hante les lieux se serait retourné contre eux.

— Allons voir la mère.

Elle vivait dans une mesure de la rue aux Fèvres qui longeait le cimetière. Tandis qu'ils s'arrêtaient devant sa porte entrouverte, les voisins les observaient avec suspicion, démontrant par leur attitude que des hommes bien habillés, à cheval de surcroît, n'avaient pas leur place dans ce quartier. À part la police qui y faisait des intrusions, les gens allaient à pied et étaient vêtus de hardes défraîchies. Depuis le seuil, dans la pièce sans fenêtre mal éclairée par le jour que laissait entrer la porte, ils distinguèrent la silhouette d'une femme qui touillait une marmite d'où émanaient les vapeurs d'un brouet d'herbes. L'odorat exercé de Gervais ne discerna aucun fumet de viande. Il n'y avait pas de lard dans le pot, ni même un petit morceau de chèvre qui eût pu donner du goût à ce pauvre repas. Des enfants jouaient aux osselets avec des cailloux, accroupis sur la terre battue.

— Je vais acheter une volaille au rôtissier du coin de la rue pour la mettre dans de bonnes dispositions, chuchota Perrin.

Gervais approuva d'un hochement de tête et frappa à la porte.

— Qui est là ? demanda-t-elle sans se retourner.

— Messire d'Anceny. Je voudrais vous parler.

La cuillère à la main, elle lui fit face et répondit un rien agressive

:

— Je ne vous connais pas, pourquoi je vous parlerais ?

Elle tournait le dos au feu et il ne distinguait pas ses traits.

— Parce que nous avons tous les deux perdu un enfant qui nous a été enlevé.

Méfiant, elle s'approcha.

— Et alors ?

— J'enquête pour essayer de les retrouver.

— Vous non plus vous n'avez pas confiance en la prévôté ?

— Les gens n'aiment pas parler aux sergents. Peut-être que j'obtiendrai plus facilement des réponses, ce qui me donnerait une

piste.

— Hum...

Le ton n'était guère encourageant. Perrin arriva à point nommé avec un rôti dont les effluves mettaient l'eau à la bouche. Il le lui tendit. Elle mourait d'envie de s'en emparer, mais elle hésitait, ne sachant à quoi cela l'engagerait.

— C'est pour votre famille, insista Gervais, je vous en prie, prenez-le.

Attirés par l'odeur de l'oie rôtie, les quatre enfants l'entouraient, le visage crispé de convoitise. Le cœur serré, il pensa à Colin. Peut-être ressemblait-il déjà à ces enfants maigres dont les yeux chassieux brûlaient d'une faim toujours inassouvie ? La femme, incapable de résister, saisit la volaille.

— Reculez ! Attendez un peu, je réponds à Messire, dit-elle en repoussant la marmaille impatiente qui s'accrochait à sa cotte.

— J'aimerais simplement savoir si vous avez remarqué un individu dont le comportement sortait de l'ordinaire.

— Rien du tout. J'essayais d'attraper un de ces coupons abîmés qu'ils vendent en fin de marché. Il y avait de la concurrence, croyez-moi, on n'est pas les seuls à crever de misère. Je ne regardais pas les enfants. D'habitude, ils suivent, les grands donnent la main aux petits. Quand on est repartis des Halles, il en manquait un.

Elle désigna hargneusement l'aînée.

— C'est elle qui devait s'en occuper.

— Ce n'est pas de ma faute ! glapit la fillette. On nous a bousculés, Marcellet m'a lâchée et je ne l'ai pas revu.

— Non, lui dit gentiment Gervais, ce n'est pas de ta faute. Pour mon petit-fils, il s'est passé à peu près la même chose. C'est leur méthode : ils détournent l'attention et ils agissent.

— Vous ne les retrouverez pas, lui assena la femme, le visage dur. Ils les emportent dans une autre ville pour les faire mendier. Mais avant, précisa-t-elle, ils les estropient, parce qu'il faut être invalide pour mendier. Les sergents du roi chassent ceux qui ont leurs deux yeux, leurs deux mains et leurs deux pieds. Ils disent qu'ils peuvent travailler. Pourtant, du travail, il n'y en a pas, on le sait. Alors, les

voleurs d'enfants leur crèvent les yeux ou ils leur coupent un membre. S'ils n'en meurent pas, ils les mettent devant les églises avec une sébile. C'est là que sont nos enfants, mon beau messire, vous ne les retrouverez pas.

Et elle rentra chez elle en disant :

— Venez manger, les petits. La perte de Marcelet nous a rapporté un bon repas.

IX

La brutalité des paroles de la femme avait frappé Gervais comme un coup de poing à l'estomac.

— Elle n'en sait rien, personne n'en sait rien, lui dit Perrin pour en atténuer la portée. Elle est malheureuse et en colère, elle affirme n'importe quoi. Oublie-la, c'est le mieux. Moi, je retourne à la Cité vérifier si Valentin a du nouveau au sujet des Joyeux Corneurs. On se retrouvera à la taverne lorsque tu y viendras avec Isabelle.

Gervais essaya de chasser la scène de son esprit, car il se refusait à penser que cette femme puisse avoir raison. Pourtant, il n'ignorait pas tout à fait les rumeurs qui faisaient état de ces mutilations destinées à rendre les enfants plus pitoyables, et ainsi, mieux à même d'encourager la générosité. Des rumeurs qu'à l'exemple de son entourage il avait refusé d'entendre, parce que les images qu'elles auraient suscitées lui auraient fait perdre la raison. Désormais, il lui serait difficile de faire comme si elles n'existaient pas. Avant de pénétrer à l'hôtel Despréaux, il se composa non sans mal un visage impassible, craignant qu'on ne l'oblige à en parler s'il laissait voir son désespoir.

Quand Isabelle entra dans la chambre de Mathilde et découvrit qu'il était là, la jeune femme eut un mouvement de recul dont il fut le seul à se rendre compte. Comme il devait passer la prendre à la poterne du verger, elle avait dû croire, en le voyant, que l'arrangement ne tenait plus. Il hocha imperceptiblement la tête pour qu'elle comprenne que rien n'était changé et elle parut soulagée. À table, il orienta la conversation sur le sujet de la formation des

garçons, les interrogeant sur ce qu'ils apprenaient. Avec un entrain qui démontrait leur intérêt, se coupant fréquemment la parole pour apporter une précision, ils lui répondirent que Raymond leur faisait superviser le déchargement des tonneaux et leur remisage dans les entrepôts. Jouant l'innocent, Gervais demanda à Mathilde s'il ne serait pas opportun qu'ils fissent un premier voyage pour rencontrer les producteurs et découvrir les arcanes des tractations.

— J'avais emmené Philippe avec moi très jeune pour qu'il ait une bonne idée de tous les maillons de la chaîne.

— Vous entendez, mère ? dit Simon d'un ton plein d'espoir.

— Plus tard, coupa-t-elle sèchement.

Et elle s'informa des investigations de Gervais. Il résuma ses rencontres du matin, mais passa sous silence la sortie de la mère du petit Marcellet.

— Personne ne sait rien ou, du moins, ne veut rien dire. Mais je ne désespère pas de découvrir une piste. Il y aura forcément quelqu'un qui parlera à moment donné.

Lorsque les hommes furent retournés à leur travail et qu'Isabelle se fut éclipsée, il attaqua Mathilde sur le sujet de Simon, précisant qu'il se permettait de donner son avis à titre de patriarche de la famille et au regard de toutes ses années d'expérience dans le domaine du commerce. De plus, le fait d'avoir sauvé son petit-neveu lui conférait une obligation morale, à la manière d'un parrain. Tout au long de cette introduction, le visage de Mathilde s'assombrit, mais le respect qu'elle éprouvait à son égard l'empêcha de l'interrompre.

— J'ai deviné que tu crains de voir ton fils partir sur les chemins. Tu as failli le perdre et ce sentiment est compréhensible, mais si tu veux qu'il mûrisse et soit un jour en mesure de prendre les rênes du négoce, tu dois lui faire confiance. Actuellement, tu le maintiens dans un rôle de petit garçon.

— Ce qu'il est ! Il a à peine plus de quinze ans.

— Mais il est déjà marié.

— Si peu. Ils vivent comme frère et sœur.

— C'est un problème qui ne semble pas près de se résoudre. Comme on ne peut rien changer au fait que ces deux-là soient mariés,

il faudrait qu'ils finissent par consommer leur union sinon tu ne seras jamais grand-mère. L'éloignement physique pourrait paradoxalement les rapprocher. Au retour de Simon, qui sait s'ils ne commenceront pas une relation sur de nouvelles bases ?

— Je souhaiterais le protéger encore un peu. Il y a tant de dangers sur les routes.

Elle n'eut pas besoin de préciser qu'elle pensait à feu son époux, assassiné au cours d'un voyage. Courir les chemins était périlleux, il n'essayerait pas de prétendre le contraire, mais c'était une part importante du travail d'un négociant en vins.

— Tu le protèges, certes, mais tu lui nuis par ailleurs. Tu les as regardés, Henri et lui ? Tu les as vus singer Raymond quand il leur tourne le dos ? Deux galopins qui s'amusent comme s'ils avaient douze ans. Ils doivent au plus vite se frotter à la vraie vie, crois-moi.

— Laissez-moi m'habituer à cette idée.

— Ne retarde pas trop ta décision : il serait bon que ce soit avant que l'hiver ne rende les routes impraticables, sans quoi son premier voyage serait reporté de plusieurs mois, ce qui n'est pas souhaitable.

Il n'ignorait pas que gagner du temps était justement ce qu'elle espérait, mais en mentionnant l'approche de la mauvaise saison, il lui avait enlevé, en l'anticipant, un argument pour se dérober.

Isabelle l'attendait à la poterne. Il l'aida à monter en croupe et dirigea Fiérote vers la Seine.

— Comme je te l'ai dit hier, il a été convenu avec ta grand-mère que nous la retrouverions à La Pomme vermeille. Sais-tu que les Corneurs se sont adjoint un membre qui fait des tours avec Jeannot ?

— Comment le saurais-je ? D'ailleurs tout cela ne me concerne plus.

Sans tenir compte de son affectation d'indifférence, il lui décrivit le numéro de son ancien camarade avec Hubert, le nouveau. Il avait eu raison de penser que cela l'intéresserait, car elle ne put s'empêcher de dire :

— Ils jonglent avec des poignards ? Vraiment ?

— Oui. Et ils sont spectaculaires.

En attendant celui des passeurs qui n'effrayerait pas sa jument, il

chercha sans le trouver un autre sujet de conversation. Comme elle ne fit aucun effort de son côté, ils restèrent silencieux.

Tout en manœuvrant parmi les embarcations qui sillonnaient le fleuve et en luttant contre la rapidité des flots que des pluies en amont avaient grossis, le passeur ne se priva pas d'évaluer Isabelle d'un regard grivois. Cette attitude irritait Gervais, mais il craignait que la situation ne devienne encore plus gênante s'il intervenait, et il s'en abstint, même quand l'homme lui dit d'un air égrillard :

— Paris, ce n'est pas Neubourg, n'est-ce pas, Messire ?

Lorsqu'ils débarquèrent, le passeur lui adressa un clin d'œil complice en lui souhaitant une très belle après-midi sur un ton lourd de sous-entendus.

Avec un humour auquel il ne se serait pas attendu, Isabelle commenta, un petit sourire en coin :

— Il ne vous a pas pris pour mon père.

Mal à l'aise, il grommela :

— Ces passeurs se croient tout permis. Une fois dans la barque, on devient leur otage. On a trop peur de les énerver et de risquer un accident pour les affronter ; ils en profitent.

Quand ils entrèrent dans la taverne, la vieille musicienne qui était assise avec Perrin se leva, tremblante d'émotion. Grand-mère et petite-fille s'observèrent un instant sans bouger, puis elles s'étreignirent. Les deux hommes s'installèrent à une autre table pour les laisser à leurs retrouvailles.

— Valentin a vu quelque chose ?

— Figure-toi que oui. Il est persuadé que les Joyeux Corneurs trempent dans une affaire louche, mais il ignore si cela concerne les rapt d'enfants.

— De quoi s'agit-il ?

— D'une rencontre avec Jean le Mauvais, bien connu dans le monde de la truanderie d'après Valentin.

— Pour quel genre de délit ?

— Apparemment, il bricole dans tout ce qui se présente et il est réputé pour savoir jouer du couteau.

— Enfin quelque chose de concret ! J'ai hâte d'en parler à

Coudrier.

Il jeta un coup d'œil à la table où la grand-mère et sa petite-fille bavardaient en se tenant les mains. La jeune pleurait et la vieille essayait de la consoler. Au moins, elles étaient réconciliées, un premier pas vers l'amélioration du sort d'Isabelle. Pour la transformer en jeune bourgeoise, il avait une nouvelle idée, bien meilleure que la précédente qui aurait impliqué la collaboration de Mariette.

— Vous me la ramènerez ? demanda la grand-mère avant qu'elles se séparent.

— Bien sûr, si c'est ce que vous voulez toutes les deux.

— Vous savez bien ce que je voudrais, avait marmonné Isabelle.

Elle regrettait amèrement la vie qu'elle menait avant que l'intrusion de la famille Despréaux ne la fracasse. Que la pitance ait été difficilement gagnée au jour le jour, dans le froid ou la chaleur excessive, que les séances aient été répétitives, parfois peu appréciées des badauds qui se détournaient sans donner leur obole, que les sergents les aient suspectés et poursuivis dès qu'ils se trouvaient dans les environs où un méfait avait été commis, rien de cela ne comptait plus. Seule restait la nostalgie des applaudissements, du plaisir de jouer, de la rue grouillante de tous ces gens qui la faisaient se sentir vivante. Son ressentiment se nourrissait du souvenir de l'affection de sa sœur et de sa grand-mère, de la présence protectrice de son père, de la camaraderie des deux garçons. Maintenant, elle était toujours à l'abri, mais elle s'ennuyait. Elle était malheureuse.

Après l'avoir déposée à la poterne en l'assurant qu'il ne tarderait pas à revenir, il s'en alla vers l'est de la ville pour en visiter les lieux de culte dans le but de vérifier si Colin faisait partie des mendiants qui les hantaient. Il commença par la plus proche, Saint-Jean-en-Grève, la paroisse de Mathilde. Il pensait que ce serait vraiment stupide de la part d'un ruffian d'exposer un enfant volé à proximité de la résidence de membres de sa famille, mais Coudrier lui avait maintes fois répété que les malfaiteurs sont souvent bêtes et plus encore paresseux. De toute manière, comme il s'était promis de visiter systématiquement toutes les églises, autant commencer par là. Que ce soit à Saint-Jean-en-Grève, Saint-Gervais, Saint-Pol près du logis royal ou aux couvents

des Béguines, des Célestins et de Sainte-Catherine, le spectacle était le même pour qui prenait le temps de l'observer : un homme à la mine inquiétante surveillait un cheptel de vieilles femmes et d'enfants répartis aux différentes entrées de l'édifice. Comme le voulait la loi, qui interdisait la mendicité aux individus valides, ils étaient diversement estropiés. Certains portaient des plaies sanguinolentes dont la vue provoquait un mouvement de répugnance. Ils étaient sales, galeux, pouilleux, affamés. Une vision crève-cœur quand on songeait à un petit enfant bien-aimé à qui sa naissance promettait une bonne vie et que la malveillance humaine avait projeté dans cet univers. Non contents de supplier les passants pendant des heures, accroupis sur la pierre froide, ils devaient se défendre de leurs compagnons de misère. Ces malheureux essayaient de se voler les piécettes que des paroissiens désireux de gagner des indulgences* laissaient tomber dans leurs mains crasseuses. Gervais, à qui il avait suffi de se tenir un moment en retrait pour comprendre les relations entre les divers membres d'une confrérie de toute évidence fort organisée, ne tarda pas à être repéré par le superviseur qui se dirigea vers lui avec une attitude menaçante. Un rapide coup d'œil lui ayant permis de constater l'absence de sergents à proximité, il enfourcha Fiérote et quitta la place sans demander son reste. En route vers la Cité, il cherchait un moyen de parler à l'un de ces enfants pour essayer d'en tirer des renseignements sur l'homme — son chef ? son protecteur ? son tortionnaire ? — qui le maintenait dans cet esclavage, informations qui pourraient l'aider à remonter jusqu'au réseau de ravisseurs. Ce ne serait pas facile. Comme il venait de le voir, les jeunes mendiants étaient surveillés de près et tout permettait de croire qu'ils étaient terrorisés.

Perrin, à qui il fit part de ses réflexions, décréta que Valentin serait le seul capable d'y parvenir. Pour avoir lui-même longtemps demandé la charité, le jeune pied bot connaissait les us et coutumes de ce monde dans lequel il se coulerait sans problème. Sa difformité congénitale étant considérée par certains comme la marque du Diable, il inspirait une certaine crainte, ce qui lui assurait, sans trop avoir à batailler, la place qu'il voulait. La difficulté était de la choisir avec discernement, non pour qu'elle rapporte le plus possible d'aumônes,

comme lorsque la mendicité était son quotidien, mais pour s'immiscer dans le réseau.

— Tu n'as pas peur que ce soit trop dangereux ?

— Il a survécu à cette vie dès son plus jeune âge, ne t'inquiète pas pour lui. Seulement, il ne faut pas l'envoyer n'importe où. Coudrier saura dans quel quartier il aura le plus de chances de glaner des informations.

Mais Coudrier ne vint pas. À la place, il manda un commissionnaire pour les avertir qu'il avait trop à faire avec la préparation de l'exécution d'Aimerigot* Marcel, traître à la couronne de France, qui aurait lieu le lendemain. Perrin dit qu'ils n'étaient pas à un jour près, et Gervais, qui en convint, le quitta en traînant les pieds pour aller souper chez son fils.

X

La soirée de la veille avait été assez pénible pour que Gervais ne veuille pas commencer la nouvelle journée avec Mariette. Afin de ne pas prendre du temps sur ses recherches, lui dit-il pour expliquer qu'il n'irait pas à la messe avec elle, il s'arrêterait dans l'une des églises de la rive droite de la Seine dont il avait l'intention de scruter les abords. Perrin, pour sa part, explorerait la rive gauche.

Au débouché du pont aux Changeurs, sa jument fut empêtrée dans un encombrement ; il s'agissait du cortège qui accompagnait le « capitaine robeur » au Carreau des Halles pour assister à sa décapitation. Il se laissa porter par le flot. La charrette* d'infamie à laquelle Simon avait échappé de justesse conduisait au supplice Aimerigot Marcel vêtu de la chemise blanche des condamnés. Encore dégoulinante des ordures de la ville, elle puait comme le péché, ce qui ne décourageait pas la populace de l'entourer de près pour ne rien manquer du spectacle. Les badauds espéraient des remords tardifs, des supplications, des appels à la clémence qui auraient pimenté le divertissement, mais la bouche du truand restait scellée et son faciès imperturbable. Sachant qu'il n'avait aucune indulgence à attendre, il allait à la mort sans faiblir, ce qui aiguillonnait la foule frustrée qui vociférait des injures dans l'espoir de le faire réagir.

Dès qu'il le put, Gervais quitta la Grand'rue Saint-Denis qu'il avait eu l'intention de suivre jusqu'aux fortifications, car elle était bien pourvue en sanctuaires. Il la rejoindrait au-delà des Halles, après un détour par Saint-Jacques-de-la-Boucherie où il entendrait la messe. Le parvis de l'église accueillait son lot de mendiants ainsi que Saint-

Magloire, Saint-Leu-Saint-Gilles, Saint-Sauveur et le couvent des Filles-Dieu qu'il visita ensuite. Même déchéance, même misère que ce qu'il avait pu observer la veille, et aussi, même peur. N'ayant pas repéré d'adulte menaçant dans les parages, il se risqua à demander à un garçon cul-de-jatte s'il mendiait depuis longtemps. Il n'obtint qu'un regard effrayé et échappa de peu au ruffian qui surveillait son personnel dissimulé derrière un pilier. Décidément, il ne pourrait faire autre chose que scruter les jeunes enfants seuls et aussi ceux que des femmes portaient dans leurs bras, pour le cas où il reconnaîtrait Colin dans le bambin mal nourri qu'elles exposaient à la pitié.

Ayant rebroussé chemin, il arriva au Carreau des Halles à la fin du premier supplice d'Aimerigot Marcel : les adjoints du bourreau le descendaient du pilori où il avait été exhibé pour le conduire à l'estrade où aurait lieu la décapitation. Du haut de sa monture, Gervais dominait la foule et aperçut à quelque distance Nicaise Thillay, également à cheval. Il poussa Fiérote dans sa direction et parvint, tant bien que mal, à se placer botte à botte avec le drapier.

— Toi aussi, lui dit Nicaise, tu es venu assister à l'exécution de cette vermine.

— Je voulais voir Coudrier, mais il va me falloir attendre.

L'adjoint au prévôt était l'un des principaux acteurs de la scène dont le pilori n'avait été que les prémices. En robe doublée d'hermine et chapeau noir, il incarnait la justice. L'Église était doublement présente : à la droite du condamné se tenait un franciscain, que l'on reconnaissait à sa bure, et à sa gauche, un dominicain en manteau noir.

Coudrier déroula un parchemin et fit la lecture des forfaits que l'homme avait commis d'une voix audible jusqu'au fin fond de la place. C'était une litanie de crimes : pillages, meurtres, incendies de villages... À chaque énoncé, la foule criait « À mort ! » Puis il se pencha vers l'homme agenouillé et lui parla longuement à voix basse pendant que la populace s'impatiait.

— Il essaie de lui faire avouer pour qui il a trahi le roi, supposa Thillay.

— Sans succès, apparemment.

En effet, le condamné ne desserra pas les dents. De guerre lasse, le prévôt adjoint fit signe que l'on procédât. Les yeux du condamné furent bandés, le bourreau leva son épée, attendit un instant pour que le geste soit bien visible de tous et l'abaisa d'un mouvement sec. La tête tomba pendant que la foule poussait un cri qui semblait d'extase. Gervais lui-même avait ressenti une sorte d'excitation que son esprit s'efforça d'occulter, car la torture et la condamnation à mort ne s'accordaient pas avec l'enseignement du Christ. Pour passer au plus vite à autre chose, il demanda à son compagnon des nouvelles de Madeleine.

— Elle est chez une connaissance qui a vue sur l'échafaud.

Nicaise désigna une des maisons qui bordaient le Carreau des Halles, mais Gervais ne put la distinguer parmi tous les spectateurs qui se tenaient aux fenêtres.

— Comme il n'y avait pas assez de place pour toutes les filles, elle a préféré y aller seule pour éviter les chamailleries. Tu peux imaginer leur déception ! Elles sont toutes ensemble quelque part dans la foule, accompagnées par nos gens qui les protègent.

Le corps du supplicié quittait le Carreau des Halles dans la charrette qui l'y avait mené, toujours escorté par les badauds. On le conduisait près des fortifications, dans un champ découvert où il y aurait assez d'espace pour l'écarteler, après quoi chacun des quartiers de sa dépouille serait exposé à une des portes de Paris.

— Tu n'es pas sur le point de pouvoir approcher le prévôt adjoint qui doit rester présent jusqu'à la fin. Pourquoi ne viendrais-tu pas dîner puisque tu es à deux pas de chez nous ?

Quand ils pénétrèrent dans la salle où la table était dressée, les filles de Nicaise, en l'absence de leur mère qui devait vérifier à la cuisine si le repas était prêt, parlaient de l'exécution avec autant d'émotion que de vivacité. Comme on percevait une indéniable admiration pour ce que Marguerite qualifia de dignité devant la mort, son père la remit vertement à sa place.

— Tu réagis comme une sotte, ma fille. Il n'y avait rien de noble dans son attitude, c'était de la dureté. Tu aurais mieux fait d'écouter la

liste de ses crimes. Il les a tous commis. Et sur l'échafaud, pas un mot de regret, pas un remords, pas une prière. Ce n'est pas un homme digne qui se comporte ainsi, mais un suppôt de Satan. Ton fier bandit, il est en Enfer à l'heure qu'il est et il va brûler pour l'éternité. Tu ferais bien d'y réfléchir, et vous toutes également.

Les cinq sœurs devinrent piteuses sous la diatribe. Marguerite, plus gênée encore que les autres, prononça d'une petite voix :

— Pardonnez-moi, père.

Elle avait les larmes aux yeux et Nicaise n'y résista pas. Il lui caressa la joue.

— Allons, c'est fini. Je sais que tu n'es pas méchante.

Lorsque leur mère pénétra dans la pièce suivie des servantes portant les plats, l'atmosphère s'était allégée et rien ne laissait deviner que le père venait de se fâcher. Ils dînèrent d'un brouet de cannelle, d'un civet de lièvre noir et de rissoles de moelle de bœuf, le tout parfaitement apprêté. Madeleine avait une bonne table. Elle n'atteignait pas la qualité de celle de Mariette, mais était supérieure à celle de Mathilde. Madeleine se réjouit que Gervais ait accepté l'invitation et se garda d'évoquer les événements du matin. Peut-être, après tout, avait-elle entendu la sortie de son mari. Elle prit des nouvelles de Mathilde, qu'elle connaissait un peu, et demanda avec bienveillance si sa bru s'était bien adaptée à son nouveau milieu.

— Malheureusement, non. Elle est très affectée par le rejet de sa famille qui l'accuse de l'avoir trahie.

Les « Oh ! » de pitié des jeunes Thillay, dont la vie familiale était si riche, n'étaient pas feints.

— À l'hôtel Despréaux, continua-t-il, ce n'est guère mieux : après lui avoir donné quelques conseils, sa belle-mère lui a abandonné la tenue de la maison pour se consacrer aux affaires, mais Isabelle n'y entend rien et le personnel la méprise.

— Et avec son mari ? voulut savoir Jeannette.

Il se contenta d'une moue dubitative avant de poursuivre :

— Il faudrait que quelqu'un l'éduque. Elle a l'esprit vif, elle apprendrait vite. J'avais pensé à Mariette. Je me disais que ce serait bon pour toutes les deux, qu'elles s'épauleraient, mais ma bru est trop

affectée par le drame, ce serait une charge. Si Margaux avait vécu...

— Margaux aurait été la personne idéale, approuva Madeleine, mais il y aurait peut-être une autre possibilité ?

Elle regarda interrogativement son mari, à qui elle n'eut pas besoin de poser la question pour qu'il comprenne et accepte d'un signe de tête, puis elle demanda aux filles :

— Seriez-vous prêtes à l'accueillir ?

Il n'y eut aucune voix dissonante et toutes se réjouirent à l'idée d'avoir une nouvelle amie qui ajouterait de la vie à la maison.

— La vie, ce n'est pourtant pas ce qui manque ici, commenta Nicaise mi-agacé, mi-amusé.

Alors que ses sœurs, tout excitées, parlaient de ce qu'elles voulaient lui montrer, Jeannette décréta que ce serait bien agréable d'avoir des échanges avec une jeune femme mariée plutôt qu'avec tous ces bébés qui l'entouraient. Les bébés protestèrent avec indignation et Thillay dit en se levant :

— Je m'en vais travailler, ce sera moins fatigant que de vous entendre.

Gervais convint avec Madeleine de lui amener Isabelle le lendemain pour établir un premier contact qui permettrait de vérifier si c'était ou non une bonne idée. Ayant obtenu ce qu'il avait espéré, il repartit tout content. Car ce n'était pas pour alimenter la conversation qu'il avait fait des confidences au sujet de la jeune femme : dès qu'il était entré dans cette maison, le jour où il était venu interroger Pijart, elle lui était apparue comme le lieu idéal pour rendre à Isabelle le goût de vivre. Il avait pressenti que Madeleine était généreuse et se réjouissait d'avoir vu juste.

Avant de retourner dans la Cité, il passa par le verger de l'hôtel Despréaux. Il poussa la poterne et trouva Isabelle dans son refuge à chercher la consolation dans la musique. La température avait fraîchi, l'automne s'installait. Bien qu'elle ait revêtu une houppelande, il doutait qu'elle ait assez chaud. Il était temps de la tirer de là.

L'attitude de la jeune femme, quoique loin d'être chaleureuse, avait perdu de son hostilité. Elle devait commencer de lui accorder une certaine confiance, car l'assiduité qu'il montrait à la visiter et le

fait de l'avoir conduite à sa grand-mère la veille prouvaient son désir de l'aider. Il n'entra pas aussitôt dans le vif du sujet. Assis dans l'herbe à côté d'elle, il lui raconta ses démarches pour retrouver Colin, son insuccès, sa tristesse. Elle l'écoutait sans le regarder. Au début, elle tirait quelques notes de sa flûte, puis elle l'abandonna sur sa jupe et croisa les mains. Il parla de l'autre enfant, celui qui avait été enlevé aux Halles, de sa mère, qui n'avait aucun espoir de le revoir, de ses frères et sœurs qui vivaient dans la misère. Puis il prit un ton plus léger pour raconter sa première visite chez Thillay, évoqua avec émotion le souvenir de Margaux, qui avait été l'amie de Madeleine. Isabelle restait silencieuse, contrairement à leurs précédents échanges au cours desquels elle l'interrompait très vite d'une phrase amère ou agressive. Quand il décrivit l'atmosphère de joie qui régnait dans la maison du drapier, l'entrain des filles, tout ce qui faisait dire à leur père qu'il vivait dans une volière, elle esquaissa un sourire.

— Avec Viviane, on riait tout le temps...

C'était le moment de faire sa proposition, mais il fallait y aller doucement : d'abord, parler d'une visite de courtoisie pour rencontrer les jeunes filles qui avaient exprimé le souhait de devenir ses amies.

Le cynisme reparut aussitôt.

— Amies avec moi ? Une saltimbanque ? Je crois qu'elles ont plutôt envie de voir de près un animal savant.

— Comme tu ne tarderas pas à t'en rendre compte, elles ne sont pas du tout ainsi.

Il s'était levé et attendit d'être sur le point d'ouvrir la portière pour lui dire, sans lui laisser le temps de protester, qu'il viendrait la chercher le lendemain après-midi pour l'y conduire.

Le postérieur de Gervais apprécia de retrouver la selle de Fiérote : l'herbe du verger était froide et il n'était pas loin de grelotter. Ce ne fut que dans la salle tiède et enfumée de La Pomme vermeille qu'il parvint à se réchauffer.

La tournée des églises de Perrin n'avait pas été plus fructueuse que la sienne. Ce qu'il lui décrivit prouvait que la mendicité obéissait à des règles identiques dans cette autre partie de la ville : des estropiés, femmes et enfants le plus souvent, étaient soumis à l'étroite

surveillance d'un individu valide et menaçant. Pour les hommes adultes qui demandaient la charité, il était plus difficile de déterminer leur degré d'aliénation à une autorité autoproclamée et imposée par la force. Cependant, nombre d'entre eux ayant besoin d'aide pour se déplacer, cela en faisait des candidats à la dépendance.

— Quelle journée ! s'exclama Coudrier en s'installant à leur table. Holà, tavernier !

Il n'eut pas à en dire davantage : maître Martin était déjà là avec un pichet de vin qu'il avait tiré dès qu'il avait aperçu le prévôt adjoint dans l'encadrement de sa porte.

— Cela vient seulement de se terminer ? s'étonna Gervais.

— Il y a une heure à peine. Au moins, tout s'est bien passé. Avec la foule, on ne sait jamais. J'ai à la fois la responsabilité de conduire le condamné vivant à son supplice et de mener sa dépouille entière sur le lieu de l'écartèlement. Cependant, si la populace s'excite trop et qu'elle décide de s'en emparer, qu'est-ce que je peux faire, moi, avec les douze hallebardiers de ma garde personnelle ? Ils ont beau être montés et armés, si en face ils sont dix fois plus nombreux... Enfin, puisque c'est fini, n'en parlons plus. Mon dernier repas date de ce matin à l'aube et je dois me mettre d'urgence quelque chose sous la dent.

Pour cela aussi, maître Martin fit preuve de célérité : les saucisses qui grillaient sur la braise ne tardèrent pas à apparaître à leur table.

— Je me demande pourquoi les tavernes n'offrent pas d'autres mets que des saucisses et des harengs, se plaignit-il. Bien souvent, je n'ai pas le temps de manger ailleurs et j'aimerais pouvoir varier.

Valentin, qui venait d'arriver et s'était prestement emparé d'une saucisse, suscita le rire des adultes en déclarant, la bouche pleine :

— À moi, on peut m'en donner trois fois par jour, c'est toujours la fête.

Pendant que Guillebert et le garçon apaisaient leur faim, Gervais exposa le bilan de leurs recherches.

— En ce qui nous concerne, Perrin et moi, nous n'avons pas plus de succès que tes sergents : dès que nous sommes repérés, ce sont des menaces, et même si le cerbère n'est pas dans les parages, les

mendiants ne nous disent rien. Ils se méfient de nous.

— Ils savent qu'ils ont tout à perdre s'ils dénoncent leurs protecteurs, expliqua Coudrier. Parce qu'il ne faut pas s'y tromper : c'est ainsi qu'ils les considèrent, et d'une certaine manière, c'est vrai. Ils assurent à chacun une place où mendier, obligent les plus solides à transporter ceux qui sont incapables de marcher, règlent les gros conflits — pas les petites bagarres, vous en avez tous déjà vu se battre à coups de béquilles — et ils empêchent que cela ne dégénère jusqu'à ce que l'un des deux soit tué.

— Pardi ! ricana Gervais, ce serait un manque à gagner.

— Exactement. Pour nous, il est clair qu'ils sont exploités, mais eux se sentent protégés.

— Donc, nous n'arriverons à rien ?

— Vous peut-être, mais quand ce jeune homme — il désigna Valentin du menton — aura fini le plat de saucisses, il pourra nous raconter s'il a trouvé quelque chose en devenant borgne et sale. Cela ne te suffisait pas d'être pied bot ? ajouta-t-il à l'intention du messenger.

Valentin énonça sentencieusement :

— Dans ce domaine, on n'en fait jamais trop.

— Alors ?

Il apprit au prévôt adjoint qu'il s'était grimé pour passer inaperçu dans les parages des Joyeux Corneurs qu'il surveillait, ce qui lui avait permis de découvrir une accointance avec Jean le Mauvais.

— Voilà qui est intéressant. Avec quel membre de la troupe parlait-il ?

— Le nouveau.

— Intéressant, répéta-t-il. Ce Jean le Mauvais, nous l'avons à l'œil et nous espérons bien qu'il va nous conduire au reste de la bande. Aux Bonnes Eaux, je me suis assuré la complicité d'une fille folieuse* de la place qui besogne pour lui. Elle aimerait lui échapper à cause de sa brutalité et elle est prête à nous aider à le coincer.

« Vraisemblablement Léontine », supposa Gervais. C'était donc vrai qu'il s'était rendu aux bains pour son travail. Un travail, au demeurant, dont il n'avait pas eu l'air de se plaindre.

— Nous avons pensé que Valentin pourrait s'intégrer à un groupe de mendiants pour essayer d'en apprendre davantage, dit-il à Guillebert. Il a vécu dans ce milieu et passera inaperçu. Seulement, on ne sait lequel choisir et on comptait sur toi pour nous l'indiquer.

— L'enquête n'est pas assez avancée. Il vaut mieux qu'il continue de surveiller les Corneurs. En n'oubliant pas d'être prudent, précisa-t-il à l'intéressé. Si tu repères Jean le Mauvais avec le saltimbanque, quand ils se sépareront, surtout ne te colle pas au truand : je ne veux pas retrouver ton corps dans la Seine accroché aux pales d'un moulin.

— Je suis dégourdi, fanfaronna Valentin, il ne m'aura pas.

— Tu es certainement dégourdi, mais lui, c'est un gibier de potence qui n'hésitera pas à te tuer. Et sa bande ne vaut pas mieux. Alors, fais attention.

Quand Coudrier fut parti, Valentin commenta, goguenard :

— Ils l'ont à l'œil, mais ils ignoraient qu'il fricotait avec les Corneurs.

— On ne le sait pas, dit Gervais sans relever l'insolence. C'est le chef de la police : il prend nos informations, mais ne nous donne pas forcément toutes les siennes.

— Par exemple, remarqua Perrin, il n'a pas précisé de quoi il soupçonne ces malfaiteurs.

— Aux étuves, leur dit étourdiment Gervais, il m'a parlé de vol et de recel.

La qualité du silence lui fit réaliser ce qu'il venait d'avouer implicitement. Pour camoufler sa gêne, il se mit à expliquer la manigance destinée à tirer Isabelle de son abattement avec un luxe de détails qui n'intéressaient guère ses interlocuteurs.

À l'hôtel d'Anceny, il tomba sur un échange acrimonieux entre Philippe et Mariette. C'était au tour de son fils d'assurer le guet* et sa bru s'y opposait. Il argumentait que ce n'était pas un choix, mais une obligation, ce à quoi elle rétorquait qu'il pouvait payer quelqu'un pour s'en charger à sa place, et elle citait leur voisin, Bernard Galet, qui procédait ainsi.

— Mais lui, c'est parce qu'il est vieux : il est incapable de passer la nuit debout. Les bourgeois de mon âge s'en acquittent eux-mêmes.

— Et qu'est-ce que vous faites toute la nuit ? Vous jouez aux dés, sans doute. Peut-être même contrôlez-vous les étuves pour voir si tout va bien.

— Franchement, Mariette !

Gervais, qui avait d'abord pensé que sa bru répugnait à rester seule parce que la perte de son enfant l'avait rendue craintive, venait de comprendre qu'elle faisait à Philippe une scène de jalousie.

— Pendant chaque période de guet, tu dois toujours te reposer, ce que d'habitude tu ne fais jamais. Pourquoi es-tu si fatigué ?

— Parce que je passe la nuit éveillé à patrouiller dans les rues, cela tombe sous le sens !

— Thomasine m'a dit qu'au poste il y a des paillasses pour ceux qui veulent dormir.

— Il me semblait que tu ne croyais rien de ce que racontait notre voisine.

— Mais dans ce cas précis, je pense qu'elle est bien informée.

Comme la discussion menaçait de durer, Gervais, que le couple n'avait pas entendu arriver, décida d'intervenir :

— C'est moi qui vais te remplacer, Philippe. Je ne serais pas surpris que cela me permette d'avancer dans mon enquête.

— Il serait temps ! commenta amèrement Mariette qui faisait flèche de tout bois avec une remarquable promptitude. Vous n'avez rien trouvé, je suppose ?

Il lui fut d'autant plus facile d'éviter de lui répondre que Philippe se récriait :

— Tu ne passeras pas toutes tes nuits debout pendant une semaine à ton âge !

— Au monastère, j'ai l'habitude de dormir peu, ne t'inquiète pas. Et puis je suis en bonne santé. Quand cela commence-t-il ? Demain ?

— Non. Dans trois jours.

— Bien. Donne mon nom et n'en parlons plus.

À table, il amadoua Mariette avec le récit de l'exécution. Elle était friande de détails et il les lui fournit, ce qui lui permit de tenir jusqu'à la fin du repas.

Justin l'attendait dans le corridor. Il l'emmena dans sa chambre.

— Le marchand d'oublies est venu au marché ce matin, lui apprit le garçon tout excité. Muguet est allée le trouver et je me suis arrangé pour les écouter.

— Ils ont parlé de Colin ?

— Oui. C'est lui qui a commencé. Il s'est informé au sujet de l'enfant. Elle a répondu qu'on ne l'avait pas retrouvé et lui a demandé s'il avait remarqué quelque chose ce jour-là qui pourrait aider aux recherches.

— Et alors ?

— Il lui a dit : « Tu le sais bien que je n'ai rien vu. On m'a interrogé quand c'est arrivé. »

— À toi, qu'est-ce qu'il t'en semble ?

— Que c'est vrai. S'il s'était produit une étrangeté, il s'en serait aperçu. Pour lui, Muguet n'est pas une cliente comme les autres : il prend le temps de la regarder.

— Pourquoi cela ?

— Dame ! Parce qu'il la courtise.

— Et elle l'encourage ?

— En tout cas, quand il était là, c'était toujours à lui qu'elle achetait les oublies pour le petit maître.

Il donna une obole à Justin qui se confondit en remerciements.

— Continue d'observer et pas seulement les gens du marché. Intéresse-toi à tout et viens me rapporter ce qui te semble suspect.

— Bien, Messire. Bonne nuit, Messire.

Gervais se demanda s'il avait pu y avoir une collusion entre Muguet et le marchand d'oublies comme l'avait insinué Thomasine Galet, qui n'en savait rien, mais avait peut-être eu, par hasard, une intuition juste. L'homme courtisait la nourrice qui ne lui était pas indifférente, mais une union entre eux paraissait impossible : le marchand ambulant devait gagner très peu, et la nourrice, qui vivait à demeure chez ses maîtres, perdrait son emploi en se mariant. On pouvait imaginer qu'ils aient manigancé l'enlèvement pour obtenir une somme qui leur permettrait de s'installer. Seulement, quatre semaines avaient passé et Muguet était toujours à l'hôtel d'Anceny. Quant au marchand d'oublies, il n'apparaissait qu'au marché, et

encore sporadiquement. Cette hypothèse était ridicule.

XI

Gervais s'apprêtait à quitter l'hôtel d'Anceny pour sa première nuit de guet avec un fort soulagement. Pendant toute une semaine, ses horaires lui permettraient d'éviter Mariette qui n'était pas loin de remettre en question la nécessité de supporter la présence d'un beau-père incapable de retrouver son fils. Car rien n'avait avancé de ce côté-là : la tournée des lieux de mendicité était toujours aussi infructueuse et Valentin n'avait pas revu Jean le Mauvais. Quant à Coudrier, occupé à quelque mystérieuse besogne dont il ne leur avait rien dit, il n'avait fait qu'une brève apparition. Par contre, au sujet d'Isabelle, il pouvait être content.

Il l'avait trouvée à la poterne qui l'attendait, par obéissance et non par désir de rencontrer la famille Thillay, avait-elle précisé.

— Je n'ai aucune illusion : cela se passera comme d'habitude.

— C'est-à-dire ?

— Plusieurs des relations de dame Mathilde ont des filles dont elle avait pensé qu'elles deviendraient mes amies. Devant leurs mères, elles me font des sourires, mais ensuite, elles parlent de moi entre elles en se moquant. Elles sont curieuses de ma vie de musicienne qu'elles imaginent consacrée à la débauche et dont elles voudraient connaître les détails. Leurs questions sont offensantes. Mes réponses, que d'ailleurs elles ne croient pas, les déçoivent, et je cesse de les intéresser.

— Eh bien, nous verrons, dit-il en l'aidant à se jucher en croupe.

— Pour moi, c'est tout vu.

Dame Thillay les reçut avec chaleur.

— Bonjour Gervais ! Vous nous avez amené Isabelle !

La jeune femme amorça une révérence qu'elle n'eut pas le temps de terminer.

— Viens ici, ma fille, que je t'embrasse !

Et Isabelle, abasourdie, disparut dans les bras de Madeleine. Quand elle en émergea, celle-ci engloba sa progéniture d'un geste large et dit avec fierté :

— Voici mes filles ! Elles vont se présenter elles-mêmes.

Elles s'étaient placées en rang d'âge, comme elles l'avaient fait pour saluer Gervais à sa première visite, et se mirent en scène dans une saynète dont il était évident qu'elles l'avaient préparée avec soin.

L'aînée s'avança, fit une révérence et déclama sur un ton de pécore :

— Je suis Jeannette, première-née, la seule enfant de cette famille qui vaille la peine d'être fréquentée.

— Hou ! Hou ! firent les autres.

— Elles sont jalouses de ma maturité et de ma distinction, ne les écoute pas.

— Hou ! Hou ! reprirent-elles.

— Moi, je suis Colette, annonça la suivante lorsque sa sœur fut retournée à sa place. C'est moi qui cuisine et qui couds le mieux. Je suis celle qui trouvera le meilleur mari.

— C'est ce qu'elle croit, se moquèrent ses sœurs d'une seule voix.

— Je suis Marguerite, trompeta la troisième, celle qui n'est jamais d'accord.

— Et qui a souvent de bonnes idées pour faire des bêtises, précisa le chœur.

— Là, vous exagérez.

Dans un bel ensemble, elles lui tirèrent la langue.

— Je suis Denise, dit la quatrième. J'aime beaucoup les chansons, mais mes sœurs ont des voix horribles.

— Hou ! Hou ! s'indignèrent les sœurs.

— Moi, je suis Honorine, susurra la dernière d'un timbre flûté. On me coupe toujours la parole parce que je suis la benjamine.

— Mais non ! s'exclama le chœur. Tais-toi donc et écoute tes

sœurs.

Elles se prirent les mains et avancèrent d'un pas avant de saluer comme si elles étaient sur les tréteaux. Le public adulte les applaudit complaisamment. C'était maintenant à Isabelle de réagir. Les jeunes filles avaient joué les saltimbanques dans le but évident de lui faire honneur, mais Gervais craignait qu'elle n'y ait vu que condescendance. Quand elle pinça à son tour sa jupe pour faire une révérence et qu'elle ouvrit la bouche afin de leur donner la réplique, il retint son souffle. Mais elle avait décidé de répondre par la sincérité, peut-être pour éprouver celle de ses interlocutrices, ce qui le rassura parce que lui ne la mettait pas en doute.

— Moi, je suis Isabelle. Autrefois, j'avais une sœur, Guillotte. Entre nous, on s'appelait Viviane et Guenièvre, comme dans les légendes du roi Arthur. On avait l'impression que cela nous conduirait dans un monde enchanté. On jouait des farces et de la musique pour gagner notre vie. Un jour, un monde qui paraissait enchanté s'est entrouvert pour Viviane — elle laissa passer un instant — et il s'est refermé sur moi.

Gervais, qui avait guetté les réactions des filles Thillay, avait senti monter l'émotion et vu des regards s'embuer. Marguerite, la plus spontanée, embrassa Isabelle, comme l'avait fait sa mère, et ses sœurs les entourèrent, parlant toutes en même temps.

— On sera tes amies, entendit Gervais.

— Bien, approuva Madeleine, fort bien. Ce sont toutes de bonnes petites, la vôtre et les miennes.

Quand ils furent dans la rue, après la collation et la promesse de revenir bientôt, Isabelle n'attendit pas que Gervais lui demande son avis sur les filles Thillay.

— Vous aviez raison, lui dit-elle. Elles ne sont pas comme les autres.

Le lendemain, à l'exemple des jours précédents, Gervais alla retrouver Mathilde et ses commensaux. Lorsqu'ils arrivèrent dans la foulée de Raymond, les garçons avaient le pas et l'œil plus vifs que de coutume, de sorte que la nouvelle, triomphalement claironnée par Simon, ne surprit pas son grand-oncle.

— Je suis sur le point de partir aux foires de Provins qui commencent la semaine prochaine.

— Et moi, j'irai à celles de Troyes, ajouta Henri, un peu avant Noël.

— Comment, intervint Mathilde les sourcils froncés, vous ne les y envoyez pas ensemble ?

La question était adressée à Raymond, mais Gervais s'empessa de répondre à sa place.

— Ce sera bien plus profitable.

Et comme si c'était réglé, il demanda à Simon :

— Quand pars-tu ?

— Dans trois jours.

Ce disant, le garçon avait jeté un regard en dessous à Isabelle qui n'avait pas bronché. Si le fait ne lui était pas indifférent, elle le cachait bien. Henri avait également regardé la jeune femme dont il espérait peut-être un rapprochement en l'absence de Simon. Il serait déçu qu'elle s'en aille elle aussi. Mais pour cela, Gervais devait négocier avec Mathilde. Il parla d'abord de Nicaise Thillay rencontré au Carreau des Halles.

— Vous avez assisté à la décapitation d'Aimerigot Marcel ? demanda Simon d'une voix altérée.

— Oui, j'y étais. J'avais besoin de m'entretenir avec Coudrier, mais il était trop occupé. C'était lui qui procédait au bon déroulement de l'exécution.

Simon montra pour l'affaire un intérêt morbide. Visiblement, il se retrouvait transporté à ce jour de janvier où il aurait dû prendre place dans la charrette d'infamie et voulait savoir dans les moindres détails à quoi il avait échappé. Gervais n'ignorait pas que le garçon faisait encore des cauchemars ; Maria, sa vieille nourrice le lui avait confié. Ce n'était pas judicieux d'alimenter son imagination, mais il ne parvenait pas à se soustraire à ses questions. Mathilde s'en chargea en lui coupant carrément la parole pour demander des nouvelles de la famille Thillay.

— Je me souviens de Madeleine, qui était une grande amie de ma tante Margaux.

— Je l'ai rencontrée : Nicaise m'a conduit chez eux. Et j'ai aussi vu leurs filles. Ils en ont cinq. L'aînée est mariée, mais son époux travaille au commerce de drap et le jeune couple vit là.

Il s'adressa à Isabelle :

— Tu les aimerais beaucoup. Je leur ai parlé de toi et elles ont envie de faire ta connaissance. Voudrais-tu que je t'y conduise ?

À la stupéfaction de Mathilde, qui avait levé les yeux au ciel pour lui faire comprendre qu'il perdait son temps, elle répondit :

— Avec plaisir, mon oncle.

— Dans ce cas, nous pourrions nous y rendre aujourd'hui parce que je suis sur le point de commencer ma semaine de guet.

Pendant qu'Isabelle allait chercher sa houppelande, il expliqua à Mathilde, qui s'en étonnait, qu'il faisait le guet pour permettre à Philippe de demeurer auprès de Mariette.

— Ce n'est pas un peu tôt pour y retourner ? s'inquiéta Isabelle. Il ne faudrait pas abuser de leur bienveillance.

— Mais nous n'y retournons pas.

— Je ne comprends pas.

— Nous raconterons à ta belle-mère la visite d'hier comme si elle avait eu lieu aujourd'hui. J'ai procédé ainsi parce que je voulais m'assurer que tu souhaitais les fréquenter avant de mettre Mathilde au courant.

— Vous contrôlez toujours tout, n'est-ce pas ? dit-elle avec une pointe d'acrimonie. Entre vos mains, je ne suis qu'une marotte* que vous agitez à votre gré.

— J'admets que je me suis servi de toi pour sauver Simon. Qui était innocent, si tu t'en souviens. Je n'ai pas trouvé d'autre moyen que ton intervention : c'était la solution du désespoir. Je n'aurais pas imaginé un instant que cela tournerait ainsi, que tu te buterais à ce point. Simon ne demande qu'à se rapprocher de toi. Mathilde ne t'était pas hostile, mais tu l'as découragée. Tu as choisi de jouer la victime et de t'y tenir. Ce que tu fais avec une belle constance : déjà huit mois que tu te tais en arborant un visage douloureux. Bravo ! As-tu songé qu'avec tes seize ans il te reste encore de très nombreuses années à ruminer tes griefs ? Tu vas peut-être finir par trouver le temps long.

Là, j'ai une idée pour rétablir la situation et rendre ta vie heureuse, mais il faut que tu le veuilles. Si tu n'es pas d'accord, c'est ton affaire : tu n'auras qu'à dire non et je ne t'importunerai plus. Tu pourras consacrer le reste de tes jours à haïr tout le monde. Sur ce, je te propose de te conduire à ta grand-mère, si tu le souhaites.

Elle acquiesça d'un signe de tête et ils embarquèrent en port de Grève pour franchir la Seine. Tous deux avaient l'air de si mauvaise humeur que le passeur rengaina son sourire paillard.

La suite s'était déroulée au mieux : à leur retour, il avait raconté à Mathilde la visite aux Thillay. Il l'avait fait en présence d'Isabelle et celle-ci était allée jusqu'à prononcer quelques mots aimables sur ses nouvelles connaissances. Sa belle-mère sauta sur l'occasion et dit qu'il fallait les inviter pour leur rendre la politesse, ce qu'elle ferait dans les jours à venir. Le rôle de Gervais pouvait s'arrêter là : Madeleine prendrait le relais. Il y songeait en quittant l'hôtel peu avant la tombée du jour, et il était content. Mais son plaisir ne dura pas, car le tourment de Colin l'étreignit de nouveau.

XII

Contrairement à ce que croyait Philippe, Gervais n'accomplirait pas le service de guet dans sa paroisse de Saint-Pierre-des-Arcis. Son fils eût été mortifié d'apprendre qu'il avait payé quelqu'un pour le remplacer, mais sans doute lui eût-il pardonné s'il avait su qu'il ferait quand même son devoir. Seulement, il s'en acquitterait ailleurs : à Saint-Landry, où était sise l'auberge Au Chien qui danse, logis des Joyeux Corneurs. Avec sa voisine Saint-Denis-de-la-Chartre, cette paroisse était la plus pauvre de l'île de la Cité. Beaucoup de ses habitants travaillaient comme passeurs au port Saint-Landry et nombre d'autres avaient des occupations mal définies parmi lesquelles la mendicité n'était pas l'exception.

Ce n'était pas sous son identité qu'il ferait le guet, même s'il avait conservé son prénom pour éviter d'être démasqué si par occasion il croisait une personne connue. Perrin lui avait arrangé l'affaire avec la bénédiction de Coudrier, et Valentin s'était employé à le transformer en un gagne-denier* crédible. Lorsque le guetteur qui avait cédé sa place apprit de Perrin qu'il toucherait le salaire sans avoir à faire le travail, il n'en croyait pas sa chance. Il avait cependant été averti qu'il aurait des ennuis s'il s'en vantait. L'homme avait promis le silence et s'était empressé de décamper avant que cet extravagant ne change d'avis.

À sept heures, quand les cloches de la ville sonnèrent le couvre-feu, Gervais commença son service. Autrefois, comme Philippe et tous les gens des métiers, il participait au guet assis ; cela consistait à prendre position dans un lieu stratégique qu'ils surveillaient :

carrefour, entrée de pont, proximité de taverne mal famée. Cette fois, il faisait partie d'un petit groupe mercenaire chargé d'assurer la tranquillité de la ville en faisant la ronde des ruelles et en rendant visite aux bourgeois de garde pour vérifier si tout allait bien. Dans les premières heures suivant le couvre-feu, ils eurent l'occasion de tancer des retardataires, à commencer par les clients d'une étuve signalés à leur attention par un rai de clarté. Malheureusement, ce n'était pas l'établissement que fréquentait le nouveau membre des Joyeux Corneurs que Gervais aurait aimé tenir à l'œil. Le chef de son groupe, un nommé Ferrand, grand gaillard qui aurait déjà été impressionnant sans armes, frappa du pommeau de son épée sur la porte. La tenancière du Baquet fumant vint répondre en personne, se répandant en lamentations au sujet de ses derniers clients qu'elle ne parvenait pas à mettre dehors. Ils entrèrent dans la salle où quatre hommes avinés continuaient de boire en compagnie de femmes dénudées, immergés dans un cuveau qu'ils n'avaient pas l'air prêts à quitter. À la vue du guet, les femmes sortirent prestement des baquets, se vêtirent minimalement et affectèrent une agitation destinée à montrer qu'elles essayaient de se débarrasser des fêtards. Les patrouilleurs feignirent d'y croire tandis que les clients, quelque peu dessoulés, ramassaient leurs hardes et gagnaient la porte. Quand il n'y eut plus que les femmes résidant sur place, Ferrand avertit la maquerelle qu'il viendrait vérifier tous les jours de la semaine si elle respectait le couvre-feu. Si elle contrevenait de nouveau, elle risquait la fermeture de son établissement.

— Mais qu'est-ce que j'y peux, moi, s'ils ne veulent pas partir ? se plaignit-elle en se tordant les mains.

— Débrouille-toi, lui répondit-il sans aménité, c'est ton métier.

Alors que ses hommes étaient déjà dehors, Gervais, qui avait subrepticement traîné en arrière, entendit la patronne susurrer à Ferrand sur un ton d'invite :

— Si vous venez m'aider à les sortir quand c'est l'heure, vous pourrez profiter des services de la maison...

Il émit un grognement difficile à interpréter et ils continuèrent leur ronde. Une silhouette furtive qui rasait les murs suscita leur

suspicion, d'autant plus que l'homme essaya de se sauver quand ils l'interpellèrent. Rattrapé et sommé d'expliquer ce qu'il faisait dans la rue à cette heure tardive, il s'emmêla dans ses justifications, évoquant une personne malade qui avait eu besoin de soins plus longtemps que prévu. Il se prétendait médecin, mais ne portait ni la robe ni la toque qui en étaient les attributs habituels. Lorsque Ferrand le lui fit remarquer, il bafouilla qu'il ne l'était pas encore, mais en savait assez pour soulager les gens. Tout cela était confus et éminemment suspect. Le chef du détachement lui demanda de les conduire chez le fameux malade afin de vérifier ses dires, ce qui le troubla davantage. Il affirma que l'homme s'était endormi et qu'on raviverait ses douleurs en le réveillant. À bout de patience, Ferrand déclara qu'ils allaient l'emmener au poste pour lui éclaircir les idées. Il paniqua, supplia, mais rien n'y fit. Quand il fut devant la porte, il s'effondra et finit par avouer qu'il sortait du lit d'une bourgeoise dont l'époux était en voyage et que les conséquences seraient terribles si cela s'ébruitait.

— Il fallait y penser avant, décréta Ferrand excédé en le remettant à la sentinelle de garde.

Certains n'essayaient même pas d'être discrets, trop ivres pour cela. Une dizaine de basochiens* en goguette, dont il fut impossible de savoir pour quelle raison ils étaient venus faire la fête dans cette partie de la Cité située à l'opposé du parlement où ils tenaient leur état, chantaient à tue-tête et rien ne put les faire taire. Au poste, on assura les représentants de l'ordre qu'une seille d'eau sur la tête ne manquerait pas de les calmer.

Quand ils passaient par l'emplacement qu'occupait un groupe de bourgeois du guet assis, ils s'informaient des nouvelles, mais la récolte était maigre : puisque leur position était fixe, les malfaiteurs les contournaient. Ainsi, ces guetteurs pouvaient tranquillement jouer aux dés juchés sur une borne ou dormir accotés à un mur, ce qu'ils faisaient à tour de rôle. Gervais n'en avait pas que de mauvais souvenirs. Certes, en hiver, la garde était longue et il fallait lutter contre le froid, mais par les belles nuits d'été, sous les étoiles, à boire à la régolade au pichet apporté par celui qui avait été désigné la veille, l'exercice était plaisant. Il était même arrivé qu'ils se fassent

réprimander par une patrouille parce que c'étaient eux qui faisaient du tapage nocturne.

Sa première faction laissa Gervais épuisé. Ce n'était pas le manque de sommeil qui l'éprouvait, car au monastère, ses nuits étaient courtes et entrecoupées de périodes de prières, mais la marche à laquelle il n'était pas accoutumé. Son lever tardif lui ayant fait rater le repas des maîtres, il alla manger à la cuisine.

Muguette, venue chercher un plateau de friandises pour Mariette et sa visiteuse, s'indignait :

— Cette horrible femme ! Elle me regarde comme si j'étais un monstre. Elle répète à dame Mariette qu'elle doit se méfier de moi, que je suis responsable.

Elle ne précisa pas de quoi : tous le savaient. L'horrible femme, c'était Thomasine Galet, la seule à avoir été assez observatrice pour apporter une information intéressante, ce qui ne signifiait pas pour autant que ses hypothèses étaient fondées. Gervais, qui avait reporté le moment de la rencontrer, car elle le hérissait, comme tout un chacun, pensa qu'il aurait peut-être avantage à accomplir la corvée.

Appoline lui proposa d'envoyer Justin lui servir son repas dans la chambre de Mariette. Il refusa, car il voulait se rendre compte de l'état d'esprit du personnel, ce dont ses activités des derniers jours l'avaient empêché. L'atmosphère avait changé. Il se souvenait du bilboquet qui traînait, de la prostration de Muguette, de la tristesse qui les écrasait tous. À ce moment-là déjà, ils avaient perdu l'espoir de retrouver l'enfant, mais maintenant, on voyait qu'ils étaient passés à autre chose : la vie continuait. Le chat n'ayant pas trouvé de genoux disponibles dormait au plus près du feu, les chardonnerets donnaient la sérénade, la nourrice allait et venait, préparant la collation demandée par la chambrière. Justin n'était pas là, probablement envoyé en course. Comme à son habitude, Gervais ne s'était pas montré tout de suite de manière à entendre une partie de leur conversation. Avant l'exclamation de Muguette, qu'elle avait proférée en s'apprêtant à quitter la pièce, la cuisinière parlait du futur bébé dont la naissance était prévue pour bientôt. Colin était oublié, ou du moins, il n'était plus d'actualité. Gervais ne doutait pas de la peine ressentie par ces

femmes qui l'avaient choyé et entouré, mais elles ne croyaient plus à ses possibilités de réussite. Lui, pour sa part, fondait de grands espoirs dans sa semaine de guet.

Avant qu'elle ne sorte avec la collation, il demanda à Muguette, même s'il le savait par Justin, si elle avait revu le marchand d'oublies. Non seulement elle l'avait revu, lui dit-elle, mais elle lui avait reparlé de ce jour-là : hélas, il n'avait rien à leur apprendre. À sa manière de rougir, Gervais comprit que Justin avait dit vrai : l'homme la courtisait. Le vendeur ambulant ne s'était pas aperçu de l'enlèvement, pas plus que quiconque, ajouta-t-elle, même s'il se souvenait bien de Colin et de sa passion pour les oublies. Le rappel de ce détail serra le cœur du grand-père qui se remémora l'enfant en train de mordre avec un rire heureux dans une de ces friandises qu'il réclamait à chaque promenade.

Muguette sortie, il attaqua son repas, qui était fort bon. Il complimenta Appoline pour la délicate saveur du halbran* dont la sauce fleurait la cannelle, le gingembre et le girofle, mais elle lui apprit que c'était dame Mariette elle-même qui l'avait cuisiné. En se dirigeant à contrecœur vers la chambre de sa bru, il pensa qu'en la félicitant pour son plat il atténuerait peut-être la mauvaise humeur chronique que sa seule apparition provoquait.

Dès qu'il entra dans la pièce, Thomasine Galet l'assaillit de questions de cette voix criarde qui l'avait si justement fait traiter de pie-grièche par Mariette. Elle voulut savoir s'il avait retrouvé les bateleurs.

— Sans la moindre difficulté, mais ils n'avaient rien à voir dans l'affaire.

— J'en suis moins sûre, grommela sa bru.

Lui non plus, mais il ne le dirait pas. La voisine se tourna vers la jeune femme, ravie de découvrir qu'elle n'était pas d'accord avec son beau-père.

— Vous croyez que c'est eux ?

— Si on leur avait sérieusement donné la question, ils auraient avoué.

— Sans aucun doute, approuva Gervais.

Elles restèrent un instant bouche bée, mais dame Galet ne demeurait jamais longtemps interdite.

— Vous voulez dire qu'ils sont coupables, mais qu'ils n'ont pas avoué parce qu'ils n'ont pas été soumis à la question ?

— Pas du tout. Je dis simplement qu'avec la question, on avoue. Je suis sûr que sous la torture, moi-même j'avouerais le rapt.

— Vous ? Je pensais que vous étiez dans votre monastère à ce moment-là.

— J'y étais. À des dizaines de lieues de Paris.

— Et pour quelle raison, s'il vous plaît, avoueriez-vous un crime que vous n'avez pas pu commettre ? Je ne comprends pas.

— Pour faire cesser la souffrance.

— Vous ne croyez pas à l'efficacité de la question ? s'enquit Mariette pour s'assurer qu'elle avait bien saisi.

— Efficace, elle l'est. On obtient toujours des aveux. Mais pour ce qui est de la vérité, je ne l'affirmerai pas.

Les deux femmes émirent un « Oh ! » scandalisé. Mais dame Galet ne pouvait s'en tenir là.

— La prévôté n'y aurait pas recours si ce n'était pas une bonne méthode, ne pensez-vous pas ?

— Vous m'avez demandé mon avis et je vous l'ai donné, rien de plus.

— Il ne faudrait pas que vos propos soient connus, l'avertit-elle fielleusement. Ils pourraient être interprétés comme une critique de la justice du roi.

— Mais il n'y a aucun problème, n'est-ce pas ? Je suis certain que cela ne sortira pas d'ici.

— Bien sûr que non !

« Bien sûr que si », pensa Gervais, persuadé qu'elle était déjà en train de faire dans sa tête la liste des gens à qui elle allait répéter ses paroles séditieuses. Elles ne tarderaient pas à venir aux oreilles de Coudrier qui le tancerait d'importance. Il n'avait pu résister au plaisir de choquer ces deux sottes, mais n'en était pas spécialement fier, car il était conscient que s'il n'avait pas été sûr de l'impunité, il n'aurait sans doute pas eu le courage d'émettre une aussi sévère critique du système

judiciaire.

— La piste des bateleurs ne menait nulle part, reprit-il, mais cela ne signifie pas qu'il n'y en a pas d'autres. Vous étiez présentes toutes les deux et je reste persuadé que vous devez avoir vu quelque chose qui pourrait nous mettre sur la voie. Un petit fait anodin, que vous auriez enregistré sans vous en rendre compte. Vous vous êtes bien remémoré la scène ?

— Nuit et jour, cracha Mariette. Qu'est-ce que vous croyez ? Que j'ai déjà oublié que j'avais un enfant et qu'il m'a été dérobé ?

— Ma chère ! s'exclama Thomasine d'une voix mélodramatique en lui prenant les mains. Je prie pour vous sans cesse.

— Parfois, en le racontant, il nous revient un détail, insista Gervais. Je suppose que vous avez mis votre mari au courant quand il est rentré de voyage.

— Bien sûr, mais il ne m'est rien revenu de plus.

— Je ne l'ai pas encore vu depuis mon arrivée. Y a-t-il longtemps qu'il est de retour ?

— Depuis hier.

— Et il repart aux foires de Provins ?

— Oh non, il laisse ce travail à nos facteurs.

— Alors, il s'agissait d'un cas particulier ?

— Sans doute. Je ne sais.

— Il était en Artois, m'a-t-on dit ?

— À Arras. Ou ailleurs, s'empressa-t-elle de rectifier, en réalité, je l'ignore.

Elle se leva comme un ressort.

— Il faut que je vous quitte, ma chère, s'excusa-t-elle avec son sourire le plus aimable. Et je vais prier saint Nicolas pour que votre enquête aboutisse, promit-elle à Gervais avant de partir comme s'il y avait le feu.

— Qu'est-ce qui lui a pris ? s'étonna Mariette. D'habitude on ne peut pas s'en débarrasser.

— Elle doit avoir hâte de répandre mon opinion sur l'efficacité de la question.

Mariette pouffa.

— Si elle connaissait vos relations avec la prévôté, elle se dépêcherait moins.

À l'ébahissement de Gervais, sa bru était passée sans transition de l'agressivité à une attitude mutine. C'était sans doute les moments comme celui-ci qui lui valaient l'amour de Philippe. Il poussa son avantage en parlant du caneton du dîner et elle se fit un plaisir de lui détailler la recette. Puis, profitant de ses bonnes dispositions, il lui demanda pourquoi elle était sûre de l'innocence de son personnel dans la disparition de Colin.

— Parce que je les connais bien : ils me sont très attachés. Ils ne voudraient pas me faire de mal.

« Belle perspicacité », pensa-t-il. Comment pourrait-elle imaginer que des gens qu'elle houspillait sans arrêt et qui en raison de ses humeurs changeantes ne savaient jamais sur quel pied danser puissent lui vouer des sentiments autres que du dévouement ? Il la laissa à ses illusions.

Dans le corridor, il croisa Justin qui n'avait lui non plus rien appris de nouveau. Il lui vint l'idée de le charger de la surveillance des Galet, car il avait trouvé l'attitude de la femme bizarre, mais c'était absurde, et il s'abstint : Thomasine n'était qu'une commère un peu sottie à qui son mari taisait le secret de ses affaires de crainte qu'elle ne le répète en le déformant.

Il allait sortir lorsque Muguette survint. Il comprit qu'elle l'avait guetté.

— Messire d'Anceny...

Elle s'arrêta, gênée et indécise.

— Tu as quelque chose à me confier ?

Elle ne disait rien, se tordant les mains sans même s'en rendre compte.

— Je t'écoute. N'aie pas peur. Si cela ne sert à rien, ce n'est pas grave. Mais c'est peut-être plus important que tu ne le penses.

— C'est le marchand d'oublies. Il lui semble...

— Oui ?

Elle prit une grande inspiration et lâcha :

— Il croit avoir vu Colin.

— Quand ? Le jour de l'enlèvement ?

— Non, la semaine passée.

— Où l'a-t-il vu ?

— Pas loin d'ici. Une femme le tenait dans ses bras. Il ne peut pas affirmer que c'était lui, juste qu'il lui ressemblait beaucoup.

— Il la connaissait cette femme ?

— Il y avait du monde, il l'a juste aperçue, puis elle a disparu dans la foule. Je ne voulais pas vous le répéter parce que je pense qu'il s'est trompé : tout près d'ici, plusieurs semaines après l'enlèvement, cela n'a pas beaucoup de sens. Mais si c'était vrai ? Je n'en dormais plus. Pardonnez-moi, Messire de vous ennuyer avec ces bêtises !

— Au contraire, tu as bien fait. Tout peut être important.

XIII

Attablé à l'auberge, pensif, Bernard Galet buvait un pichet en solitaire.

— Quelle bonne surprise de te voir ! s'exclama Gervais, l'air aussi étonné que s'il n'était pas au courant de son retour.

Le marchand drapier l'invita à s'asseoir avec lui.

— J'ai appris ce qui est arrivé. Les desseins de Dieu sont bien cruels.

— Et surtout les actions des hommes. J'avoue que nous avons du mal à l'accepter. Mon fils et ma bru m'ont demandé de venir enquêter. Ils espéraient que je le retrouverais. Mais tu sais, dans ces sortes d'affaires...

— La rumeur fait état d'une bande organisée.

— C'est ce qui se dit, mais pour l'enlèvement de mon petit-fils, certains éléments donnent à croire qu'il s'agit d'un cas différent.

— Vraiment ? En quoi ?

— La prévôté préfère que cela ne s'ébruite pas pour éviter de nuire à l'investigation. Mais je ne te cacherais pas que ta femme nous a aidés : son sens de l'observation est peu commun.

Galet émit un petit rire agacé.

— Avec ma femme, il faut faire attention : elle parle avant de savoir ce qu'elle va dire et ne s'en prive jamais. Elle risque surtout de vous faire perdre du temps.

— On verra bien. Mais donne-moi plutôt des nouvelles de l'Artois. Mon dernier voyage là-bas date de plusieurs années. Tu reviens d'Arras, c'est bien cela ?

— Je suppose que c'est une information de Thomasine ? Elle

n'écoute pas, et elle imagine ensuite des choses qu'elle répète partout. En fait, j'étais à Béthune pour réparer une gaffe d'un de mes facteurs. Il avait fâché un fournisseur de draps en l'accusant à tort d'en avoir livré moins que prévu alors qu'il les avait facturés. L'homme était furieux et ne nous voulait plus comme clients. Je suis allé nous raccommoder.

— As-tu rencontré le premier échevin, messire Fourment, pendant que tu y étais ?

— Je ne lui ai pas parlé, mais je l'ai aperçu dans un défilé de l'échevinat.

— J'imagine qu'il n'a pas maigri, dit Gervais avec un sourire amusé. Il est très porté sur la mangeaille.

— Il a en effet la panse rebondie.

— Tu as dû avoir l'impression de rajeunir en partant en voyage d'affaires comme autrefois.

— Et toi en faisant le guet. Ma femme m'a appris que tu t'en chargeais à la place de ton fils. Il aurait pu te laisser jouir de ton lit et engager un gagne-denier.

— Philippe tient à accomplir son devoir, mais Mariette ne voulait pas rester seule, alors je me suis proposé. J'étais l'unique solution de remplacement acceptable.

— Elle est près du terme, n'est-ce pas ?

— Oui. C'est pour les prochaines semaines.

— Voilà qui va l'aider à surmonter sa peine.

— Il faut l'espérer.

— Mes prières vous accompagnent, dit-il en s'en allant.

Gervais était en train de s'installer à la table de Perrin quand Coudrier pénétra dans la taverne, honorant, ce qui ne lui était pas toujours possible, sa promesse de passer faire le point en fin de journée.

— Il me semble avoir croisé le drapier Galet sur le seuil.

— C'est bien lui. Il vient de rentrer d'Arras. Ou de Béthune. C'est difficile à démêler.

— Ah bon ? Il ne s'exprime pas avec clarté ou il fait des cachotteries ?

— Sa femme a prétendu qu'il était à Arras et puis elle s'est reprise en disant qu'en réalité elle ne savait pas vraiment. Elle était aussi mal à l'aise que si elle avait lâché une information secrète. Et après, elle est partie très vite au lieu de s'incruster comme d'habitude. En arrivant ici, je tombe sur lui et je lui pose la question. Il a l'air agacé et soutient que sa femme n'a rien compris, qu'elle raconte n'importe quoi et qu'on aurait avantage à ne pas l'écouter si on ne veut pas perdre notre temps.

— J'aurais tendance à être de son avis.

— C'est une bavarde irréfléchie, j'en conviens. Et volontiers malveillante. Mais il y a autre chose : j'ai tendu à Galet un piège dans lequel il s'est fait prendre. Quand je lui ai demandé s'il avait vu le premier échevin de Béthune, messire Fourment, et s'il était toujours aussi gros, il m'a répondu affirmativement et a précisé qu'il l'avait aperçu dans un défilé. Or, le premier échevin s'appelle messire Lanvin et il est maigre comme un échalas. Tout cela est étrange.

— Je dirais même que c'est suspect. Mais tu ne le soupçonnes quand même pas d'être lié à l'enlèvement ?

— Non, cela n'aurait pas de sens. Mais j'aimerais savoir ce qu'il a fricoté en Artois. Il semblait mal à l'aise. Mon fils commerce lui aussi avec des gens d'Arras, il ne faudrait pas qu'il lui fasse du tort. Après ma conversation avec sa femme, j'avais plus ou moins pensé demander à Justin de les avoir à l'œil. Maintenant que j'ai parlé avec lui, j'y suis décidé.

— Justin, c'est bien le garçon à tout faire ?

— Oui. Il est dégourdi et il ne se plaindra pas d'échapper pour un temps à la cuisinière. À propos de serviteurs, la nourrice m'a rapporté que le marchand d'oublies a cru voir Colin.

— Quand ? Où ? s'exclamèrent ensemble Coudrier et Perrin.

Il leur répéta les propos de Muguette.

— S'il n'en a pas davantage à dire, commenta le prévôt adjoint désappointé, cela ne nous avance pas à grand-chose.

Gervais en convint, mais tout de même, il se promit d'exercer dans les environs une vigilance qu'il avait jusque-là plutôt réservée aux quartiers un peu plus éloignés.

— Et ta nuit de garde ? voulut savoir Coudrier.

— Rien d'intéressant à signaler.

— Mais encore ?

— Des basochiens ivres, un homme adultère et un établissement de bains éclairé après le couvre-feu.

— Lequel ?

— Le Baquet fumant. Malheureusement, ce n'était pas Aux Bonnes Eaux que fréquente Jean le Mauvais et où j'aurais souhaité mettre mon nez.

Perrin, qui avait continué sa tournée des parvis d'églises, n'avait lui non plus rien à rapporter. Il suggéra qu'il serait temps d'abandonner cette recherche infructueuse. Ses talents seraient mieux employés ailleurs.

— Où, par exemple ? demanda Coudrier.

L'arrivée de Valentin sur ces entrefaites l'empêcha de répondre. D'ordinaire, le jeune coursier ne parlait jamais avant de manger, mais là, il était trop excité pour attendre.

— J'ai revu Hubert avec Jean le Mauvais, lança-t-il avant même de s'asseoir.

— Installe-toi et raconte calmement, lui ordonna Coudrier.

Le garçon but une gorgée du vin qu'une servante avait apporté sur un geste de Perrin et commença :

— Tout à l'heure, je mendiais sur les marches de Saint-Landry avec Martin le Court.

Il précisa pour Coudrier :

— Vous voyez qui je veux dire ? Le cul-de-jatte.

L'adjoint au prévôt acquiesça d'un hochement de tête.

— Les Corneurs jonglaient sur le parvis. De temps en temps, ils changent de lieu, mais ils reviennent toujours là : c'est l'église la plus proche de leur auberge. Soudain, j'ai découvert Jean le Mauvais au milieu des badauds. Il a attiré mon attention parce qu'il n'applaudissait pas. Il regardait les jongleurs fixement avec un air terrible. Quand Hubert s'en est aperçu, il a commencé d'échapper les balles. Heureusement, ils n'en étaient pas encore aux poignards. Ils débutent avec de petits objets qui ne sont pas dangereux et

augmentent progressivement la difficulté. Jeannot, son partenaire, a lancé une plaisanterie. Il réagissait comme si cela faisait partie du numéro, mais il était inquiet, je m'en rendais bien compte. Le public aussi a compris que quelque chose n'allait pas et il s'est mis à huer. Les Corneurs ont ramassé leur attirail et ont décampé. Hubert a bien essayé de leur emboîter le pas, mais en deux bonds, Jean le Mauvais était derrière lui. Il a posé la main sur l'épaule d'Hubert et l'a poussé dans une autre direction. Les autres ne s'en sont pas avisés. Moi j'ai donné mes aumônes à Martin et je leur ai couru après.

Devant l'air étonné de Gervais, il expliqua :

— C'est un arrangement pour qu'il me laisse mendier à côté de lui. Ils ne sont pas allés loin. Jean le Mauvais a acculé Hubert dans une encoignure. J'étais tout près, j'ai entendu sa voix méchante : « Tu as oublié notre accord ? » L'autre protestait qu'il n'avait pas pu, mais ferait tout son possible. Le brigand le secouait comme une guenille. Il l'a averti : « Je te donne deux jours. Tu m'apportes ce que tu me dois ou alors... » Et il a fait le geste de lui trancher la gorge avec un couteau. Puis il l'a repoussé brutalement contre le mur et il a fait demi-tour.

— Il t'a vu ? demanda Coudrier.

— Aucune importance : je ne suis qu'un mendiant.

— Réponds-moi.

Il hésitait, mais Coudrier attendait.

— En se retournant, il a buté contre moi.

— ...

— Il m'a soulevé d'une main en empoignant ma cotte, concédait-il.

— Et qu'a-t-il dit ?

— « Que je ne te retrouve pas dans mes jambes, sinon... »

— Avec le même geste que pour Hubert ?

Valentin fit signe que oui.

— Tu as fait du bon travail, mais tu t'en tiens là. Tu es repéré et cela devient trop dangereux. Nous allons prendre la relève.

Comme il ne répondait pas, Perrin intervint :

— Tu as bien compris messire Coudrier ? Je ne veux pas t'identifier à la morgue du Châtelet.

Le garçon consentit, visiblement à regret, et Perrin parut s'en contenter. Il lui fit venir des saucisses et l'envoya les manger à une autre table. Puis, sortant de sa réserve coutumière, il avertit ses deux compagnons que Valentin ne laisserait pas tomber.

— Je le connais bien : il est têtue. Et il s'est déjà tiré de situations tellement difficiles qu'il se croit immortel.

— Comment l'empêcher de se mettre en danger ? demanda Gervais.

— Le suivre pour le protéger si nécessaire. Je m'en charge. Et comme il est malin, cela peut mener à des découvertes.

XIV

Dès la troisième nuit de guet, Gervais était parvenu à un nouveau rythme de sommeil et ses jambes ne le faisaient plus souffrir. Il prenait maintenant une sorte de plaisir à ces marches nocturnes dans les rues vides. À vrai dire, la ville ne dormait qu'en apparence. Passées les premières heures où ils épinglaient quelques fêtards attardés, lorsque les patrouilleurs martelaient les pavés, les armes cliquetantes et les lanternes projetant sur les murs des formes étranges, ils semblaient être les seuls éveillés dans un monde figé. Mais qu'ils s'arrêtent un moment et des ombres furtives apparaissaient, des bruits parfois identifiables les faisaient sursauter. Il y avait des bêtes qui suivaient la base des maisons, se faufilant dans les remises et les entrées de jardins. Ce n'étaient pas les animaux domestiques qui leur étaient familiers : les chiens dormaient aux pieds de leurs maîtres, les chevaux étaient rentrés à l'écurie, les porcs égarés, rassemblés à grands cris par des gamins armés de baguettes, avaient retrouvé leurs enclos et les poules qui cherchaient leur provende dans la rigole, l'abri des apprentis. Les bêtes de la nuit, c'étaient de gros rats qui montaient des berges de la Seine toute proche, quelque renard venu du fin fond d'un verger affriandé par l'odeur des volailles, des oiseaux nocturnes qui couvraient les guetteurs de leur ombre en faisant claquer les ailes. Leurs cris les troublaient, de même que l'apparition de chats qui traversaient soudainement devant eux à la poursuite d'une proie indistincte. En groupe, ils ne craignaient pas la nuit : ils faisaient assez de bruit pour qu'elle recule, mais aucun d'eux ne se serait aventuré seul sans hésitation, car la ville obscure, avec les dangers réels ou

supposés, engendrait une peur insidieuse. Il y avait pourtant, parfois, un homme isolé qu'elle n'effrayait pas. Sa silhouette furtive surgissait au détour d'une ruelle, ils couraient pour le rattraper, mais n'y parvenaient pas, gênés par le poids de l'armement et la méconnaissance de cachettes et de raccourcis dont le contrevenant maîtrisait la géographie.

Leur rôle était de marcher, et ils l'accomplissaient, ne s'interrompant brièvement que le temps de se passer la gourde. Le vin réchauffait et donnait du cœur au ventre. Au milieu de la nuit, la pause était plus longue : ils sortaient de leur besace du pain, du fromage ou du lard qui leur procurerait un regain d'énergie à l'heure où la fatigue accable et où survient le fantasme d'un lit et d'une femme endormie au corps tiède. Ce fut du moins ainsi que passa la première nuit, laquelle fut irréprochable. Le sérieux d'un groupe dépend de la rigueur de son chef et celle de Ferrand s'amenuisa de nuit en nuit. Quand il eut pris la mesure de chaque poste de guetteurs assis, il adapta sa ronde en fonction de l'accueil qu'ils offraient. Car la plupart des bourgeois commis au service de guet entendaient bien ne pas s'ennuyer : pour une équipe qui appliquait strictement les règles, il s'en trouvait trois qui transformaient la corvée en ripaille et jouaient aux dés. Ferrand s'attardait le temps d'une partie avec le chef du poste et le reste des troupes s'alignait sur eux. Et surtout, il y avait la station obligatoire au Baquet fumant toujours un peu plus longue que celle de la veille. Gervais se tenait en retrait de ces errements. Faute de pouvoir arguer de son état religieux pour éviter d'en être, il s'était inventé une santé précaire, qui lui interdisait les excès de boisson et les faveurs des filles folieuses, et aussi une malchance chronique l'empêchant de toucher aux dés. Ses collègues, d'abord surpris, n'avaient pas tardé à y voir une aubaine et s'étaient vite habitués à le laisser en faction lorsqu'ils s'égarèrent aux étuves. Ainsi, s'il se présentait un détachement de la prévôté envoyé pour leur donner une consigne, ce qui arrivait parfois à la suite d'un événement survenu après le début de leur garde, il pourrait les avertir de manière qu'ils aient l'air d'intervenir à l'encontre de la tenancière et non de participer à la fête. C'étaient ces moments de solitude que Gervais

goûtait le mieux : il lui semblait deviner, derrière les portes closes, les drames et les plaisirs des habitants de la ville qui était censée dormir autour de lui, mais dont il sentait qu'elle vivait en secret. Peut-être Colin était-il dans une de ces maisons, tout près de son grand-père qui aurait pu le sauver s'il en avait eu connaissance ? Même si ce n'était guère vraisemblable, chaque nuit, il s'imaginait qu'un homme pris de remords venait lui dire : « Je sais où il est. Suis-moi, je t'y conduis. » Au matin, à la lumière du jour, il était conscient que cela ne se produirait pas, mais dans l'obscurité où la normalité n'avait plus cours, pendant que les autres se gobergeaient au bordel, il y croyait et se répétait la scène des retrouvailles. Colin, émerveillé, le reconnaissait. Il lui ouvrait les bras et criait : « Papé ! » Or, c'était plutôt Ferrand qui apparaissait, l'œil allumé et la démarche un peu molle, et ils repartaient par les ruelles sombres à la recherche de malfaiteurs qui avaient largement le temps de se mettre à l'abri lorsqu'ils les entendaient approcher.

Gervais ne savait plus trop ce qu'il avait attendu de sa participation au guet. Avait-il vraiment cru découvrir la trace des voleurs d'enfants ? Ou bien prendre Hubert ou Jean le Mauvais en flagrant délit de tractations malhonnêtes ? Peut-être livrer à Coudrier la preuve que les étuves Aux Bonnes Eaux étaient la plaque tournante d'activités douteuses ? Quoi qu'il en soit, il avait espéré que sa semaine de garde serait utile d'une manière ou d'une autre, mais il avait eu tort : tout ce qu'elle apporterait de positif serait d'avoir fait plaisir à Mariette. Non seulement la nuit son enquête n'avancait pas, mais le jour non plus, car il le passait en grande partie à se reposer. Quant à ceux qui œuvraient dans le même but que lui, ils n'avaient pas eu davantage de succès : Perrin, qui s'était discrètement attaché aux pas de Valentin, n'avait rien à dire, pas plus que Coudrier lorsqu'il se présenta à la taverne après une éclipse de plusieurs jours. Le prévôt adjoint avait été occupé à une affaire qu'il devait garder secrète, comme de coutume, et avait eu besoin pour cela de récupérer les hommes commis à l'enquête sur les voleurs d'enfants. Lorsqu'il analysait la situation, Gervais devait admettre que les chances de retrouver Colin s'amenuisaient, mais il s'efforçait d'y penser le moins

possible, ne sachant comment il pourrait survivre à la perte de l'espoir.

Une fin d'après-midi, avant de rejoindre sa patrouille, Gervais se rendit à l'hôtel Despréaux s'enquérir des suites de la machination ourdie pour sauver Isabelle du désespoir. Il n'y trouva que Mathilde invariablement plongée dans ses comptes. Contente de le voir, elle posa sa plume. Installée avec son oncle près de la fenêtre qui donnait sur l'activité incessante de la place de Grève, elle lui demanda, en piochant avec gourmandise dans les confitures séchées apportées par sa chambrière, où il en était de ses investigations.

Il lui répondit en forçant un peu son optimisme :

— Encore nulle part. Ces voleurs d'enfants paraissent insaisissables : pas d'indices, jamais de témoins. Ou ils sont très forts, ou ils effraient tous ceux qui savent quelque chose. Sans doute les deux. Pour les découvrir, il faudra un hasard, une indiscretion, qu'ils commettent une erreur... Mais je ne doute pas que cela se produise. Sais-tu que c'est le plus souvent ainsi que l'on trouve une piste ? Avec ma petite équipe, nous cherchons, nous écoutons, nous sommes attentifs à tout. Nous finirons bien par tomber sur un indice.

Elle voulut ensuite des nouvelles de Mariette, s'inquiéta, à mots couverts, de la qualité de leur relation et s'étonna qu'il fût le guet à son âge.

— Tu me prends pour un vieil homme ? dit-il avec un petit rire.

— Oh non, certainement pas, mon oncle, s'empressa-t-elle de rectifier, confuse. Tout de même, marcher la nuit entière...

— J'avoue que cela m'a demandé une adaptation, mais je m'y suis fait assez vite. Et ici, comment cela va-t-il ?

— Il y a eu tellement de changements que je ne sais par quoi commencer.

— À ce point-là ?

— Hé oui. Je m'y habitue à peine. D'abord, Isabelle.

Il prit un air surpris pour écouter Mathilde raconter la métamorphose de sa jeune bru.

Quand elle avait vu arriver Madeleine Thillay accompagnée de son essaim virevoltant de filles, Mathilde avait ressenti une inquiétude

: comment Isabelle, si hostile à tout contact humain, allait-elle régir ?

— Vous aurez du mal à me croire : une fois accomplies leurs civilités à mon égard, elles l'ont entourée et tout ce beau monde s'est mis à rire et pépier, y compris Isabelle ! Je n'en revenais pas. J'aurais bien aimé entendre ce qui les amusait, mais elles s'étaient éloignées dans un angle de la pièce pour nous laisser à notre conversation. Rassurée, j'ai cessé de les regarder pour me consacrer à Madeleine.

Mathilde avait beaucoup apprécié sa visiteuse qui lui rappelait sa tante Margaux. Ensemble, elles avaient librement parlé de tout. Au sujet des événements de l'hiver précédent, la drapière avait montré un intérêt sincère et non cette curiosité malsaine qu'il avait souvent fallu affronter et qu'elle avait appris à éconduire. Elles avaient évoqué la mort de la reine, survenue peu après. Gervais était encore à Paris à ce moment-là : le drame avait eu lieu à la suite de la naissance d'une enfant royale qui, elle non plus, n'avait pas survécu. Le souverain, très attaché à son épouse, était, disait-on, inconsolable. Puis elles étaient passées au sujet du jour : le pape. La gent commerçante, dont elles étaient l'une et l'autre, souhaitait que Charles V se déclare en faveur de celui d'Avignon afin que les affaires continuent.

À la manière d'une hôtesse affable, Isabelle avait pris un ton que sa belle-mère n'espérait plus l'entendre adopter pour annoncer qu'elle emmenait ses amies faire le tour du verger, précisant que c'était sa retraite préférée.

— J'en ai été très étonnée, relata Mathilde à son oncle : j'ignorais qu'il y eût ici un lieu qui lui agréât.

Pendant leur absence, Madeleine avait loué l'amabilité de la jeune femme, et Mathilde, mise en confiance, lui avait avoué que c'était la première fois qu'elle la voyait ainsi. Encouragée par son empathie, elle lui avait tout raconté : le mutisme d'Isabelle, son refus de se rapprocher de Simon, son incapacité à la seconder dans le rôle de maîtresse de maison. Elle avait aussi confessé sa responsabilité dans l'affaire : persuadée que cela irait tout seul, elle n'avait pas accordé à sa bru le temps qu'il aurait fallu pour l'aider à s'acclimater. Maintenant, elle craignait que ce ne soit trop tard.

Madeleine l'avait rassurée.

— Je ne crois pas, avait-elle dit. Vous l'avez vue avec mes filles ? Elle a l'air de faire partie de la couvée. Si j'osais...

— Supposant qu'elle voulait me donner des conseils, continua Mathilde au bénéfice de son oncle, je l'ai encouragée à s'exprimer. Quelle n'a pas été ma surprise lorsqu'elle m'a proposé de prendre quelque temps Isabelle chez elle pour l'éduquer avec ses propres enfants ! Elle m'a expliqué qu'elle leur apprend à coudre, à cuisiner, à recevoir des invités : tout ce que doit connaître l'épouse d'un bourgeois. C'était la dernière chose à laquelle je m'attendais ! Imaginer qu'elle pourrait transformer cette statue glacée en une jeune femme joyeuse comme ses filles était fort séduisant et j'avais furieusement envie d'accepter, mais était-ce convenable ? Cela susciterait des ragots. Elle m'a fait remarquer qu'Isabelle n'ayant pas de fréquentations, personne ne s'en aviserait à part le personnel pour qui il faudrait inventer une histoire, par exemple qu'elle allait assister Mariette.

Et elle a précisé :

— Quant à nous, nous dirons que c'est la fille d'un drapier des Flandres venue séjourner à la maison parce qu'elle voulait découvrir Paris.

Au retour du verger, Isabelle paraissait tellement à l'aise au milieu de la tribu Thillay qu'il n'y avait pas à hésiter. La jeune femme était partie le lendemain après avoir remercié sa belle-mère pour sa bonté. Mathilde était contente pour sa bru, mais en même temps elle en concevait un peu de dépit, car elle réalisait que l'échec de leur relation lui était en grande part imputable.

Satisfait de voir ses attentes comblées, Gervais conclut :

— Tout est bien qui finit bien, ma nièce. Mais tu as dit : d'abord, Isabelle, ce qui signifie qu'il s'est passé autre chose.

Le visage de Mathilde s'assombrit.

— Simon est parti. Je crains pour lui. Si je devais le perdre...

— Je ne prétendrai pas qu'il ne risque rien, mais ce n'est pas non plus si dangereux. Et puis, il faut qu'il fasse son chemin. Tu ne peux pas le confiner dans un rôle d'enfant. Il serait malheureux.

— Il est encore si jeune.

— Tu oublies qu'il est passé par des épreuves que peu de garçons de son âge ont vécues. Ses souffrances l'ont mûri, même s'il ne te le montre pas. Et souviens-toi qu'il est marié. Comme je te l'ai déjà dit, je pense que l'éloignement et l'immersion de chacun d'eux dans des milieux différents les aideront à se rapprocher lorsqu'ils se retrouveront.

— Dieu vous entende !

Quand Gervais embarqua pour traverser la Seine, le passeur commenta d'un air finaud :

— Alors, mon beau messire, vous êtes seul aujourd'hui ?

— Non, répondit-il d'un ton rogue, je suis avec ma jument.

XV

Pendant que Gervais déplorait qu'il ne se passât rien dans le secteur qu'il s'était assigné, les choses avaient brusquement bougé à l'hôtel d'Anceny : Valentin avait disparu. Cela s'était produit dans la journée, mais Perrin ne savait ni quand ni où, car il avait été intercepté et retenu par Philippe alors qu'il sortait pour suivre le garçon en catimini comme il le faisait depuis deux jours. Quand il s'était enfin rendu sur les lieux où Valentin aurait dû être, le coursier était introuvable ainsi que les Joyeux Corneurs. Que ce soit devant l'auberge Au Chien qui danse, l'église Saint-Landry ou tous les autres endroits fréquentés par les bateleurs, il avait fait chou blanc et Martin le Court ne l'avait pas vu — ou n'avait pas voulu le dire. Tout le jour, il avait arpenté en vain les ruelles de la Cité. En désespoir de cause, pour être bien sûr d'avoir tout tenté, il s'était même rendu sur la rive gauche du fleuve, à la taverne Au Bon Vivre où les Corneurs avaient joué l'hiver précédent. Sans doute avaient-ils essayé une nouvelle place où leurs tours seraient inconnus et provoqueraient davantage la générosité des badauds. Il n'avait vu les saltimbanques qu'à la fin de la journée lorsqu'ils étaient revenus — sans Hubert — au logis devant lequel il avait fini par se poster. Il aurait voulu interroger la grand-mère, la seule qui ne leur fût pas trop hostile, pour savoir si elle avait aperçu Valentin, mais il avait été tellement surpris de l'absence d'Hubert qu'il avait réagi trop tard pour penser à attirer son attention. Si son protégé n'était pas rentré à l'hôtel d'Anceny d'ici là, il irait à leur auberge tôt le lendemain et parlerait à la vieille que cela plaise ou non à maître Arnoul.

À La Pomme vermeille, il s'était assis face à la porte et sursautait chaque fois qu'elle s'ouvrait. Gervais n'avait pas besoin de le lui demander pour savoir que le nouveau client n'était pas celui qu'il attendait : sur le visage de son ami, l'accablement suivait l'espoir. Comme son vis-à-vis était incapable de se concentrer sur la conversation, Gervais finit par se taire. Perrin, il le comprit, était profondément attaché à Valentin. Les infirmités du pied bot et du contrefait les avaient rapprochés et l'aîné s'efforçait de protéger le plus jeune. La chance que lui-même avait eue d'être pris en charge par le père de Gervais, Perrin voulait la donner à Valentin dans la mesure de ses moyens. Il l'avait d'abord employé ponctuellement, puis l'avait fait engager par Philippe qui le logeait et le nourrissait.

Pendant que Perrin se rongait les sangs, Valentin n'était pas en danger. Du moins, pas plus qu'il ne l'avait été du temps où, mendiant, il devait toujours rester sur ses gardes pour éviter que ne lui soient dérobés les quelques pièces de l'aumône ou le morceau de pain qu'elles avaient permis d'acheter. Lorsque cela se produisait, outre qu'il ne mangeait pas, il se faisait rosser par le voleur et ensuite par le protecteur qui prélevait sa dîme et s'estimait lésé. Échapper à ces hommes s'étant arrogé des droits sur un groupe de mendiants qu'ils prétendaient défendre était à peu près impossible. Les malheureux étaient maintenus en esclavage, et le rachat de leur liberté fixé à un prix prohibitif ; ils étaient tellement conscients d'être incapables de le payer qu'ils n'en rêvaient même pas. Ce n'est pas en se rachetant que Valentin y était parvenu, mais grâce à une circonstance opportune qu'il avait su prendre au vol. Son chef, qui était aussi son père, mais qui le traitait de manière pire que les autres à cause de son pied bot qu'il ne lui pardonnait pas, comme si la honte de son infirmité rejaillissait sur lui, l'avait fait mendier seul lorsque sa mère avait péri de la peste. Jusque-là, elle l'avait protégé : c'était dans ses bras qu'il passait ses journées sous les porches des églises. Mais à trois ou quatre ans, il ne savait trop son âge, il s'était retrouvé sous la fêrule de son père, le bien surnommé « teigneux ». Plusieurs années s'étaient écoulées durant lesquelles il était devenu habile à esquiver les colères paternelles, et puis un jour, selon lui le plus beau de sa vie, le teigneux

avait reçu un coup de couteau mortel au cours d'une rixe. Rollin, le meurtrier, que la police n'avait pu incriminer à cause des règles tacites de silence du milieu, s'était empressé de prendre sous son autorité les protégés de sa victime, mais Valentin, dissimulant sa peur, s'était dressé devant lui et avait déclaré, avec toute la morgue dont il était capable :

— Je n'appartenais pas au teigneux : je suis son fils et je suis libre.

L'autre l'avait toisé, mais le jeune infirme n'avait pas baissé les yeux. Alors, à la surprise générale, Rollin lui avait répondu :

— File et arrange-toi tout seul puisque tu es si futé. Mais je ne veux plus te voir dans mon quartier.

Valentin avait détalé sans demander son reste et avait réussi, à force de débrouillardise, à ne pas tomber sous la coupe d'un nouvel exploiteur. Comme il avait été sommé de le faire, il avait quitté Saint-Landry et les abords de Notre-Dame, qui lui étaient familiers depuis toujours, et même la Cité. Franchissant le pont aux Changeurs, il était allé se mêler aux jacquaires qui faisaient étape à l'hôpital Saint-Jacques-aux-Pèlerins au nord de la ville, au-delà du cimetière des Innocents. Pour les mendiants de sa paroisse, c'était un pays étranger : nul de ceux qui y vivaient ne s'était jamais aventuré aussi loin, même si c'était à moins d'une heure de marche. Non seulement il ne risquait plus rien de la part de Rollin, mais son existence s'en trouva facilitée grâce à la charité hospitalière : il suffisait de ne pas être repéré comme hôte à demeure, car les pèlerins ne pouvaient rester plus de trois jours. Il s'arrangeait pour s'intégrer à un groupe et personne ne faisait attention à un enfant parmi les autres. Comme tous les infirmes, il avait l'air de se rendre à Compostelle pour implorer le saint de le guérir. C'était une bonne vie, bien meilleure que celle qu'il avait connue jusque-là, mais il lui arrivait de s'ennuyer de ses vieux amis, principalement de Martin, le cul-de-jatte avec qui il avait été associé et dont il devait matin et soir faire rouler sur les pavés inégaux l'espèce de plateau sur lequel il reposait entre la triste auberge où ils dormaient et son parvis attitré. Quelqu'un d'autre devait s'en charger maintenant, pensait-il parfois avec nostalgie. En traînant aux Halles,

qui étaient un de ses lieux favoris en raison de son animation permanente, des odeurs de nourriture et surtout du pilori qui fournissait des divertissements de choix, il avait fait la connaissance de quelques galopins, dont le quartier général était au cimetière, du côté des fripiers. Avec eux, il commettait de menus méfaits, principalement des vols de denrées aux étals et dans les paniers des ménagères. C'était ainsi qu'il avait assisté à un doux spectacle : le supplice de Rollin. Il n'en croyait pas sa chance quand la rumeur lui apprit que l'individu qui tournait au pilori, et qu'il avait reconnu tout de suite, allait être pendu. Cela lui permettrait de retourner dans la Cité dont il n'avait jamais cessé de se languir. Rollin avait été perdu par sa cupidité : au lieu de se contenter de ce qu'il extorquait aux mendiants sous sa coupe, il s'était mis à piller les églises. Il introduisait dans les troncs* une corde à laquelle était attachée une petite balle de chiffons plongée dans de la poix et remontait les pièces qui s'étaient collées à son piège, sommaire, mais efficace. Il avait cependant négligé de surveiller ses arrières et avait été pris sur le fait. Son crime était impardonnable : il volait Dieu. Comme en plus il était bien connu de la prévôté, il fut condamné à mort. Valentin se joignit à la foule qui le conspuait avec une joie sans mélange et sitôt son ennemi exécuté retourna dans sa chère paroisse Saint-Landry.

Quand le hasard avait mis sur sa route Perrin, qui l'avait traité avec le respect dû à un être humain, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant, son existence avait changé. Il aurait fait n'importe quoi pour lui prouver sa reconnaissance. Cela ne l'avait toutefois pas empêché de garder un esprit d'indépendance qui lui faisait prendre des initiatives ou désobéir aux consignes si elles lui paraissaient manquer de sens commun ou être injustifiées. Cette attitude irritait Perrin, qui le tançait, mais en réalité, même s'il s'en cachait, il admirait ce garçon pour son intelligence et son courage.

Le jour où Perrin avait perdu sa trace, Valentin savait qu'il se produirait quelque chose puisque le délai octroyé à Hubert par Jean le Mauvais était écoulé. L'affaire risquait de mal tourner, car la veille, le jongleur était loin d'arborer la mine satisfaite de celui qui a rempli ses obligations. « Corneur, peut-être, avait pensé Valentin, mais joyeux,

certainement pas. »

Le coursier promu enquêteur était déjà là lorsqu'Hubert sortit de l'auberge Au Chien qui danse. Ses traits tirés prouvaient qu'il n'avait pas dormi et il paraissait aux abois. À la surprise de son suiveur, qui dans sa situation n'aurait pas hésité à prendre la clé des champs, le bateleur se rendit sur le terrain de son adversaire, rue de Glatigny, où Jean le Mauvais partageait la maisonnette de Léontine, une fille folieuse exerçant son métier aux étuves. Contrairement aux apparences, le jongleur serait-il finalement capable de payer ce qu'il devait ? Il s'agissait de dettes de jeu, Valentin l'avait appris par les ragots des mendiants. Ces derniers savaient toujours tout parce que les gens ne faisaient pas plus attention à eux qu'à la borne du coin de la rue, en vertu de quoi ils ne perdaient rien des événements se produisant dans leurs environs. Et comme ils avaient du temps à revendre, ils propageaient les nouvelles. Hubert avait joué aux dés contre Jean le Mauvais, qui était réputé pour ses qualités de tricheur, ce que le jongleur devait ignorer. Les gains de tripot du malfrat, ajoutés à ce que lui remettait Léontine, lui permettaient la belle vie, et il ne s'en privait pas.

Ce ne fut pas à l'huis de son créancier qu'Hubert alla frapper, mais à celui de Louissette, une consœur de Léontine à qui, fait assez rare, on ne connaissait pas de protecteur. Solide comme un portefaix et fort mal embouchée, elle était de taille à se défendre, ce qui devait expliquer qu'elle ait pu conserver son indépendance. Elle ouvrit, mais n'invita pas son visiteur à entrer. La discussion, brève, eut lieu sur le seuil au regret de Valentin : s'ils avaient pénétré à l'intérieur, il aurait pu coller son oreille à la porte et les entendre, car ces maisons ne comportaient qu'une seule pièce. Cependant, aux mimiques des deux protagonistes, il devina la teneur de leur échange : Hubert essayait d'emprunter de l'argent à Louissette. Il était son client et, de ce fait, se croyait en situation privilégiée, mais elle ne voulait rien savoir. Les mains aux hanches, les cheveux en broussaille, furieuse de se faire réveiller à l'aube alors qu'elle avait dû travailler tard, même si officiellement les étuves fermaient au couvre-feu, elle refusa de se laisser attendrir et claqua sa porte. Hubert repartit la mine basse, le

regard aux aguets comme s'il craignait de voir son tourmenteur surgir des pavés. Son interminable silhouette, courbée par le découragement, semblait encore amaigrie.

Il erra longtemps dans le quartier. En proie à un dilemme, il parlait à haute voix, agitait les bras, argumentait avec un interlocuteur invisible. Ses pas le ramenaient toujours rue de Glatigny, aux abords de la maison de Louissette où il avait cru trouver le salut. Lorsqu'il reconnaissait les lieux, il affichait un visage étonné puis repartait vers l'église Saint-Landry, passait par Notre-Dame, et de nouveau, attiré comme par un aimant, se dirigeait vers la rue des prostituées. Avant d'y pénétrer pour une troisième ou une quatrième fois, il stoppa net, secoua la tête, fit le geste de repousser quelqu'un et, sa décision finalement arrêtée, s'en alla d'un pas décidé vers les confins de la Cité.

L'un derrière l'autre, ils franchirent la Seine par le pont aux Changeurs, s'engagèrent Grand'rue Saint-Denis et continuèrent jusqu'au cimetière des Innocents. Depuis qu'il avait pris sa difficile résolution, Hubert n'avait pas hésité une fois. Arrivé dans le secteur des fripiers, sans saluer personne, il s'assit dos au mur. Qui attendait-il ? Valentin se perdait en conjectures. Un ancien complice, vraisemblablement, mais était-ce un fripier ? Un jongleur ?

Pendant des heures, Hubert ne bougea pas. Valentin était affamé. Après avoir beaucoup tergiversé, il décida de se rendre jusqu'au rôtiiseur installé au tournant de la rue de la Ferronnerie, se disant qu'il ne risquait pas grand-chose en allant chercher de quoi se sustenter, car c'était tout près et ne nécessiterait pas une longue absence. Il lui acheta une belle portion d'oye qu'il avala sur place de crainte que son fumet n'attire l'attention d'Hubert s'il la mangeait à portée d'odorat. Lui aussi devait avoir faim. Une fois rassasié, il retourna là où il avait laissé le jongleur pour constater que celui-ci n'y était plus.

XVI

Il ne faisait pas encore jour lorsque Perrin se mit en faction devant l'auberge où logeaient les Joyeux Corneurs tant il craignait, s'ils partaient avant sa venue, de ne pas les trouver comme cela lui était arrivé la veille. Valentin n'était pas dans les environs, ce qui ne le surprit pas puisqu'il n'avait pas dormi à l'hôtel d'Anceny, mais contre toute logique, il avait quand même espéré le voir. Et Hubert, lui aussi, était toujours absent. Il aborda les bateleurs dès leur sortie du Chien qui danse, ce qui provoqua l'ire prévisible de maître Arnoul.

— L'âme damnée des Despréaux, cracha-t-il. Quel crime avons-nous commis cette fois ?

— Vous, aucun. Votre nouveau jongleur, c'est moins sûr.

— Vous voyez bien qu'il n'est pas là.

L'homme s'éloigna rapidement et Jeannot, aussi peu coopératif, lui emboîta le pas. Perrin comprit que la vieille, cependant, lui parlerait. Ce qu'il avait dit au sujet d'Hubert l'inquiétait, car elle était persuadée qu'ils subiraient les conséquences de ses forfaits qu'ils soient ou non de connivence. Elle admit avoir remarqué l'échange entre le jongleur et Jean le Mauvais ainsi que l'attitude menaçante du malandrin. Cela lui avait déplu. Eux s'étaient toujours tenus loin des malfrats : à s'acoquiner avec eux, il ne pouvait arriver que du malheur. Son fils, qui s'en était également aperçu, avait averti Hubert qu'il ne voulait pas de cela, sinon, il le chasserait. La disparition d'Hubert, après plusieurs jours où il paraissait très soucieux, ne les avait surpris qu'à moitié, mais ils n'étaient au courant de rien et ignoraient s'il avait l'intention de revenir.

— Depuis l'hôtel Despréaux, se plaignit-elle, c'est un malheur après l'autre.

— La prévôté est sur l'affaire, ne vous inquiétez pas, les sergents savent que vous n'êtes pas ses complices. Notre coursier le surveillait, celui qui vous a conduite à l'auberge. Il a disparu lui aussi. Vous l'avez vu ?

— Non. Est-ce que messire d'Anceny va me ramener Isabelle ?

— Cette semaine c'est difficile parce que la nuit, il fait le guet, mais je suis sûr qu'il arrangera une rencontre dès qu'il aura terminé. Au fait, où étiez-vous hier ?

— Chez un bourgeois qui donnait un banquet.

Il laissa partir la vieille. Elle ne lui avait rien appris de nouveau et il ne savait que faire pour retrouver Valentin, à part tenir à l'œil Jean le Mauvais dans l'espoir qu'il le conduirait à Hubert et à son coursier. Mais il était trop tôt pour surveiller la rue de Glatigny où le malandrin logeait avec une fille folieuse : l'homme aimait paresser et ne se levait point à l'aube. Perrin avait le temps de rejoindre d'Anceny qui serait en train de se restaurer à La Pomme vermeille avant d'aller se coucher après sa nuit de garde. Il aurait peut-être une information, ou une idée.

Gervais partagea son inquiétude : ces disparitions ne présageaient rien de bon. Comme il se sentait encore vaillant, il proposa de se rendre à la prévôté pour en parler à Coudrier. Ils expédièrent leur bolée de cidre et se mirent en route. La Cité vivait déjà avec entrain. Les charrettes de vivres venues approvisionner les marchés s'étaient engouffrées dans la Grand'rue Saint-Denis dès l'ouverture des portes. Parvenues au pont aux Changeurs, elles provoquaient des encombrements qui valaient des insultes aux conducteurs de bœufs, mais ils avaient la réplique facile et le tohu-bohu était intense. Le Châtelet n'était pas plus calme. Quand ils pénétrèrent dans la salle d'armes, une femme indignée faisait du raffut. Le sergent qui l'avait emmenée avait du mal à la contenir, car elle le frappait de son cabas pour qu'il lâche prise.

— Je suis une femme honorable, hurlait-elle, vous n'avez aucun droit de me traiter comme une fille de mauvaise vie. J'allais au

marché me ravitailler pour la cuisine. Nous sommes d'honnêtes commerçants. Notre maison est bien tenue. Envoyez chercher mon mari, messire Bonbec, il vous le dira. Et en prime, il vous bottera le cul, malappris !

À l'exception de son décolleté trop profond, tout en elle désignait la bourgeoise. Le sergent responsable de sa présence au Châtelet l'accusait de se prostituer et, à ce titre, lui reprochait d'arborer une vêtue ostentatoire, ce qui contrevenait à la loi. L'arrêté du prévôt stipulait qu'il leur était interdit de porter le moindre ornement sur la robe et le bonnet : ni perle, ni broderie, ni bouton doré, pas plus qu'une bordure de petit-gris ou d'autre fourrure au manteau. Les habits de ces femmes étaient confisqués, et celui qui en ramenait une au Châtelet recevait une récompense de cinq sous pour sa prise. Ladite prise du jour était mise avec coquetterie et semblait plutôt parée pour une fête que pour un marché matinal. Cependant, on pouvait considérer à sa décharge que l'heure n'était guère propice au racolage. Elle se défendait avec la dernière énergie et criait tellement que tous les sergents qui vquaient aux alentours vinrent aux nouvelles ainsi qu'un ou deux badauds s'étant glissés à la suite de Gervais et de Perrin. Levert surgit avec Primaut qu'il laissa se précipiter vers la femme. Elle en perdit la voix. Il en profita pour se faire expliquer la situation.

Le sergent prétendait qu'elle rentrait chez elle après avoir vendu ses charmes pendant la nuit et que le cabas n'était là que pour faire illusion. D'ailleurs, il était vide. Elle rétorqua qu'au contraire elle sortait pour faire ses provisions et qu'elle s'apprêtait à remplir le cabas de poireaux, cardes ou navets, selon ce que le marché du jour offrirait. Chacun campait sur sa position et Gervais se demandait comment Levert réglerait le conflit. La solution vint de Coudrier qui entra à ce moment et salua la dame en ces termes :

— Qu'est-ce qui nous vaut la visite de la charmante tenancière des Étuves du Grand Pont ?

Le sergent afficha un air déconfit : si la fonction de la suspecte prouvait qu'il avait bien préjugé de sa petite vertu, l'attitude de l'adjoint au prévôt signifiait qu'il pouvait renoncer aux cinq sous

escomptés. En effet, Coudrier la reconduisit civilement à la porte. Elle minauda, mais ne réclama pas de sanctions contre le sergent, ce que n'aurait pas manqué de faire une honnête bourgeoise.

— C'est une de mes informatrices, expliqua-t-il après sa sortie. Elle rend des services assez importants pour que je ferme les yeux sur ses activités.

L'incident était clos et chacun retourna à ses affaires.

— Vous avez des nouvelles ? demanda-t-il à ses visiteurs.

— Hélas, elles ne sont pas bonnes, répondit Gervais qui lui rapporta les derniers développements.

— Si je résume, le nouveau jongleur des Corneurs et Valentin manquent à l'appel. Comme votre coursier le surveillait, on peut supposer que les deux disparitions sont liées. Et là, il y a deux possibilités : soit Valentin s'est fait prendre, et il est dans une mauvaise posture, soit il a suivi Hubert dans un lieu trop éloigné pour pouvoir vous en aviser sans perdre sa trace.

— Quelle hypothèse vous paraît-elle la plus vraisemblable ? s'enquit Perrin sortant de sa réserve habituelle.

— À vrai dire, pas plus ni moins l'une que l'autre.

Il appela Levert, lui rapporta ce qu'il venait d'apprendre et lui demanda de donner la consigne à tous les sergents d'ouvrir l'œil.

— Vous dites qu'on recherche un homme qui jongle avec des poignards et un galopin pied bot qui mendie ? Hum... Et dans quel quartier ?

— N'importe où sauf dans les paroisses de l'ouest de la Cité : c'est de là qu'ils ont disparu.

— Facile..., ricana le commissaire en se détournant.

— C'est vrai qu'il s'agit de repérer une aiguille dans une botte de foin, commenta Coudrier, mais parfois, le hasard...

— Et nous, insista Gervais, nous pouvons faire quelque chose ?

— Continuer d'avoir l'œil sur Jean le Mauvais. Le jongleur doit essayer de trouver le moyen de le rembourser pour pouvoir rejoindre sa troupe. Qui sait s'il ne va pas réapparaître ? Il connaît peut-être un filon pour se procurer de l'argent. De notre côté, nous surveillons ce ruffian à cause d'une affaire de recel. Des objets de culte ont disparu

de plusieurs églises et il a l'air de tremper dans ce trafic. Mais que celui qui rôde dans ses environs se méfie ; je vous l'ai déjà dit : il est très dangereux.

Gervais et Perrin repartirent d'un pas lourd vers la Cité. Ils avaient l'impression d'avoir perdu leur temps : le prévôt adjoint était bien trop occupé pour diriger personnellement cette affaire et son commissaire ne lèverait pas le petit doigt dans le but de retrouver un bateleur et un mendiant.

— Moi, je dois dormir, dit Gervais. Et toi, que vas-tu faire ?

Perrin haussa les épaules.

— Surveiller Jean le Mauvais.

Il était clair qu'il n'en attendait pas grand-chose.

— Tu ne veux pas en charger Justin ? Il est dégourdi et serait bien content d'avoir une mission.

— Non. Il n'a aucune expérience. Suivre des bateleurs qui ne se méfient pas, ce n'est pas espionner un bandit sur le qui-vive. Il serait en danger.

Avant de se coucher, Gervais passa par la cuisine demander un bol de soupe. Il la trouva en effervescence.

— Valentin a disparu ! lui annonça Muguette catastrophée. Il n'a pas dormi ici. Personne ne l'a vu depuis hier matin.

— Après Colin, Valentin, se lamenta Appoline.

— Allons, allons, ne dramatisez pas. Vous savez que Valentin m'aide dans mon enquête : il est sur une piste qu'il ne peut pas lâcher. Il n'est pas en danger, il reviendra.

Cette invention provoqua un grand soulagement. En quittant la cuisine, il rencontra Philippe qui lui aussi était inquiet pour son coursier. Il lui fit la même réponse, dont son fils se satisfit également. « Mentir est un péché, mais Dieu comprendra », se dit-il, avant de se reprocher l'arrogance qui lui faisait présumer du jugement de Dieu.

XVII

Valentin ne perdit pas de temps à interroger les gens qui grouillaient aux alentours : c'était un monde où l'on ne se mêlait pas des affaires des autres. Puisqu'il n'avait pas vu passer Hubert pendant qu'il mangeait, il en déduisit qu'il était parti dans la direction opposée et en fit autant. Il progressa lentement, scrutant chaque tas de guenilles et chaque revendeur de fripes pour le cas où le jongleur se serait fondu parmi les chalands, car il y avait foule comme toujours. Les clients potentiels fouillaient l'amoncellement de hardes à la recherche de celle qui aurait échappé à tous les tris et se révélerait une tenue qui leur donnerait miraculeusement l'allure d'un bourgeois. Ils s'arrachaient les nippes, s'insultaient, échangeaient parfois des horions. Dans cette cohue, mettre la main sur quelqu'un qui voulait passer inaperçu relevait de la gageure. Il essaya néanmoins, le long de l'hôpital Sainte-Catherine et de l'église des Saints-Enfants. Parvenu là, il fut confronté à un choix : devait-il entrer dans le cimetière ou bien poursuivre jusqu'à la fontaine et prendre ensuite la rue aux Fèvres ? Sa connaissance des Innocents comme d'un labyrinthe dans lequel il n'avait aucune chance de retrouver Hubert l'incita à aller de l'avant. Il observait particulièrement les hommes marchant par deux, car la disparition du jongleur devait signifier qu'il avait trouvé celui qu'il était venu rejoindre. Mais aucun n'avait sa démarche qu'il aurait reconnue au premier coup d'œil pour l'avoir suivi depuis la rue de Glatigny. Arrivé au bout de la rue aux Fèvres, il dut prendre une nouvelle décision : pénétrer dans le périmètre des Halles ou continuer le tour du cimetière. Il opta pour le cimetière et finit par se retrouver

au point de départ, Gros-Jean comme devant.

La journée était avancée et il eût été sage de rentrer au bercail, mais Valentin avait sa fierté. Il s'imaginait à La Pomme vermeille, attablé avec messire d'Anceny, le prévôt adjoint et Perrin — surtout Perrin — en train de leur expliquer qu'il avait été assez bête pour laisser échapper sa proie. Et cela, parce qu'il avait décidé d'apaiser sa faim, lui qui si souvent avait eu faim et était passé maître dans l'art de penser à autre chose pour qu'elle ne le torture pas. Il ne se pardonnait pas cette faiblesse. Le mieux était de rester sur place et de continuer sa quête le lendemain, mais il lui fallait un abri pour la nuit.

Il se demanda si ses anciens amis hantaient encore les environs et, dans ce cas, s'ils seraient prêts à l'accueillir, voire à l'aider dans ses recherches. Évidemment, il était parti deux hivers plus tôt sans prendre la peine de les en avertir et rien ne prouvait qu'ils seraient contents de le voir. Le milieu, cependant, était peu porté sur les civilités, et au fond, sa manière de procéder à l'époque avait été normale. Il ne pouvait préjuger de la façon dont il serait reçu, mais n'avait rien à perdre en essayant. S'ils le repoussaient, il irait dormir à l'hôpital Saint-Jacques-aux-Pèlerins et se débrouillerait seul pour repérer Hubert.

La fontaine des Halles était leur point de ralliement. Dans la journée, ils vaguaient à leurs affaires par deux ou trois, mais au crépuscule, ils se réunissaient là avant de se replier sur leur refuge du cimetière : ensemble, ils étaient moins vulnérables. Aux abords de la fontaine, il prendrait soin de rester à couvert afin de vérifier qui faisait encore partie de la petite communauté dont il avait été membre. S'il n'y connaissait personne, ce qui n'était pas exclu, car ces groupes étaient fluctuants, il s'en irait sans se montrer.

Il découvrit en arrivant que l'un d'eux était déjà présent : Lucas. Pas de chance : ils se détestaient. Lucas tentait de s'imposer comme chef à une troupe qui n'en voulait pas. Valentin avait été l'un de ses plus vigoureux opposants. Il espérait que Lucas n'était pas parvenu à ses fins, ce qu'il saurait assez vite en observant l'attitude des autres. Si son ennemi était devenu le chef de la bande, il n'aurait qu'à s'en aller. La vue du suivant réchauffa le cœur du transfuge : c'était Odilon, celui

qu'il avait rencontré en premier et qui l'avait parrainé pour le faire admettre. Il avait été son ami et c'était lui qu'il avait le plus regretté. Puis vinrent Adam, Paulin, Hugo, Adrien, Gaspard, Arthur, Roland et quelques nouveaux. Il connaissait presque tous ces garçons et leur comportement vis-à-vis de Lucas était le même qu'autrefois : pas de soumission, pas de respect. Il pouvait se montrer.

Les réactions à son apparition furent diverses : de la joie d'Odilon et de Paulin — qui se jetèrent sur lui pour une longue accolade — à l'hostilité déclarée de Lucas en passant par l'expectative de certains, l'indifférence d'autres et la curiosité des nouveaux.

Lucas interrompit avec humeur ces manifestations qu'il jugeait intempestives en rappelant que la nuit tombait et qu'il fallait y aller. Valentin emboîta le pas à la bande sans que s'élève la moindre protestation. Ils pénétrèrent dans le cimetière par l'entrée la plus proche : celle de la rue de la Lingerie. C'était l'heure où les simples promeneurs quittaient les lieux au profit de ceux qui y passeraient la nuit. Les derniers se hâtaient vers les portes. L'atmosphère, qu'il eut été abusif d'appeler bon enfant pendant le jour, devenait carrément inquiétante au crépuscule. Plus d'inhumations, partant plus de pompe ecclésiastique, de clochettes de servants ni de pleurs d'endeuillés. Les échoppes avaient fermé, les forains étaient prudemment allés ailleurs mettre leur marchandise hors de portée des malandrins qui, eux, du moins les plus mal lotis, dormiraient sur place et ne dédaigneraient pas de faire main basse sur des articles qu'ils seraient susceptibles de revendre, quitte à estourbir leur légitime propriétaire pour s'en emparer. Les trafics plus ou moins louches avaient cessé : chacun cherchait un abri pour la nuit, y compris les chiens errants et autres porcs qui avaient foui dans le jour la terre grasse du cimetière à la recherche d'un cadavre encore pourvu de chair. Valentin retrouvait presque avec plaisir cette odeur de décomposition qu'il n'avait plus sentie depuis longtemps. Pour aussi âcre et entêtante qu'elle fût, elle évoquait un refuge partagé avec des compagnons sûrs. Ils se glissèrent le long des arcades du charnier des Écrivains, déserté pour l'heure par les scribes qui y offraient leurs services, contournèrent une logette de recluse, regardèrent de tous côtés et s'engagèrent dans un escalier

reliant la galerie au charnier. L'odeur ici était moins forte, car les os qui y étaient entassés avaient été sortis des fosses communes après que la terre eut fini de manger les cadavres, ce que, disait-on, elle accomplissait en neuf jours à peine. Les garçons avaient élu domicile à cet endroit parce qu'ils étaient à peu près sûrs d'y avoir la paix. Des histoires de morts qui agressaient les vivants se racontaient et les hôtes nocturnes du cimetière préféraient ne pas fréquenter les squelettes de trop près. Les compères de Valentin n'étaient pas moins inquiets que les autres des manifestations de l'au-delà, mais ils avaient moins peur des morts que des vivants, ces adultes plus costauds qu'eux, souvent repris de justice, des hommes sans foi ni loi qui jouaient du couteau sans états d'âme. D'ailleurs, il ne leur était jamais rien arrivé de mal à côtoyer les ossements, même quand l'un d'eux faisait inopportunément rouler un crâne sous ses pas.

La présence des morts, à laquelle il n'était plus habitué, oppressait Valentin, mais Odilon, désireux de raconter à son ami l'événement le plus marquant vécu par la petite bande l'hiver précédent, l'aida à oublier son malaise par le feu de son récit auquel ses compagnons ajoutaient un détail à l'occasion. Leur débrouillardise avait attiré l'attention d'un ruffian qui faisait régner la terreur, battant tout le monde au bras de fer et assurant le triomphe de ses opinions à coups de poing. Cet individu, qui aurait préféré qu'ils travaillent pour lui plutôt que pour eux-mêmes, avait tenté par plusieurs moyens de les prendre sous sa coupe. Mais n'avait pas prévu qu'ils feraient front ensemble : il avait la force, eux avaient le nombre et la ruse. Non seulement il avait échoué, mais il avait perdu la face. Évidemment, nul n'osait lui rire au nez, mais dès qu'il avait le dos tourné, les quolibets fusaient sans qu'il pût dire d'où ils venaient. Incapable de les faire cesser, il avait préféré vider les lieux. Cet épisode leur avait valu une certaine réputation et plus personne ne les ennuyait, ce qui ne les empêchait pas de rester méfiants. À part cela, leur vie n'avait pas changé : un peu voleurs, un peu mendiants, ils se débrouillaient tant bien que mal pour manger à peu près tous les jours.

Quand ce fut à Valentin de décrire la sienne, il leur servit la fable qu'il avait concoctée avant de les rejoindre, car il était conscient qu'il

ne pouvait pas parler de son existence choyée, de la protection de Perrin et de tous les membres de l'hôtel d'Anceny — à l'exception de la maîtresse, certes, ce qui n'était pas rien, mais tout le monde s'arrangeait pour qu'elle l'oublie. S'ils avaient su qu'une paillasse l'attendait dans la chambrette d'un galetas dont il jouissait seul, qu'il avait table ouverte dans la cuisine d'une maison bourgeoise, gagnait de l'argent au lieu de le mendier, se vêtait d'habits faits pour lui et que les guenilles semblables aux leurs qu'il portait ce jour-là étaient un déguisement, il aurait perdu leur confiance. Le coursier d'un drapier n'appartenait pas au même monde qu'eux et ils n'avaient plus rien en commun.

Il n'eut pas à s'inventer une vie : il raconta celle d'autrefois, quand il demandait l'aumône à Saint-Landry avant d'aboutir aux Halles. Odilon avait assisté à ses côtés à l'exécution de Rollin et, sachant qu'il regrettait la paroisse de son enfance, avait deviné qu'il y était retourné. Ce qui requit un peu plus d'imagination fut d'expliquer pourquoi il était revenu et ce qu'il avait à faire le lendemain. Il ne put trouver mieux qu'une histoire fumeuse dont il craignait qu'ils ne la croient point, mais ils n'avaient jamais vu que des situations bizarres et la gobèrent sans sourciller.

Il prétendit que l'homme dont il avait perdu la trace avait escroqué ses partenaires et que le chef des bateleurs lui avait promis une récompense s'il le retrouvait à sa place. Appâtés par la récompense, qu'il s'engagea à partager, ils furent plusieurs à lui proposer leur aide. À son avis, si Hubert était encore dans le secteur, il essaierait de gagner quelques sous en exerçant son métier : il suffirait de trouver un jongleur qui utilisait des poignards, ce qui n'était pas des plus communs.

En couchant à la dure en compagnie de squelettes, Valentin mesura à quel point la vie qui était celle de ses compagnons et qui avait été la sienne lui était devenue étrangère et combien il tenait à son confort actuel. Il devait retrouver Hubert pour prouver à Perrin et messire d'Anceny qu'il méritait leur bienveillance.

XVIII

À cent lieues d'imaginer que Valentin ne s'était pas montré par crainte d'être chassé par ses protecteurs déçus, Perrin se morfondait. Il s'était attaché aux pas de Jean le Mauvais, ce qui ne lui avait rien appris qu'il ne sût déjà : le malfrat menait une vie de coq en pâte. Tard levé, il retrouvait dans l'après-midi des individus de son acabit pour jouer aux dés dans quelque tripot, privilégiant comme partenaires des naïfs qu'il pouvait plumer sans danger, puis finissait la journée à se prélasser aux étuves. Le découragement faisait à Perrin une démarche lasse qui accentuait les défauts de son corps contrefait. Quand Gervais le vit entrer à La Pomme vermeille, son cœur se serra pour son vieil ami. Afin de le distraire de son inquiétude, il lui fit le récit de sa visite aux Thillay dont il avait lieu d'être satisfait.

Curieux d'apprendre comment se déroulait le séjour d'Isabelle chez les drapiers, il s'y était rendu après avoir dormi quelques heures. À son habitude, Nicaise supervisait ses employés dans la galerie haute où ils bavardèrent un moment. Gervais lui raconta qu'il remplaçait son fils au guet dans l'espoir de faire avancer son enquête, mais qu'aucun nouvel élément n'était apparu.

— Ces ruffians sont très rusés, compatit Thillay. Et s'ils sont assez cruels pour martyriser des enfants et les réduire en esclavage, ils ne doivent pas hésiter à se débarrasser d'adultes qui pourraient les dénoncer.

— C'est en effet leur méthode. En terrorisant tout le monde, ils s'assurent le silence de ceux qui ont des informations de sorte qu'ils restent impunis et continuent de nuire.

Nicaise tapota amicalement l'épaule de Gervais en guise d'encouragement ou de consolation et lui proposa :

— Veux-tu rendre visite à ta protégée ?

— Avec plaisir, si tu penses que cela ne dérangera pas Madeleine.

— Mais non, voyons !

Tandis qu'ils gravissaient le degré menant à l'étage habité, des voix leur parvinrent, portant une de ces chansons* dont les femmes accompagnent leurs travaux d'aiguille. Ils s'arrêtèrent sur le seuil sans manifester leur présence pour ne pas les interrompre afin de jouir du spectacle. Elles chantaient toutes, mère, filles et invitée, sans lever les yeux de la pièce de linge qu'elles brodaient.

*Trois sœurs sur le bord de la mer
chantent clair.*

La plus jeune était brunette :

« Un brun ami je défie,

je suis brune,

j'aurai aussi un brun ami. »

*Trois sœurs sur le bord de la mer
chantent clair.*

La cadette appelle

Robin son ami :

« Prise m'avez dans la ramée,

reportez-m'y. »

*Trois sœurs sur le bord de la mer
chantent clair.*

L'aînée dit :

« On doit bien une jeune dame aimer

et garder son amour

quand on l'a. »

Les deux hommes se montrèrent avant qu'elles enchaînent avec un nouveau chant et furent accueillis par les manifestations de joie dont les filles Thillay gratifiaient leur père à chacune de ses apparitions. Isabelle était plus réservée, mais elle souriait.

Madeleine fit apporter une collation et la conversation fut générale, aisée et légère comme de coutume dans cette famille sans

histoires. Avant que le visiteur ne prenne congé, la maîtresse de maison lui proposa de s'entretenir en privé avec Isabelle qui le conduisit dans une pièce vide où ils échangèrent quelques mots. Elle lui confirma qu'elle se plaisait chez le drapier, ce que son attitude lui avait permis de deviner. Il lui promit de venir la chercher prochainement pour la mener à sa grand-mère et s'en alla content.

C'était ainsi qu'il s'était trouvé sans le savoir à proximité de Valentin qui traquait Hubert avec l'aide de ses compagnons. Ils avaient fait des équipes de deux : Odilon était resté avec lui, Paulin était parti avec Arthur et Roland en compagnie d'un nouveau. Sans surprise, Lucas s'était désintéressé de l'affaire et ceux qui voulaient lui plaire également. Ils parcoururent sans relâche qui le marché qui le cimetière qui les environs des lieux de culte de la Grand'rue Saint-Denis entre les Halles et l'hôpital Saint-Jacques. Ils avaient convenu de faire le point sous le porche de l'église des Saints-Innocents quand les cloches sonneraient les heures, mais chaque fois qu'ils s'y retrouvèrent, ce fut pour échanger un signe de dénégation : personne n'avait repéré leur homme.

Cette journée passée à hanter les Halles, ses étals, les abords du pilori et du tréteau des supplices, replongea Valentin dans les réalités d'une existence à laquelle il aurait pu se réadapter en un clin d'œil même si elle était désormais fort éloignée de la sienne. Il en eut la preuve lorsqu'il aperçut la ceinture dénouée d'une bourgeoise dont il eût pu s'emparer sans la moindre difficulté. Il fit le geste de s'en saisir, qui lui était venu naturellement, mais le retint : il avait trop à perdre s'il se faisait prendre. Odilon n'avait pas ses raisons de s'abstenir et il happa la ceinture avant de se glisser dans la foule comme une anguille, ce qui ne l'empêcha pas de subtiliser au passage un pain qui s'offrait à lui dans le panier béant d'une ménagère. Quand les femmes crièrent au voleur, ils étaient déjà loin. Tandis qu'ils se partageaient la miche, protégés par l'encoignure d'une porte latérale de l'église, Odilon sortit la ceinture de sous ses hardes pour l'examiner.

— Belle boucle, commenta-t-il avant de la remettre à l'abri. Tu l'avais vue avant moi, pourquoi tu ne l'as pas prise ?

— C'est ton territoire.

Satisfait de sa réponse, Odilon n'insista pas.

Ils continuèrent leur quête sans plus de résultats que la bourse d'un cavalier qui vint enrichir le butin d'Odilon. Elle se balançait au niveau de son nez comme pour le défier, et il en coupa les cordons avec la dextérité d'une longue habitude. À mesure que le jour avançait, l'espoir de découvrir le jongleur diminuait. Les uns et les autres avaient vu plus d'un bateleur, mais aucun ne correspondait à la description qui leur en avait été faite : très grand, très maigre, habillé d'un costume vert. S'il avait été présent, il ne leur aurait pas échappé. La fin de l'après-midi approchait et Valentin ne savait quelle décision prendre. Devait-il demeurer sur place et continuer sa quête le lendemain ? Il n'espérait plus remettre la main sur Hubert. S'il était resté introuvable aujourd'hui, se disait-il, cela devait signifier qu'il avait quitté les lieux, car ils ne s'étaient pas contentés de le rechercher eux-mêmes : ils avaient aussi questionné des mendiants et des tire-laine* de leur âge avec qui ils partageaient les aires. Dans ces conditions, où se diriger sans le moindre indice ? Il ne croyait plus au succès de son entreprise quand à la toute fin de la journée Arthur et Roland, très excités, annoncèrent qu'ils étaient tombés sur un homme correspondant au signalement. Ils venaient des Halles par la rue des Prêcheurs et ils l'avaient vu sortir d'une mesure en compagnie d'une femme. Ils s'étaient rendus à la taverne du coin de la rue et devaient y être encore. Les quatre jeunes mendiants s'y précipitèrent et attendirent. La porte s'ouvrit plusieurs fois sur des clients qui s'en allaient, mais ce n'était jamais Hubert. Finalement, Odilon proposa d'entrer pour s'assurer de sa présence.

— Tu vas te faire jeter dehors, l'avertit Valentin.

— Peu importe. Avant qu'on me botte les fesses, j'aurai vérifié s'il y est.

Les deux prévisions d'Odilon se réalisèrent : il fut brutalement éjecté pour atterrir en plein milieu de la ruelle, mais il avait eu le temps de faire le tour de la salle. Le jongleur n'était pas là. Valentin allait céder au découragement lorsqu'Arthur lui fit remarquer qu'Hubert n'avait pu se rendre bien loin à cette heure tardive. D'après lui, il avait dû rencontrer quelqu'un à la taverne et ensuite retourner

au gîte qu'ils lui avaient vu quitter. Valentin n'avait d'autre choix que passer une nuit de plus au cimetière avec ses compagnons. Dès l'aube le lendemain, il viendrait se poster devant la mesure pour attendre qu'Hubert en sorte, en espérant que cela se produise.

La journée était finie et la petite troupe se réunit au point de ralliement d'où elle se rendrait à son refuge nocturne. Valentin assista alors à une scène qui n'avait pas eu lieu la veille, ou bien qu'il n'avait pas remarquée. Adossé à la fontaine se tenait un individu que la plupart de ses compagnons allèrent trouver à tour de rôle. Il n'était pas grand, mais râblé et donnait une impression de force. Les garçons lui tendaient divers objets et un dialogue s'engageait. Même s'ils paraissaient ne pas céder tout de suite, ils s'adressaient à lui avec une sorte de déférence craintive que Valentin comprit mieux quand le regard de l'homme s'appesantit sur lui, inquisiteur et vaguement menaçant. Il avait des yeux noirs, très enfoncés sous des sourcils broussailleux, noirs également, de même que la tignasse mal entretenue qui encadrait un visage aux traits durs. Valentin frissonna. Son père dégageait autrefois une semblable impression de danger. Il ne voulait pas s'en souvenir.

— Reste là, lui recommanda Odilon, je reviens.

L'homme désigna Valentin et posa une question. Odilon répondit puis il prit sous son vêtement un objet qu'il lui tendit. Son interlocuteur se désintéressa de Valentin pour examiner la ceinture. Il fit une proposition qui ne dut pas satisfaire Odilon, car une discussion s'engagea et la ceinture reparut dans les mains du garçon qui fit mine de s'éloigner. Mais l'autre le rappela et ils argumentèrent encore pour finir par se mettre d'accord. L'homme sortit quelques piécettes de sa bourse, glissa l'objet dans sa besace et s'en alla.

— Maudit Testart, grommela Odilon, plus voleur que les voleurs.

Pendant que Valentin s'installait pour une nouvelle nuit aux Innocents et que Perrin semblait parti pour noyer sa détresse dans le vin, Gervais rejoignit son équipe de guet pour une dernière garde dont il n'espérait rien de plus que des précédentes. Néanmoins, il en fut autrement. Avant qu'ils ne quittent le Châtelet pour commencer leur ronde, le commissaire Levert en personne les avertit qu'ils seraient les

acteurs d'un dispositif destiné à arrêter des ruffians qui opéraient Aux Bonnes Eaux. Qu'ils attendent son détachement de sergents au poste assis le plus proche des étuves : ils recevraient les consignes à ce moment-là. Levert, ignorant d'Anceny, ne s'était adressé qu'à Ferrand, mais Primaut était venu vers lui en remuant la queue, au grand déplaisir de son propriétaire qui l'avait rappelé sèchement et à la stupéfaction de tous les autres que le mâtin impressionnait. Questionné sur le sujet par ses coéquipiers, il se garda de dire qu'il connaissait le commissaire et son chien et prétendit avoir un don avec les animaux. Du Châtelet, ils allèrent directement aux abords de la rue de Glatigny pour attendre les sergents.

Lorsque le pas des chevaux annonça leur arrivée, ils eurent la surprise de découvrir qu'outre le commissaire Levert, le prévôt adjoint était parmi eux. Cela prouvait l'importance de l'opération et, par contrecoup, les rendait importants eux aussi vis-à-vis des guetteurs assis à qui les montures furent confiées. Coudrier dirigea la manœuvre en personne, chargeant les hommes de Ferrand de couper les issues : la moitié d'entre eux à l'angle de la rue des Marmousets, l'autre moitié à celui de la rue Saint-Landry. Il envoya également quatre de ses plus forts sergents contrôler l'arrière de la maison pour empêcher la fuite par les jardins.

— J'ai besoin de quelqu'un pour écouter à la porte des étuves. Comme on ne voit aucune lueur, il faut vérifier qu'il y a vraiment du monde et qu'on n'a pas été mal informés. Qui veut y aller ?

Tous levèrent la main, désireux de se mettre en valeur devant le chef.

— Toi, dit-il en désignant Gervais qui n'avait pas hésité à se porter volontaire.

Il partit vers son but en prenant soin de raser les murs et d'éviter que ses pas ne s'entendent. L'oreille collée à la porte, il perçut des bruits de voix. Il y avait des gens à l'intérieur qui, pour le moins, ne respectaient pas le couvre-feu. Cela permettrait aux sergents de la prévôté de les arrêter. Il revint vers Coudrier qui attendait son rapport et se contenta d'un signe de tête affirmatif. Son ami lui signifia du geste de rester avec eux. Aucun autre rôle n'était prévu pour lui, sans

cela il en aurait été informé, mais Coudrier lui faisait la faveur d'assister à la prise de la place.

Levert frappa à la porte de son poing fermé.

— Ouvrez, là-dedans ! C'est la prévôté.

Pas de réponse, mais du remue-ménage perceptible depuis la rue.

— Ouvrez ou on défonce la porte !

Toujours rien. Coudrier fit signe aux deux sergents qui portaient un bélier. La porte sortit de ses gonds au premier coup dévoilant l'affolement des personnes présentes. Contrairement à ce que l'on eût pu attendre d'une salle d'étuves, point de corps dévêtus. Peu de femmes, d'ailleurs, à part la maquerelle, que Gervais reconnut, et deux ou trois autres dont il ne se souvenait pas, des servantes plus que des filles folieuses à en juger par leurs habits modestes. Quant aux hommes, dont Jean le Mauvais faisait partie, ils n'avaient pas la tournure de clients, mais de malfrats : leurs mines étaient menaçantes et des couteaux avaient surgi dans leurs mains lorsqu'ils s'étaient aperçus que la retraite par les jardins était coupée. Ce n'était pas à la prostitution que l'on s'adonnait en ces lieux après le couvre-feu, mais à une activité assez grave pour que les coupables courent le risque de s'opposer aux sergents de la prévôté avec des armes. Quoiqu'aguerris, les officiers de police eurent du mal à les mettre hors d'état de nuire. Des coups s'échangèrent, d'une grande violence. Les malfaiteurs savaient qu'une sentence sévère les attendait s'ils étaient pris et ils se défendirent avec l'énergie du désespoir, utilisant, outre leurs armes, leurs poings, leurs pieds et les chopes en étain traînant sur les tables qui, maniées avec force et dextérité, assommaient proprement leur homme. Les sergents en vinrent à bout, mais ils laissèrent un blessé dans l'affrontement, ce qui les enragea et les incita à traiter brutalement leurs prisonniers. La perquisition commença lorsque tout le monde eut les mains entravées. Un petit homme âgé dont l'aspect différait de celui de ses complices sortit de sous une table où il s'était mis à l'abri. Il jura qu'il était là pour les filles et n'avait rien à voir avec ces bandits.

— Lâchez-moi, je paierai l'amende pour le couvre-feu, suppliait-il.

— Toi, le receleur, tais-toi, lui intima Levert. S'il n'y a pas de

marchandise volée, tu seras libéré, sinon, tu risques la corde comme les autres.

Ils découvrirent sans peine ce qu'ils s'attendaient à trouver dans la souillarde* : des objets de culte dérobés dans des églises sommairement dissimulés derrière des sacs de vivres. Tous ceux qui étaient aux étuves furent réunis dans la rue, encadrés par les sergents. Les filles de cuisine pleuraient, la maquerelle, qui feignit le plus grand étonnement devant les calices, ciboires et ostensoirs, prétendait que ces objets avaient été cachés chez elle à son insu. Ignorant la présence de Coudrier, qui avait pris garde de ne point se montrer, elle criait qu'elle connaissait personnellement le prévôt adjoint et qu'ils allaient se mordre les doigts de lui avoir cassé sa porte.

— Comptes-y, ricana le sergent qui la poussa dans la rue avec les autres.

C'est là qu'elle découvrit Coudrier. Furieuse, elle l'agonit d'injures, le traitant de Judas, de fourbe, de félon et autres gracieusetés. Les hommes de Ferrand furent rappelés et envoyés récupérer les chevaux des sergents. Ce fut ainsi qu'un cordon de cavaliers conduisit les prises au Châtelet.

Ce coup de filet fructueux, Coudrier le devait à Léontine. Lorsqu'il lui avait proposé de collaborer avec la police, elle y avait vu un moyen d'échapper à l'emprise de Jean le Mauvais qui l'avait battue une fois de trop. L'intervention ayant eu lieu après le départ des filles folieuses, comme il le lui avait promis, elle ne serait pas soupçonnée d'avoir trahi et pourrait reprendre du service dans une autre étuve.

Avant que Gervais ne réintègre son groupe de guetteurs, Coudrier lui chuchota qu'ils se verraient le lendemain lorsque les suspects auraient été entendus. Il ne se passerait rien de plus ce soir-là, car la loi interdisait de les interroger de nuit et sans l'accord d'un juge.

XIX

Gervais était à la prévôté, où il s'était rendu après avoir résumé les événements de la nuit à un Perrin creusé par les stigmates de sa soirée, quand celui-ci surgit avec Valentin à sa remorque. Le soulagement de son ami, qui n'espérait plus revoir le garçon, avait effacé ses trois jours d'angoisse et il était presque guilleret. Son accompagnateur, par contre, affichait une mine renfrognée. Il avait été plus que réticent à se présenter au fief de la police, mais Perrin ne lui avait pas donné le choix. Tout en franchissant le pont aux Changeurs, Valentin se demandait avec inquiétude ce qu'il devait éliminer de son récit pour éviter de mettre en cause ses compères des Halles tout en restant crédible.

Après une nuit passée, comme la précédente, à regretter son galetas et sa paillasse de l'hôtel d'Anceny, sans oublier la soupe d'Appoline qui permettait de si bien commencer les journées, Valentin s'était rendu en compagnie de la petite troupe qui avait enquêté pour lui la veille devant la mesure où Hubert avait été aperçu. Le jongleur était un homme fait, et le jeune pied bot n'aurait eu aucune chance de le forcer à parler s'il eut été seul pour l'affronter. Pendant des heures, la façade était restée morte. Paulin s'était chargé d'acheter des oublies pour tout le monde au vendeur qui faisait le pied de grue dans les environs, car la faim contractait les estomacs. C'était Valentin qui régalaît, ayant encore quelque monnaie, mais ses réserves s'épuisaient, et s'il n'obtenait pas un résultat rapide, ses aides l'abandonneraient, obligés de retourner à leurs activités pour se nourrir. Lui-même, nécessité fait loi, devrait renouer avec la rapine, même s'il avait

promis à Perrin d'y renoncer.

Quand Hubert s'était enfin montré, il était seul. Alors qu'il se dirigeait d'un pas pressé vers les Halles, les jeunes mendiants l'avaient encerclé. Il avait protesté :

— Poussez-vous, laissez-moi passer. Je n'ai rien à voler. Vous ne voyez pas que je suis aussi pauvre que vous ?

— Ce n'est pas pour te voler, c'est pour te parler, lui avait dit Valentin.

— Parler ? Parler de quoi ? Je n'ai pas le temps pour des sornettes. Poussez-vous, je vous dis, je suis attendu.

Mais rien n'y fit. Ils avaient tourné autour de lui en le bousculant, ce qui l'écartait insidieusement de son but pour le conduire vers l'entrée du cimetière. Le jongleur avait commencé de s'inquiéter.

— Cessez la plaisanterie. Elle n'est pas drôle.

Il n'essayait pas cependant d'obtenir l'aide des passants, dont il y avait de toute évidence peu à espérer dans ce quartier, et encore moins des sergents, car la dernière chose qu'il souhaitait c'était attirer l'attention.

Acculé sous la galerie du charnier dans un recoin entre deux tombeaux, il avait finalement cédé :

— Dites-moi ce que vous voulez et qu'on en finisse.

Valentin lui avait demandé où il allait aussi vite.

— En quoi cela te concerne ?

— Si tu veux repartir, réponds.

— Je vais rejoindre un marâcher, avait-il livré, excédé. À la fin du marché, il m'emmènera hors les murs dans sa charrette.

— Pourquoi tu ne sors pas de la ville à pied avec des marchands ou des pèlerins ?

— Parce qu'il va me cacher sous ses paniers. Tu as compris, là, que c'est important que j'aille au rendez-vous ? Si j'arrive trop tard, il sera parti.

— De qui tu te caches ?

— Et toi, qui es-tu pour poser toutes ces questions ? Mais je te connais...

Il avait plissé le front à la manière de quelqu'un qui réfléchit puis

son visage s'était éclairé.

— J'y suis ! Avec les Joyeux Corneurs. Tu accompagnais...

— Oui, je suis Valentin.

Le jongleur, qui avait compris que son vis-à-vis préférait qu'il n'en révèle pas trop à son sujet, lui conseilla d'un air malin :

— Il vaut mieux que tu me lâches, si tu vois ce que je veux dire...

Mais Valentin ne comptait pas se laisser évincer.

— Ou tu réponds, ou on t'enferme dans un de ces tombeaux pendant que je vais chercher Jean le Mauvais. Je suis sûr qu'il sera content de te retrouver.

Hubert avait pâli.

— D'accord. C'est lui que je fuis. Je lui dois de l'argent et je n'en ai pas. S'il me trouve, il me tuera. Mais tu dois être au courant si tu es acoquiné avec lui.

— Tes problèmes ne m'intéressent pas. Ce que je veux savoir, c'est ce que tu connais des vols d'enfants.

— Des vols d'enfants ? Mais rien du tout !

Sa mine sidérée prouvait qu'il était sincère, mais Valentin avait posé une dernière question par acquit de conscience.

— Est-ce que les Joyeux Corneurs ont enlevé le fils du drapier de la paroisse Saint-Pierre-des-Arcis ?

— C'est donc cela. Maître Arnoul se doutait qu'il finirait par être accusé. Eh bien, crois-moi ou non, ils n'y sont pour rien et moi non plus. Pas davantage pour celui-là que pour les autres.

— Et tu n'as entendu aucune rumeur ?

— Aucune.

— C'est bon, tu peux partir.

Le jongleur, qui n'en revenait pas, était resté figé un instant. Puis, voyant s'écarter les galopins, il avait déguerpi. Tandis qu'il courait sans regarder devant pour jeter à son tourmenteur : « Si tu m'as fait rater mon rendez-vous, je te retrouverai et tu le regretteras ! », il s'était étalé de tout son long en se prenant les pieds dans la courroie de l'éventaire que le marchand d'oublies avait malencontreusement posé à terre. Il n'était resté qu'un instant vautré dans les pâtisseries du malheureux qui glapissait d'indignation pour repartir au galop sur ses

longues jambes maigres.

Valentin allait remercier ses compagnons, mais ils avaient déjà disparu à l'exception d'Odilon. Avant d'en faire autant, celui-ci l'avait averti :

— Nous, on ne veut rien avoir à faire avec les voleurs d'enfants. Ne reviens pas ici.

— Je vous apporterai la récompense que je vous ai promise.

— Ce n'est pas la peine. Va-t'en.

L'attitude des garçons laissait entendre qu'ils détenaient des informations sur les ravisseurs, mais que ces bandits les terrorisaient. Testart en faisait-il partie ? L'homme paraissait capable des pires crimes, mais cela ne signifiait pas pour autant qu'il était coupable de celui-là. Il se contentait peut-être de son rôle d'intermédiaire entre les petits larrons et les receleurs auxquels il apportait le butin. Odilon et les autres pourraient lui répondre, mais ils ne le feraient pas. Pour les obliger à révéler ce qu'ils savaient, il faudrait les soumettre à la question. Si la police était informée de leur réaction au sujet des voleurs d'enfants, elle n'hésiterait pas à utiliser ce moyen, mais leur ancien compagnon était loyal : il ne les dénoncerait pas.

Coudrier ne tira de Valentin que ce que celui-ci voulut bien lui dire ; quoique conscient de ses réticences, il n'insista pas beaucoup, car ce qu'il lui rapportait au sujet d'Hubert correspondait aux aveux de Jean le Mauvais. Les individus de la rafle nocturne pris en flagrant délit ne s'étaient guère obstinés à nier le trafic d'objets du culte. Le receleur avait résisté plus que les voleurs, mais une perquisition dans sa réserve lui avait cloué le bec : il y avait là largement de quoi le faire pendre. Quant à la tenancière, elle serait elle aussi accusée de recel ; vu que les objets étaient sacrés, elle avait peu de chance d'échapper à la peine de mort. Seules les servantes furent relâchées : pratiquement réduites en esclavage par la maquerelle, elles étaient obligées de lui obéir et cela ne leur fut pas compté comme un délit.

Les ruffians n'avaient guère d'illusion sur leur sort, mais ils espéraient au moins éviter la torture grâce à leurs aveux. Un vain espoir pour Jean le Mauvais, dont la relation avec le jongleur des Joyeux Corneurs devait être élucidée pour déterminer s'il avait un lien

avec les rapt d'enfants. Les protestations scandalisées du malfrat ne suffirent pas et il fut mis à gehine*. Comme le raconta Coudrier à d'Anceny, en voyant les instruments de la salle réservée aux interrogatoires l'homme perdit son arrogance.

— C'est moins facile d'affronter la souffrance physique que de battre une femme. Il a crié, pleuré, supplié et, avant même d'avoir goûté à la médecine du questionneur, il a promis de tout dire. Ce qui ne nous a pas attendris.

Entre deux hurlements, il avait déroulé une impressionnante liste de crimes qui couvraient à peu près la totalité du champ de la crapulerie. Après s'être réchauffé aux cuisines de la prison, selon ce que stipulait le règlement, il fut réinterrogé sans la contrainte. Il avoua tout de nouveau, à l'exception des ravissements d'enfants.

— Sur le tréteau*, il avait admis cela aussi, mais par la suite, il a dit que c'était pour faire cesser la douleur.

— Tu le crois ?

— Oui. Au point où il en est, un crime de plus ne changerait rien.

En quittant le Châtelet, Gervais déplora que l'enquête sur les voleurs d'enfants ne progresse pas.

— Tout ce que l'on obtient, se plaignit-il à Perrin, c'est d'éliminer des suspects.

Valentin, lui, savait qu'il aurait pu aller plus loin, mais il ignorait comment s'y prendre sans mettre en cause ceux qui l'avaient aidé.

XX

Pendant la semaine de guet, Gervais avait pu échapper à Mariette : trop tard levé pour le dîner, il était déjà parti à l'heure du souper. Il lui serait désormais plus difficile de l'éviter. Au moins, elle ignorait dans quelles conditions il s'était acquitté de sa tâche et surtout qu'il avait espéré faire progresser son enquête par ce biais. Philippe, par contre, avait découvert la supercherie de son père et lui en avait demandé compte assez vivement. En apprenant la vérité, il s'était excusé, mais Gervais avait dû lui avouer que cette opération s'était soldée par un échec.

— Si je comprends bien, les bateleurs étaient ta seule piste et ils sont innocents.

— Hélas.

— Tu n'as aucune autre idée ?

Gervais se contenta de soupirer.

— Tu as fait tout ce que tu pouvais. Il faut se résigner, j'imagine.

— La prévôté continue de chercher et les sergents ont des moyens supérieurs aux miens.

— S'ils trouvent le coupable, ce sera trop tard pour Colin.

Il n'y avait rien à répondre et il pressa l'épaule de son fils pour lui montrer son affection. Philippe s'affaissa un instant puis se redressa.

— Il faut que nous soyons forts pour le petit qui arrive.

L'espoir avait disparu à l'hôtel d'Anceny. Ils avaient mis toute leur foi en Gervais, mais celui-ci n'avait pas retrouvé l'enfant. Si Mariette lui en voulait, et l'exprimait sporadiquement en disant qu'elle ne s'expliquait pas pourquoi il avait sauvé Simon et pas Colin, le reste de

la maisonnée savait qu'il avait fait de son mieux. Étonnamment, entre deux salves de reproches, son attitude s'était non pas adoucie, mais teintée d'indifférence. Une petite conversation avec la nourrice permit à Gervais d'en comprendre la raison : sa bru avait une autre bête noire qui occupait toutes ses facultés de détestation. Thomasine Galet, confortée dans son bon droit par le fait de sa présence lors de l'enlèvement, n'oubliait pas un seul jour de venir prendre des nouvelles de la mère éprouvée. Totalement dépourvue de tact, elle remuait le couteau dans la plaie en évoquant Colin dont elle se souvenait si bien, un beau petit garçon qui devait tellement leur manquer. Elle posait toutes sortes de questions à son sujet, pensant justifier sa curiosité en disant :

— Moi, vous savez, je n'ai pas encore d'enfant, alors, j'ignore comment on se comporte avec un petit de trois ans : ce qu'il aime manger, quels sont ses jouets préférés. Je voudrais être prête quand le moment arrivera.

— Cela vient tout seul, coupait Mariette pour la faire taire, ne vous en faites pas.

Muguette conclut son exposé de la situation en déclarant farouchement :

— Si dame Mariette ne le fait pas, c'est moi qui l'étranglerai.

— Je vais parler à son mari, promit-il.

Cela, au moins, il pouvait le faire.

Galet, qui se rendait à la taverne tous les jours en fin d'après-midi, était déjà présent lorsqu'il entra à La Pomme vermeille. Il s'assit à sa table.

— D'Anceny ! s'exclama le drapier, tu as l'air en forme pour un homme de ton âge qui vient de passer une semaine de nuits blanches.

— Au monastère on ne se repose que quelques heures d'affilée à cause des prières. Je suis habitué à me contenter de fragments de sommeil.

— Moi, j'aurais du mal, même si je dors peu : quand ma routine est perturbée, j'ai besoin de temps pour retrouver un semblant de calme.

— Tu n'as pourtant pas hésité à partir en Artois. Il fallait que ce

soit important.

Galet se tendit imperceptiblement.

— Je te l'ai déjà dit : la bêtise d'un de mes employés risquait de me faire perdre un bon client.

— Il est vrai. Sais-tu, j'ai une requête un peu délicate...

Il se raidit de nouveau.

— Je t'écoute.

— C'est à propos de ta femme.

— Ah ! soupira-t-il.

Il affectait d'être agacé, mais Gervais eut l'impression qu'il ressentait plutôt du soulagement.

— Il faudrait qu'elle espace ses visites à ma bru. Elle lui parle sans arrêt de l'enfant disparu, ce qui la bouleverse. Nous, nous évitons le sujet, et elle, elle le ramène tous les jours dans la conversation.

— Femme sans cervelle ! Je m'en occupe tout de suite, compte sur moi.

Tandis que leur voisin quittait la taverne, Gervais, troublé, se posait des questions sur ce bizarre voyage en Artois. Que cachait-il et comment le découvrir ?

Il en parla à Perrin qui lui rappela que Justin surveillait les Galet à sa demande. Lui avait-il fait un rapport ? Valentin, qui traînait à portée d'oreille, mais à une distance pouvant faire penser qu'il n'écoutait pas, ce qui lui permettait d'être au courant de tout et d'intervenir au besoin, n'hésita pas à s'immiscer dans la conversation.

— Justin m'a dit qu'il ne connaissait plus personne dans la maison : tout le personnel domestique a été remplacé.

— Voilà qui est étrange. Il sait pourquoi ?

— Il y aurait eu une histoire terrible avec la dame Galet. Son chien est mort et elle les a accusés de l'avoir empoisonné. Elle voulait les faire mettre tous en prison. Son mari a préféré les renvoyer. Il leur a même donné un dédommagement, ce qui prouve qu'il ne la croit pas. Justin l'a su par le garçon de cuisine qui est resté dans le quartier. Il l'a revu au marché.

— Il est curieux que Thomasine Galet n'en ait pas parlé à ma bru, s'étonna Gervais. Mais peut-être l'a-t-elle fait sans que je le sache ?

Qu'importe, oublions cette femme, elle est odieuse.

Pendant la période de réflexion qui suivait chaque soir ses prières, l'oblat de Neubourg se demanda s'il ne serait pas temps pour lui de retourner au monastère. Il avait enquêté sur la disparition de son petit-fils, examiné les maigres pistes qui étaient apparues, mais n'avait rien obtenu. Il était inutile de s'obstiner. Il resterait quelques jours encore de manière à s'assurer que la métamorphose d'Isabelle était en bonne voie et la conduire une dernière fois à sa grand-mère, puis il quitterait Paris où sa présence n'était plus utile. Au couvent, il pourrait consacrer tout son temps à prier pour l'enfant.

Au matin, il en parla à son fils qui lui demanda d'attendre la délivrance de Mariette. C'était une question de semaines, trois ou quatre tout au plus selon la matrone. Il ferait ainsi la connaissance du nourrisson. Il accepta, ne voulant pas peiner Philippe, mais il aspirait à la paix du cloître. Ce qui lui coûtait le plus était d'assister aux repas pour lesquels, étant revenu à des horaires normaux, il se trouvait de nouveau disponible. Peu soucieux d'en prendre deux par jour en compagnie de la future mère à l'humeur imprévisible, il prétendit continuer les recherches — si seulement un indice nouveau pouvait le lui permettre ! — ce qui lui ferait manquer celui de midi. Une seule présence quotidienne à la table de l'hôtel d'Anceny serait amplement suffisante. Il mangerait à l'auberge ou ailleurs, parfois chez sa nièce, ce qu'il choisit pour ce jour-là, car il n'avait pas vu Mathilde depuis plusieurs jours et souhaitait s'enquérir de la façon dont elle vivait l'absence du jeune couple.

— Mon oncle ! Je vous espérais, dit-elle en l'accueillant. J'ai l'intention de rendre visite aux Thillay, ce qui est la moindre des choses, vu qu'ils se chargent de ma bru, mais je préférerais y aller avec vous. Pourriez-vous m'y accompagner ?

— Volontiers. J'y suis passé il y a quelques jours, tout avait l'air de bien se dérouler.

— Tant mieux. Dieu veuille que ce soit également le cas pour Simon.

Au repas, la conversation roula sur le pape. Mathilde, vigoureusement secondée par Raymond, affirmait que le roi devait

soutenir celui d'Avignon : pour le commerce du pays, c'était essentiel. Si la papauté s'installait à Rome, la richesse irait à l'Italie. Le fait que le roi tarde à préciser sa position enflammait les marchands dont c'était devenu le grand sujet de préoccupation. Ce que disait Philippe, lorsqu'il parvenait à détourner son intérêt de son drame personnel, n'était pas différent. Gervais remarqua l'attitude pensive d'Henri, le troisième convive. Qu'il ne participe pas à l'échange était normal : à son âge, on laisse la parole aux aînés, mais il eût dû approuver d'un signe de tête, amorcer un geste de la main, montrer d'un frémissement qu'il aurait volontiers donné son avis. Rien de tout cela. Au contraire, il semblait éloigné du propos comme si un souci le taraudait. À la façon dont le garçon l'observait, Gervais eut le sentiment qu'il avait envie de lui en parler sans parvenir à s'y résoudre. De toute manière, cela ne se produirait pas à table. À son retour de visite, après avoir laissé sa nièce chez elle, il passerait aux entrepôts pour lui donner l'occasion de venir le trouver s'il le souhaitait.

Mathilde et Gervais enfourchèrent leurs montures qu'un valet avait sellées et conduites devant la porte de l'hôtel et se dirigèrent vers les Halles.

— Je ne vais jamais par là, commenta Mathilde. Cette partie de Paris est tellement différente des bords de Grève que j'ai l'impression de partir en voyage.

Elle était guillerette et de bonne humeur et Gervais espéra qu'Isabelle n'aurait pas une attitude désobligeante. Si la jeune fille affichait de la rancœur envers sa belle-mère, le retour à l'hôtel Despréaux serait moins joyeux. Puisque de son dire Mathilde était dépaycée et qu'elle y prenait du plaisir, il la fit pénétrer sur le site par le Carreau des Halles au lieu de choisir la rue de la Ferronnerie plus directe. Ils firent le tour de la place, toujours aussi animée. Il y avait beaucoup de monde, à pied et à cheval. Gervais avertit sa nièce de mettre son aumônière à l'abri des tire-laine qui étaient légion. Ils flânèrent d'étal en étal et passèrent devant le pilori. Rarement vide, il arborait ce jour-là deux voleurs que les badauds insultaient, les traitant de gueux, de coquins, de pendards. Ils se dirigèrent ensuite

vers la Halle aux drapiers qui était leur but, non sans un arrêt pour un patenôtrier* à qui Mathilde acheta un chapelet à grains de jais afin de remercier Madeleine.

À la galerie haute, Nicaise Thillay les accueillit avec chaleur.

— Gervais et Mathilde ! Quel plaisir !

Ils échangèrent les banalités de mise sur la pluie qui ne s'interrompait que pour céder la place au froid, s'accordant sur le fait que cette année, l'automne était pourri.

— D'habitude, affirma le drapier, il y a du soleil en octobre.

Mathilde approuvait d'un hochement de tête, mais elle était visiblement distraite par les étoffes qu'elle lorgnait du coin de l'œil. Thillay avait l'habitude de déceler les désirs des clientes et excellait à les rendre irrésistibles. D'une manœuvre discrète qui échappa à Mathilde, mais que Gervais apprécia comme du grand art commerçant, il les fit tourner légèrement de manière à la placer en face des soieries qu'elle pouvait ainsi admirer à loisir en faisant mine de s'intéresser à la conversation. Bientôt, elle n'y tint plus. S'approchant de la table, elle prit le tissu entre deux doigts et son visage refléta le plaisir qu'elle éprouvait à le palper.

— Vous avez du goût, ma chère, la félicita Thillay. C'est du beau.

— Du très beau. Mais je ne sais...

Elle semblait hésiter entre deux couleurs, touchait le bleu, puis le rouge, revenait au premier. Après les avoir caressés longuement l'un et l'autre, elle finit par s'en détacher.

— Nous sommes venus rendre visite aux dames de la maison, dit-elle. Je m'arrêterai en repartant, quand je serai sûre de la couleur.

Ce n'était donc pas pour elle que Mathilde convoitait la pièce de soie, mais pour sa bru, pensa Gervais. À la voir dans de si bonnes dispositions envers Isabelle, il se reprit à craindre qu'elle n'essuie une rebuffade.

À l'étage habité, la chambre des dames était vide. C'est à la cuisine qu'ils les trouvèrent, fort affairées.

— Père, venez nous aider ! lança Marguerite, la plus facétieuse de ses filles.

— Point du tout. Je ne pénétrerai pas dans cet antre, déclara

Thillay en affectant d'être effrayé. Je m'y sens en pays étranger et hostile.

Il s'en alla en disant à ses visiteurs :

— En réalité, j'ai un rendez-vous. Passez me voir en partant ; je vous ferai un prix pour la pièce de soie, Mathilde.

Nièce et oncle s'approchèrent de la table où chacune accomplissait une tâche différente sous la supervision de Madeleine qui s'excusa :

— Vous nous pardonnerez, j'espère, de ne pas nous interrompre, mais si nous abandonnons, ce ne sera jamais prêt pour le souper. Nous avons presque fini.

— Je vous en prie, continuez, dit Gervais, nous allons profiter de la leçon avec grand plaisir.

La tribu Thillay parut étonnée que cette déclaration vienne de lui et il expliqua qu'il préparait les repas du couvent grâce aux conseils donnés autrefois par la cuisinière de Mathilde. Il sentit un certain scepticisme et comprit qu'il devait fournir des preuves, ce dont il s'acquitta en posant des questions dont la pertinence les convainquit.

Elles étaient en train d'apprêter une carpe en galantine, recette qui ne faisait pas partie de son répertoire et qu'il se réjouissait de connaître. La seule que le sujet n'intéressait pas vraiment était Mathilde, mais elle le cacha et profita de l'agitation pour observer Isabelle. Jamais elle n'aurait pu imaginer qu'un être puisse se transformer à ce point dans un temps aussi court. Lorsqu'ils avaient pénétré dans la cuisine, avant que la jeune fille ne les voie, elle avait été surprise dans un éclat de rire répondant à une plaisanterie d'une de ses compagnes, le visage transfiguré par la joie. Elle était jolie quand elle ne boudait pas. La réaction spontanée de recul qu'elle avait eue en les découvrant n'avait pas duré comme si elle s'était souvenue qu'elle pouvait désarmer. Par la suite, elle n'avait pas retrouvé l'exubérance qui était la sienne avant leur arrivée, mais ne ressemblait pas pour autant à la coquille vide qui se présentait de mauvais gré à la table de l'hôtel Despréaux. Désormais, il ne s'agissait plus que de retenue. Les femmes de la maison Thillay accomplissaient des miracles.

Madeleine donna ses dernières directives, expliquant aux apprenties cuisinières à quel moment rajouter chaque ingrédient, puis elle conclut en leur confiant la responsabilité de la cuisson.

— Nous vous laissons, l'une de vous nous apportera des rafraîchissements.

Après avoir offert son chapelet à Madeleine, Mathilde lui demanda si elle n'avait pas été victime d'une illusion.

— C'est bien ma bru, cette jeune fille souriante qui semble ravie d'éplucher des légumes ?

— C'est bien elle. Elle s'est détendue tout de suite. En compagnie de ma couvée, elle n'avait pas le choix : c'est une fête continuelle. Elles chantent, rient, se font des agaceries... Avec Isabelle, elles y sont allées doucement pour ne pas la blesser, mais elle a été vite prise par l'ambiance et s'est mise à taquiner les autres qui ont répliqué. Maintenant, elle fait partie de la volière. Avec sa sœur, nous a-t-elle confié, elle s'amusait beaucoup et cela lui manque.

— Elle semble vouloir apprendre la cuisine.

— Et la broderie. Évidemment, elle n'est pas encore très habile vu qu'elle n'avait jamais touché à une aiguille, mais cela viendra. En retour, elle leur enseigne la flûte. Ainsi, elle aussi a quelque chose à montrer. Elle s'entend avec toutes, mais c'est de Jeannette qu'elle est la plus proche, ce qui est normal puisqu'elles sont mariées toutes les deux.

Devant le haussement de sourcils de Mathilde, elle expliqua :

— Même si elle ne se comporte pas comme une épouse, c'est sa condition, et à mon avis, ses conversations avec ma fille, qui est heureuse et bien mariée, vont finir par lui donner des idées.

— Dieu vous entende !

Mathilde était dos à la porte et ne vit pas entrer la jeune fille qui apportait les boissons. À sa grande surprise, c'était Isabelle, qui s'acquitta du service avec grâce.

— Je n'en reviens pas, soupira-t-elle lorsqu'elle fut sortie.

— Et ce n'est pas terminé ! Il faut nous la laisser encore un peu, nous en ferons une maîtresse de maison accomplie.

— Je n'ai aucune peine à vous croire.

En se dirigeant vers la cuisine pour prendre congé des jeunes filles, elle apprit à Madeleine qu'elle voulait acheter pour Isabelle une pièce de soie qu'elle avait repérée en venant, mais qu'elle ne savait quelle couleur prendre.

— Emmenez-la avec vous pour la lui faire choisir.

Mathilde pensait qu'il était trop tôt pour un tel rapprochement, mais elle n'eut pas le temps de protester, car déjà Madeleine demandait à l'intéressée de les accompagner. Isabelle jeta un regard affolé à ses amies qui l'entourèrent dans un mouvement protecteur.

Sa belle-mère s'empressa de la rassurer.

— C'est seulement jusqu'à l'étage au-dessous, pour choisir une étoffe.

L'atmosphère se détendit. Ils se rendirent jusqu'à l'étal où Isabelle désigna le tissu bleu sans la moindre hésitation.

— C'est aussi celui que je préfère, lui dit Mathilde avec un sourire. Je vais te faire coudre un surcot pour le retour de Simon.

Isabelle se crispa légèrement, puis elle sourit à son tour.

— Merci, mère.

Tandis que Gervais accompagnait Isabelle jusqu'à l'escalier pour l'informer qu'il viendrait la chercher sous peu pour la conduire à sa grand-mère, Madeleine faisait remarquer à Mathilde que sa bru se laissait amadouer.

Par la suite, Gervais la gratifia d'un commentaire dans le même sens, mais Mathilde était moins optimiste.

— C'était pour plaire à Madeleine. Il y a encore bien du chemin à parcourir avant qu'elle souhaite revenir à l'hôtel Despréaux.

— Il faut savoir attendre, et surtout, ne pas la forcer.

— Ne soyez pas inquiet, mon oncle, je n'interviendrai pas.

Ils se séparèrent devant la porte cochère de l'hôtel que Mathilde franchit avec sa jument. Gervais allait traverser la place de Grève pour emprunter le bac quand une averse soudaine l'obligea à trouver refuge sous la Maison aux Piliers*. Il n'y était pas seul : outre les passants qui s'abritaient comme lui, il y avait des portefaix venus mettre une cargaison de tonneaux au sec avant que leur destinataire ne les récupère. Le règlement permettait de les y laisser deux ou trois jours,

ce qui évitait des pertes dues aux intempéries lorsque l'acheteur était retardé. Les gagne-deniers attendaient eux aussi que l'averse se termine. Ils lui rappelèrent son enquête de l'hiver précédent. Ces hommes en quête d'un engagement apprenaient des choses à traîner en place de Grève ; peut-être certains d'entre eux avaient-ils connaissance de l'aire d'action, des méthodes ou même de l'identité des voleurs d'enfants. Mais ils ne diraient rien, par réflexe de sauvegarde ou refus de s'associer à des nantis : leur monde ne croisait pas celui des bourgeois ni celui de la police, sauf à y être contraint.

L'averse terminée, il quitta son abri. Parvenu à proximité de la berge et prêt à embarquer, il se souvint de l'étrange comportement d'Henri Chardonnet. Virant de bord, il se dirigea vers les entrepôts de la maison Despréaux où il s'enquit du jeune homme auprès de Raymond. Celui-ci lui apprit qu'Henri avait été chargé d'une course dont il était difficile de prévoir quand il reviendrait.

— Voulez-vous que je vous l'envoie demain ? proposa-t-il.

— Saura-t-il aller près du Palais royal ?

— S'il ne sait pas, il se débrouillera. Je suis persuadé qu'il sera content de partir à l'aventure, dit Raymond en souriant.

— Dans ce cas, demandez-lui de se rendre à l'hôtel d'Anceny. Si je n'y suis pas, on lui dira où me trouver.

XXI

À l'échoppe, Philippe et ses employés faisaient leurs adieux à Grégoire, un facteur qu'il avait engagé lui-même autrefois. Il s'approcha du groupe et entendit le nom d'Arras. Cela lui rappela leur voisin et les doutes qu'il entretenait à son sujet. Prenant son fils à part, il lui dit de retenir Grégoire, car il souhaitait parler. Un peu intrigué, Philippe demanda à son facteur, plus surpris encore, de les suivre dans son bureau.

— De quoi s'agit-il, père ?

— D'une chose peut-être sans importance, mais qui mérite, je pense, d'être vérifiée. Voilà : j'ai l'impression que messire Galet ment à propos de son dernier séjour en Artois et j'aimerais savoir ce qu'il cache.

— Comment cela ?

— Sa femme a d'abord raconté qu'il était à Arras, puis elle s'est reprise comme si elle avait trop parlé et a prétendu ignorer où il s'était rendu. Ensuite, c'est lui qui a fait une réponse bizarre. Selon ses dires, le but de son voyage était Béthune. Je me suis enquis d'un échevin du lieu que je lui ai nommé et décrit et il a affirmé l'avoir vu. Or, cet homme n'existe pas. Je me demande si messire Galet n'essaierait pas de te voler des clients. C'est à Arras que tu en as le plus, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Philippe devenu soucieux. Sur le moment, j'avais trouvé surprenant qu'il y aille lui-même alors qu'il ne s'en charge plus depuis des années...

— Il donne une explication : son facteur aurait fait une gaffe qu'il devait réparer.

— Son facteur travaille pour lui depuis plus de dix ans, comme moi, intervint Grégoire. S'il avait fait une gaffe, il l'aurait réparée lui-même. Vous voulez que je fasse une petite enquête pour découvrir ce qu'il fricotait à Arras, je suppose ?

— C'est bien cela.

— Il doit y avoir une autre raison, avança Philippe, peu convaincu par la théorie paternelle. Je ne parviens pas croire qu'il puisse se comporter ainsi. Nous sommes voisins depuis trois générations et nous avons toujours vécu en bonne entente sans jamais chercher à nous voler des clients.

— Peut-être a-t-il fait de mauvaises affaires et craint-il d'être ruiné ? suggéra Gervais.

— Vous le saurez, affirma Grégoire, je vais m'y employer.

Sûrs qu'il ferait au mieux, ils l'accompagnèrent à la porte et lui souhaitèrent un voyage exempt de désagréments. Leur facteur était intelligent et débrouillard : s'il y avait quelque chose à découvrir, cela ne lui échapperait pas, et si ce n'était qu'une fumée de l'esprit, Gervais serait débarrassé de ce doute. Quant à Philippe, il n'y pensait déjà plus.

Mariette avait de la visite : sa mère, dame Marie, que Gervais connaissait peu, car elle était presque impotente et ne quittait guère sa maison. D'ordinaire, c'était sa fille qui se déplaçait pour la voir, et la trouver là, alors que bouger était pour elle aussi compliqué que douloureux, fit comprendre à Gervais que Mariette n'allait pas bien. Il ne lui avait pas échappé qu'elle se plaignait sans cesse de souffrir du dos et des jambes et il avait appris qu'elle ne faisait plus son marché, une tâche qui lui tenait à cœur, mais il n'y avait pas réfléchi plus avant. Son aversion pour la jeune femme le menait à la fréquenter le moins possible et encore moins à penser à elle lorsqu'il n'était pas en sa présence. En se rendant compte de son état, il lui vint la crainte qu'elle ne survive pas à l'accouchement, un accident tellement fréquent qu'il était toujours envisageable. Si après Colin, Philippe perdait Mariette, il toucherait le fond de la détresse et il en serait fini de la maison d'Anceny.

Il espéra qu'au moins Galet avait tenu sa promesse d'éloigner

Thomasine et lui posa la question. L'importune n'avait pas paru ce jour-là, et Mariette, qui pensait que ce n'était qu'une heureuse exception, fut contente d'apprendre l'intervention de son beau-père et se réjouit à la perspective d'avoir désormais la paix.

— J'avais fait toutes sortes d'allusions à ma fatigue et à mon besoin de repos, mais rien n'y faisait. Il aurait fallu que je lui dise crûment que je ne voulais plus la voir, mais c'était impossible, car je ne dois pas nous fâcher avec des membres de notre confrérie.

Dame Marie s'enquit de la maison Despréaux et principalement de Mathilde, dont elle avait fait la connaissance au mariage de sa fille et avec qui elle avait sympathisé. Gervais raconta leur visite de l'après-midi chez les Thillay et Mariette, toujours curieuse de la vie des autres, oublia un peu de se plaindre. Lorsque la mère de sa bru prit congé, Gervais la raccompagna, lui donnant le bras dans le degré qu'elle descendit à grand-peine. Hors de portée d'oreille de sa fille, elle lui demanda s'il pensait retrouver leur petit-fils. Il faillit lui répondre qu'il suivait une piste, mais il comprit qu'elle ne serait pas dupe et prit le parti de la franchise.

— Rien ne permet d'y croire. Tout ce qui était humainement possible a été fait. Si je laisse entendre qu'il y a de l'espoir, c'est pour ménager Mariette avant la naissance.

Elle poussa un soupir douloureux.

— Il ne nous reste qu'à prier pour qu'il ne survienne pas un nouveau malheur.

Il la conduisit jusqu'à sa litière et s'en alla retrouver Perrin à la taverne. C'était le moment de la journée où apparaissait Coudrier lorsqu'il venait les rejoindre, ce qu'il ne faisait plus tous les jours, car il était occupé à de multiples autres tâches. L'enquête sur la disparition de Colin étant implicitement abandonnée, Perrin et Valentin avaient repris leurs fonctions à l'échoppe. Pour sa part, Gervais envisageait, puisqu'il avait promis de rester à Paris et n'avait rien à y faire, d'aller voir un abbé, dont il savait l'amitié pour le prieur de Neubourg, afin de solliciter qu'il l'accueille au sein de sa communauté. Il pourrait s'y occuper à quelque tâche et participer aux dévotions jusqu'à ce que Philippe l'envoie chercher pour faire la

connaissance de l'enfant nouveau-né.

Le lendemain, au retour de la messe, Gervais trouva Henri Chardonnet qui l'attendait.

— Vous m'avez demandé, messire d'Anceny ?

— Oui. Viens avec moi.

À La Pomme vermeille, Gervais commanda deux bolées de cidre et ils s'attablèrent. Pour l'appivoiser, il s'informa auprès du jeune homme des conditions de son apprentissage, voulut savoir si l'absence de Simon lui pesait et s'il avait hâte de se rendre aux foires. Henri, qu'il ne voyait qu'aux repas où il ne parlait guère, s'exprima avec aisance, et même avec une certaine fougue quand il s'agit de la Champagne dont il semblait attendre monts et merveilles. Et effectivement, se souvint Gervais, c'est le lieu de toutes les découvertes, la place idéale pour perdre ses dernières naïvetés. Visiblement, c'était ce que le garçon escomptait, et il ne serait pas déçu. En ce moment, c'était Simon qui vivait cette expérience, s'il était accompagné, comme son grand-oncle l'espérait, par un mentor pouvant à la fois le guider et le protéger. Raymond avait dû veiller à le choisir en conséquence, il en était persuadé. Toute l'assurance que Simon pourrait acquérir pendant son voyage servirait sa relation avec Isabelle.

Lorsqu'Henri fut détendu, Gervais aborda la raison pour laquelle il l'avait fait venir.

— Hier, à l'hôtel Despréaux, j'ai remarqué que tu étais soucieux et j'ai eu le sentiment que tu avais envie de t'en ouvrir à moi.

Le jeune homme nia avec une volubilité qui prouvait son malaise.

— Non, pas du tout. J'ignore pourquoi vous avez eu cette impression.

— Sans doute me suis-je trompé, oublions cela. Mais je tiens tout de même à ce que tu saches que si tu le souhaites, tu peux tout me dire : je suis un religieux, je garde les secrets et je ne juge personne. Au cas où tu aurais commis une faute que tu n'oses pas confesser...

— Pas du tout ! protesta-t-il indigné.

— Alors, si ce n'est pas une action dont tu as honte, qu'est-ce qui te tracasse ?

Henri était l'image même de l'indécision. Ses yeux erraient dans la salle, inquiets, sans se poser sur son vis-à-vis.

— C'est que...

— Oui ?

— Vous allez me croire fou.

— Je te répète que je ne juge pas.

Il hésita encore un peu puis se lança :

— Vous aviez dit de vous rapporter tout ce qui paraissait inhabituel pour aider à votre enquête, mais c'est sans doute mon imagination qui m'emporte, et si à cause de moi, vous perdez votre temps...

— C'est moi qui évaluerai si ce que tu as remarqué est utile ou non, et si cela ne l'est pas, je ne t'en voudrai pas. Au contraire, je te serai reconnaissant d'avoir essayé de rendre service.

— Bon, tant pis si je passe pour un imbécile. Voilà : je surveillais un déchargement lorsque j'ai surpris une conversation entre deux portefaix. Ils ne me voyaient pas, car les tonneaux me dissimulaient, mais je les apercevais par un espace entre deux futailles. J'ai cru qu'ils faisaient une pause en cachette et j'allais intervenir quand j'ai entendu le mot « enfant ». Je suis resté à l'abri pour écouter la suite.

— Que disaient-ils exactement ?

— Le premier essayait de persuader son compagnon : « Ce serait de l'argent plus facile à gagner qu'en portant des tonneaux. Et un paquet plus léger, les enfants ne pèsent rien. » L'autre lui a répondu qu'il ne mangeait pas de ce pain-là. Mais il a insisté : « Tu n'aurais presque rien à faire : juste prendre le relais sur un bout de chemin. » Il a maintenu son refus d'un ton sans appel : « Je t'ai dit non, je ne prêterai jamais la main à pareille vilénie. » Alors est venue la menace : « J'en trouverai un moins bête que toi, mais méfie-toi : si j'apprends que tu as parlé à tort et à travers, je te crève. » Il a fait le geste de lui planter un couteau dans le corps puis il a chargé un tonneau sur son dos et a rejoint la file qui descendait sur le quai.

— Tu as bien fait de m'en aviser : c'est très intéressant comme information. Ton témoignage est le premier à faire état de vols d'enfants. Tu les connais ces deux hommes ? Tu saurais les désigner ?

— Celui qui a refusé, certainement : il travaille souvent pour nous. L'autre, je l'ai vu quelques fois. Je le reconnaîtrais, mais j'ignore où le trouver, il n'est pas revenu.

— Cette conversation, quand a-t-elle eu lieu ?

— Il y a deux jours.

— Nous allons ensemble rencontrer le prévôt adjoint pour mettre au point une stratégie afin de le repérer.

— Je ferai tout mon possible pour vous aider, déclara le jeune homme radieux.

— Il va falloir que tu fasses très attention : il s'agit de gens extrêmement dangereux. Le couteau, il pourrait servir pour toi aussi, si ce malandrin suppose que tu peux lui nuire.

XXII

Au Châtelet, le gardien qui les avisa de l'absence de Coudrier ajouta que le commissaire Levert était présent, mais Gervais préféra l'éviter. Il craignait que l'information qu'il apportait, capitale à ses yeux, ne soit dédaignée par l'auxiliaire de Guillebert, car il le soupçonnait d'être capable de la négliger pour l'unique raison qu'elle venait de lui. Après avoir chargé la sentinelle d'avertir le prévôt adjoint que messire d'Anceny avait à lui parler, il s'en alla vers le port de Grève avec ses trois compagnons. Outre Henri, Perrin l'accompagnait, qu'il était passé prendre à l'échoppe, ainsi que Valentin qui avait tout naturellement suivi. Gervais avait demandé au jeune Chardonnet de répéter la conversation qu'il avait surprise. Perrin lui aussi avait jugé la piste prometteuse.

Ils commencèrent par aller trouver Raymond afin de lui expliquer la situation et d'obtenir son concours pendant qu'Henri vérifiait sur le quai si ceux qu'ils soupçonnaient besognaient ce jour-là pour la maison Despréaux. Le jeune homme ne repéra ni l'un ni l'autre.

— Il faut continuer de surveiller, dit Gervais, même s'il n'est pas sûr qu'ils reviennent. Le vrai portefaix a pu décider de chercher de l'ouvrage ailleurs. Quant à l'autre, c'est encore plus hasardeux. Se mêler aux gagne-deniers pour recruter des complices est une bonne idée, mais qui nécessite de travailler. Les ruffians y sont rétifs, d'ordinaire.

Perrin suggéra d'essayer sur la place, le matin, parmi ceux qui attendent un engagement.

— Oui, mais le seul à le connaître est Henri.

— Et alors, quel est le problème ? intervint le garçon. Je vais me joindre à eux, et si je le vois, je viens vous avertir.

Les regards convergèrent avec une sorte de commisération vers le damoiseau* frisé et bien mis qui sentait son bourgeois à une lieue.

— Vous pouvez me faire confiance, insista-t-il.

— Ce n'est pas la question.

— Je ne comprends pas.

Raymond se chargea de lui expliquer qu'il n'aurait jamais l'air d'un gagne-denier ; il serait repéré dès qu'il poserait un pied en place de Grève. De plus, il était connu de ceux qui avaient travaillé pour eux.

— Ah...

Il était très déçu, mais il lui vint une idée qui lui rendit ses espérances d'être admis à la chasse aux malfaiteurs.

— Je pourrais me grimer, proposa-t-il.

— En miséreux prêt à décharger des tonneaux ?

— Oui, pourquoi pas ?

— La pelure, tu es peut-être capable de l'imiter — visiblement, son patron en doutait, mais ne voulait pas être complètement négatif. Pour la façon d'être, par contre, c'est impossible. Tu ne saurais pas comment te comporter et tu te ferais remarquer tout de suite.

— À moins que quelqu'un l'accompagne et le guide, glissa Valentin à qui personne n'avait fait attention jusque-là.

Henri sauta sur la proposition.

— Exactement ! Je suis prêt à commencer demain matin.

Devant le regard sceptique des trois adultes, Valentin précisa, même si tout le monde avait compris :

— C'est moi qui vais m'en charger.

Après tout qu'avaient-ils à perdre ? Henri étant le seul à pouvoir reconnaître l'homme, il fallait bien essayer de le lui faire rencontrer d'une façon ou d'une autre.

— D'accord, accepta Gervais. Comment procéder ?

— Il doit venir avec nous pour que je l'entraîne, décida Valentin qui semblait déterminé à prendre les choses en mains.

— S'il n'y a pas d'objections...

Il n'y en eut pas. Avant que Perrin et les deux garçons s'en aillent, Gervais demanda à Valentin d'avertir la grand-mère d'Isabelle qu'il lui amènerait sa petite-fille dans l'après-midi. Puisqu'il n'avait rien d'autre à faire de la journée, il en profiterait pour honorer sa promesse.

Les deux jeunes garçons déguerpirent, joyeux comme s'ils se rendaient à une fête, suivis d'un Perrin nettement plus circonspect. Quant à Raymond, qui était responsable d'Henri, il confia à Gervais que cette manigance ne lui plaisait guère.

— Depuis le départ de Simon, il s'ennuie. Il s'engage dans cette histoire comme si c'était un jeu. Pourvu que cela ne tourne pas mal...

— Il ne faut pas vous inquiéter : Valentin est capable de se tirer de tous les mauvais pas. Même s'il est bien plus jeune, il le protégera.

L'assistant de Mathilde ne paraissait pas convaincu, mais la suite lui échappait : il ne lui restait qu'à prier pour que l'aventure ne vire pas à la catastrophe.

Gervais alla avertir sa nièce qu'Henri transporterait ses pénates pour la nuit à l'hôtel d'Anceny. Il dut tempérer l'enthousiasme provoqué par ses explications : mettre la main sur les voleurs d'enfants — ce qui était loin d'être acquis, car ils n'avaient pour indices que les bribes d'une conversation peut-être mal interprétée — ne signifiait pas pour autant retrouver la trace des disparus. La réaction de Mathilde, prête à croire au proche retour de Colin, lui fit prendre conscience qu'il serait plus avisé de cacher à son fils, et à plus forte raison à sa bru, ce nouvel élément, parce que ce serait cruel de ranimer l'espoir sans assurance de réussite. Réflexion faite, il conclut que le mieux serait de baser les deux garçons à l'hôtel Despréaux contrairement à ce qu'il avait d'abord prévu. De plus, ils seraient sur place pour accomplir leur mission dès l'aube. Il avait déjà pris congé de Mathilde lorsqu'il y pensa, mais ce n'était pas un problème : Henri lui expliquerait la situation.

Pendant qu'Isabelle faisait à ses amies des adieux aussi démonstratifs que si elle les quittait pour la vie, Gervais échangea quelques mots avec Madeleine. Cette dernière était convaincue que son élève parviendrait sans peine à acquérir tout ce que ses propres

filles avaient appris dès l'enfance. Celles-ci y étaient pour beaucoup : en réalité, Isabelle n'avait pas une seule instructrice, mais six, qui toutes s'employaient à lui transmettre tout ce qu'elles savaient. Et comme elle manifestait beaucoup de bonne volonté, les résultats étaient garantis.

— J'espère que ce ne sera pas un trop gros déchirement pour elle de retourner à l'hôtel Despréaux. Car il faudra bien qu'elle y retourne.

— Ne soyez pas en souci. D'abord, cela ne presse pas, et ensuite, on peut supposer que Jeannette, qui parle avec gourmandise de son mari toute la journée, aura su lui faire miroiter les joies du mariage de manière qu'elle veuille elle aussi y goûter.

En chemin, Isabelle ne se fit pas prier pour lui raconter sa vie chez les drapiers : cuisine, couture, dévotions, marché aux Halles sous la supervision de Madeleine... Les journées étaient bien remplies et elle ne voyait pas le temps passer. C'était une tout autre Isabelle que Gervais découvrait : une jeune femme qui montrait des aptitudes au bonheur. Sans doute était-elle ainsi avant qu'il ne bouleverse sa vie en la persuadant de sauver Simon. Si Madeleine parvenait à changer la donne, la vie de plusieurs personnes s'en trouverait embellie et lui-même serait délivré de ses remords.

Après avoir laissé Isabelle avec sa grand-mère, Gervais alla se recueillir à Saint-Pierre-des-Arcis en attendant l'heure de la récupérer. Il pria pour la réussite de la mission confiée aux garçons. Il espérait qu'elle entraînerait la neutralisation du réseau de voleurs d'enfants. L'objectif était lointain. D'abord, il fallait retrouver le ruffian qui cherchait à recruter un complice. Ensuite, à partir de lui, remonter la filière, ce qui ne serait plus de leur ressort : la police prendrait le relais. Quand les sergents auraient mis la main sur les malfaiteurs et les auraient conduits au Châtelet, Coudrier les soumettrait à la question pour découvrir ce qu'ils avaient fait des enfants. Ainsi, de fil en aiguille, peut-être parviendrait-on à retrouver Colin ?

Isabelle était d'humeur morose lorsqu'il la récupéra. Ses yeux étaient rougis, ainsi que ceux de sa grand-mère. En chevauchant vers les Halles, elle lui apprit que les Joyeux Corneurs avaient du mal à vivre depuis qu'ils n'étaient plus que trois. Tant qu'il y avait eu le

nouveau, tout allait bien. Le numéro des poignards impressionnait le public. Mais maintenant, avec deux musiciens et un seul jongleur, ils n'intéressaient personne. Il faudrait qu'ils en trouvent un autre, ou une jeune fille séduisante qui inciterait les badauds à s'arrêter.

— Mon père envisage de quitter Paris. Il pense qu'ailleurs il y aura moins de concurrence et que ce sera plus facile. Mais ma grand-mère est vieille, si elle s'en va par les chemins, je ne la reverrai jamais.

— Est-ce que c'est vraiment décidé ou en parle-t-il seulement ?

— Il n'a pas encore arrêté une date, mais il le répète tous les jours.

— Tu ne devrais pas trop t'inquiéter : ton père ne prendra pas le risque de voyager en hiver.

— C'est justement en hiver que la vie est la plus difficile. Si la misère est trop rude, ce sera partir ou crever.

— Tu pourrais les aider.

— Vous savez bien qu'on ne me permettra jamais de retourner jouer avec eux, répliqua-t-elle amèrement.

— Ce n'est pas à cela que je pensais.

— Je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre.

— La bru de l'hôtel Despréaux aurait les moyens de secourir sa famille si elle le souhaitait. Sa belle-mère ne le lui refuserait pas.

Isabelle ouvrit la bouche pour répondre et la referma sans avoir prononcé un mot. Gervais n'insista pas : l'idée suivrait son cours. Le reste du trajet fut accompli en silence.

À La Pomme vermeille, il trouva Perrin attablé avec trois mendiants plus vrais que nature. Perrin avait adjoint à Valentin et Henri le valet de cuisine de l'hôtel d'Anceny ; il pourrait être utile s'il y avait deux personnes à avertir en même temps. Non seulement ils étaient tous les trois sales et déguenillés, mais les deux nouveaux aspirants gueux arboraient des infirmités qui, pour être récentes, n'en étaient pas moins convaincantes. Valentin avait doté Justin d'une amputation. Il lui fallut expliquer la supercherie, au demeurant fort bien accommodée : la jambe du garçon était ficelée à sa cuisse, le tout dissimulé par des chausses trop larges et une cape qui recouvrait l'ensemble. L'unijambiste d'occasion, que ce bricolage avait de surcroît

pourvu d'une bosse, se déplaçait avec des béquilles. Comme il était agile, il se débrouillait honorablement. Le seul inconvénient de son nouvel état, que l'on eût pu qualifier de majeur, était l'empêchement de s'asseoir, mais il était si heureux de faire partie de l'expédition qu'il ne s'en plaignait pas. Quant à Henri, un bandeau noir le faisait borgne, ce qui, ajouté à des habits troués et un visage sali de suie, le rendait méconnaissable. Valentin pour sa part s'était contenté de son pied bot congénital.

Gervais les présenta à Coudrier qui n'avait reconnu que Valentin même s'il avait eu l'occasion de rencontrer les deux autres. Le projet lui déplut, essentiellement en raison de la présence d'Henri. Il s'était déjà inquiété pour Valentin, qui pourtant avait de la ressource, lorsque celui-ci surveillait Jean le Mauvais, mais voir un jeune bourgeois dont la vie était protégée depuis sa naissance, entraîné dans une aventure qui pouvait mal tourner ne lui agréait pas : ce serait le prévôt adjoint que ses parents accuseraient s'il lui arrivait malheur. Gervais fit valoir qu'Henri n'aurait aucune part active : son seul mandat était de repérer les portefaix dont il avait surpris la conversation et les désigner à ses deux compagnons. Justin courrait au Châtelet pour l'avertir pendant que Valentin les garderait à l'œil.

— Justin va courir sur une patte pour venir me chercher ? C'est bien le plan ?

— Si tu as mieux à proposer...

— Je vais détacher quatre sergents. Ils se tiendront prêts à intervenir devant la Maison aux Piliers. Et vous, dit-il aux garçons sur un ton menaçant, vous vous éloignerez aussitôt. Je ne veux pas de casse.

Ils promirent, mais il ne parut pas rassuré pour autant.

XXIII

Les faux mendiants partirent joyeusement en direction de l'hôtel Despréaux où ils souperaient et dormiraient. En chemin, Valentin donna à ses acolytes quelques leçons de mendicité. Henri voulut être le premier à les appliquer. Sur le pont aux Changeurs, son instructeur le plaça de manière stratégique à proximité d'un orfèvre qui attirait une belle clientèle. Selon les indications de son instructeur, le jeune homme s'assit à même le sol et lança une harangue destinée à émouvoir les passants.

— Ayez pitié, bonnes gens ! Depuis que j'ai perdu mon œil, j'ai mal à la tête. Elle me tourne et je ne peux pas travailler. Sans vos aumônes, je vais mourir de faim !

Sa mimique douloureuse et sa voix geignarde lui valurent très vite une piécette. Ravi de son succès, il se releva d'un bond et brandit sa prise en direction de Valentin au grand scandale de la dame miséricordieuse qui l'avait gratifié de l'obole. Conscient de son impair, il s'enfuit en courant sous les imprécations de la bourgeoise flouée. Valentin n'eut pas besoin de lui faire des reproches : il se traita lui-même de sot. Désireux de faire un nouvel essai, il s'installa à côté d'un mercier. Les clientes étaient aussi nombreuses, mais malgré ses accents déchirants, aucune ne se laissa attendrir et il finit par se lasser.

— C'est la vie, commenta Valentin en haussant les épaules. Il y a des bons et des mauvais jours. Parfois, on ne récolte rien du tout et on se couche le ventre creux.

Henri, qui avait fait le mendiant comme on joue une saynète, réalisa que cette existence dans la rue, son compagnon l'avait

réellement vécue et il eut honte de son enthousiasme à imiter la misère.

Justin s'y essaya à son tour, mais l'emplacement avait été mal choisi et il fut chassé par un vrai mendiant, qui s'était éloigné un moment pour se soulager et revendiqua la place comme sienne. Son agressivité étant dissuasive, Justin n'insista pas.

Nouvelle déconvenue à l'hôtel Despréaux : Jean, le vieux portier, refusa de les laisser entrer. Henri lui dit qui il était. Il ne le crut pas.

— Mais enfin, je vis ici. Je travaille avec messire Raymond. Je suis Henri Chardonnet.

— Passe ton chemin, les gueux ne franchissent pas cette porte.

— Puisque je te répète que je fais partie de la maison. Je suis Henri, l'ami de Simon. Regarde-moi bien.

— Messire Chardonnet n'est pas un mendiant sale et borgne.

Henri ôta son bandeau.

— Là, tu vois bien que c'est moi ?

Pour toute réponse, le portier brandit son bâton.

— N'approche pas !

Désarçonné, Henri se tourna vers ses compagnons.

— Ce n'est pas possible. Pourquoi refuse-t-il de me reconnaître ?

Valentin, qui avait déjà eu affaire au vieil homme et n'avait pu le convaincre de transmettre un message à messire d'Anceny, avait tout de suite compris qu'il ne servirait à rien d'insister.

— Il n'y voit presque plus : pour lui, l'habit fait le moine. Attendons l'arrivée de quelqu'un qui te reconnaîtra.

— Je crains que tout le monde soit rentré. Le couvre-feu approche.

Il approchait, en effet, et à tel point qu'ils n'avaient plus le temps de retourner à l'hôtel d'Anceny. Il fallait trouver une solution pour la nuit.

— Chez mes parents, peut-être...

— C'est loin ?

— Pas vraiment. Mais j'ignore comment ma mère réagirait.

À y penser, il l'imagina sans peine : elle pousserait de hauts cris, refuserait d'héberger les deux compagnons de son fils et irait

demander des comptes à dame Mathilde le lendemain.

— Non, trancha-t-il, c'est une mauvaise idée. Il faut trouver autre chose.

— Pour commencer, dit Valentin, nous avons besoin d'argent pour manger.

Henri tira une bourse de sous ses guenilles.

— Ce n'est pas un problème : j'en ai. On va à la Taverne de la Grève ? Je la connais bien, les saucisses sont bonnes et le claret aussi.

— Ils ne laisseront pas entrer trois mendiants.

— Mais on est allés à La Pomme vermeille.

— Sous la protection de messire d'Anceny. Et si vous aviez regardé la tête du patron, vous auriez pu constater qu'il aurait préféré se passer de nous.

— Alors, que faire ?

— Acheter de la nourriture à un étal.

À cette heure tardive, ils n'eurent guère le choix : le seul colporteur qui n'avait pas plié bagage avait encore sa marchandise sur les bras pour des raisons qui, après l'avoir vue de près, étaient faciles à comprendre. Mais ils avaient faim et ne rechignèrent pas à mordre dans le pain desséché et le boudin racorni. Tout en mâchant son quignon trop dur, Valentin réfléchissait. Non seulement il n'avait aucune aide à attendre de ses deux comparses, mais ils seraient inévitablement une source de problèmes. Justin sans doute moins qu'Henri, même s'il n'avait pas davantage eu l'occasion de dormir à la dure que le jeune bourgeois. Lui-même, amolli par une existence devenue douillette, avait peu apprécié ses deux nuits au cimetière des Innocents.

Quand il leur annonça qu'il allait falloir coucher dehors, ils s'étonnèrent d'une seule voix :

— Dehors ?

— Que croyez-vous ? Que je tiens auberge ?

Henri, qui s'était assis sur une borne pour manger, regarda autour de lui, hésitant.

— Par terre... ? Ici... ?

— Pas dans la rue, non, répliqua Valentin que les naïvetés de son

interlocuteur n'amusaient plus guère.

— Alors, où ?

— À l'abri du guet. Derrière un tas de bois ou des tonneaux, par exemple.

— Mais il va faire froid.

— Oui.

— On ne peut pas trouver mieux ? insista Henri.

Valentin posa son regard sur les embarcations amarrées au quai.

— Il y en a qui se mettent à l'abri dans le ventre des barques quand tout le monde est parti, mais ce sont des places convoitées et de vrais coupe-gorge.

Ils allèrent rôder sur la berge à la recherche d'un emplacement qui, à défaut de confort, leur procurerait un refuge, mais tous les bons abris étaient occupés.

— Tu ne saurais pas par hasard comment entrer dans l'entrepôt de la maison Despréaux ? s'enquit Valentin.

Henri fit mentalement le tour des accès. Toutes les portes étaient barrées chaque soir. C'était d'ailleurs son rôle. À qui Raymond l'avait-il confié en son absence ? S'il l'avait fait lui-même, inutile s'essayer, mais s'il en avait chargé quelqu'un qui n'en avait pas l'habitude, peut-être celui-ci aurait-il oublié de fermer la poterne arrière. Cette issue ménagée en cas d'incendie ne servait pas et était presque dissimulée par des tonneaux.

— Contournons le bâtiment : s'il y a une possibilité, c'est là.

Ils firent le tour de l'entrepôt et parvinrent devant une porte basse dépourvue de clenche.

— Elle ne se barre que de l'intérieur.

Il la poussa, plein d'espoir, mais elle résista. Leur dernière chance de dormir au sec avait disparu et il fallut se contenter de l'abri précaire d'un charreton renversé qui coupait à peine le vent. La nuit fut longue. Très longue. Chaque fois qu'ils parvenaient à s'assoupir, ils étaient réveillés par quelque voisin d'infortune, homme ou bête, qui geignait dans son sommeil ou cherchait une proie. Ensuite, transis dans leurs guenilles humides, ils avaient bien du mal à se rendormir. Toutefois, à la surprise de Valentin, les novices ne se plaignirent pas

exagérément.

Si la veille, les trois garçons étaient déjà des mendiants crédibles, après une nuit dehors, personne n'aurait pu imaginer qu'ils ne fussent pas de vrais miséreux. Chez Henri, l'élégant damoiseau du matin précédent avait cédé la place à un être à l'aspect maladif et à la démarche raide. Fatigué, dolent et de mauvaise humeur, il ne comprenait plus comment il avait pu s'engager dans cette aventure avec autant de légèreté. Justin avait également la mine basse : l'état d'enquêteur ne lui semblait plus aussi enviable et il regrettait la cuisine de l'hôtel d'Anceny et la soupe chaude d'Appoline qui valaient bien de se faire un peu houspiller. Valentin fit quelques mouvements pour dérouiller ses membres et leur conseilla d'en faire autant. Tandis qu'ils s'exécutaient en ronchonnant, il repéra un colporteur qui proposait son brouet à quelques pas d'eux.

— Il te reste de quoi payer ? demanda-t-il à Henri.

Le jeune bourgeois exhiba sa bourse. Valentin, apeuré, lui fit signe de la cacher, car elle était bien trop luxueuse pour un mendiant. Contrairement à la veille, il y avait du monde autour d'eux, et si quelqu'un la voyait, son possesseur risquait de se la faire arracher par un truand, ou bien serait soupçonné de l'avoir volée lui-même. Ils avaient une mission à accomplir et ce n'était pas le moment de tomber entre les mains des sergents. Henri en sortit vivement quelques piécettes et la remisa sous ses hardes avant de rejoindre, avec ses deux compagnons, la file des autres amateurs de soupe. La nourriture le ragaillardit ce qui lui rendit le désir d'aider la justice en recherchant les malfaiteurs.

Ils se mêlèrent à la foule composite qui croisait en place de Grève. Aux premières heures du jour, se tenait là une sorte de foire au travail où se rencontraient les bras inemployés et les patrons ayant besoin de main-d'œuvre, les premiers pour convaincre qu'ils étaient le meilleur choix, les seconds pour choisir au mieux. Grouillaient également parmi eux des tire-laine décidés à jouer de la presse pour couper la bourse des bourgeois imprudents qui la portaient pendue à leur ceinture. C'était à ces petits voleurs que les trois compères ressemblaient, ce qui leur valait de se faire rembarrer. Chaque

candidat à l'emploi essayait de crier plus fort que son voisin pour attirer l'attention et obtenir l'engagement convoité. Celui qui y parvenait pourrait payer son repas et la location de sa mesure ou de son galetas, le laissé pour compte rôderait sur les quais toute la journée et finirait par mendier ou dépouiller quelque passant.

Pour la première fois depuis la veille, Henri fut l'homme de la situation. Habitué aux us et coutumes du lieu où il accompagnait Raymond chaque matin, il savait que si son portefaix cherchait du travail ce serait à la maison Despréaux où il avait déjà été employé. Les entrepôts donnant sur la place de Grève, c'était devant leur entrée que s'amassaient les candidats du jour. Henri se mêla aux hommes qui attendaient l'arrivée de Raymond en échangeant des nouvelles, mais lorsque celui-ci parut, il n'y eut plus trace de camaraderie : ce fut chacun pour soi, quitte à bousculer son voisin pour se mettre en avant. Le garçon, qui les dérangeait, y gagna quelques horions.

— Dégage, le pouilleux ! Ici, c'est pour les hommes qui travaillent, pas pour les fainéants.

Raymond joignit sa voix à celle des gagne-deniers, le menaçant d'appeler les sergents s'il ne s'en allait pas. Quand il retrouva ses complices à l'orée de l'attroupement, Henri, malgré un coup reçu à la jambe qui lui faisait mal, s'amusa beaucoup du fait que son patron ne l'ait pas reconnu : la satisfaction d'avoir bien joué son rôle compensait la douleur.

— Il est là ? coupa Valentin qui n'oubliait pas leur mission.

— Non.

— Il a peut-être essayé ailleurs ?

— C'est possible, mais j'en serais surpris. Comme on est contents de lui, il sait qu'il sera choisi et il n'irait pas perdre son temps.

— Il faut quand même vérifier.

Henri se glissa de groupe en groupe, d'abord parmi les portefaix, puis, devant son insuccès, il se rendit jusqu'à ceux qui avaient une spécialité, maçons ou charpentiers. En vain : leur homme n'était pas là.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda-t-il à Valentin tacitement reconnu comme chef des opérations en raison de son

expérience.

— On va rôder en ouvrant bien l'œil dans les endroits où ils pourraient se tenir : les quais, les tavernes, les parvis d'églises. Toi, pour les retrouver, moi, pour repérer les dangers.

— Et moi ? réclama Justin.

— C'est toi qui avertiras messire d'Anceny. Mais avant tout, il faut s'assurer de dormir dedans la nuit prochaine. On va devant l'hôtel Despréaux jusqu'à ce que sorte quelqu'un qui pourra dire au portier que ce mendiant est Henri.

— Dame Mathilde devrait être sur le point d'aller à la messe.

Ils n'eurent pas longtemps à l'attendre. Dès qu'elle parut, Henri l'interpella :

— Dame Mathilde, c'est moi, Henri.

Elle le regarda, éberluée.

— Co... comment il se fait... ?

Ne risquant plus qu'elle appelle les sergents puisqu'elle l'avait reconnu, il s'approcha davantage et parla à voix basse :

— C'est un déguisement pour passer inaperçu et repérer des malfaiteurs. Messire d'Anceny a dû vous avertir ?

— Oui, je suis au courant.

Elle le détailla avec intérêt.

— C'est réussi : tu es méconnaissable.

— Pour Jean aussi. Hier soir, il m'a refusé l'entrée.

— Ah... Il est bien vieux. Je me demande si je ne devrais pas lui trouver un autre emploi, il commet souvent des bévues. Cela t'a obligé à retourner dans la Cité ?

— C'était trop tard.

— Où as-tu dormi ?

— Dehors.

— Dehors ! Seigneur ! Il ne t'est rien arrivé de mal, au moins ?

— Non. Je n'étais pas seul.

Il lui présenta ses deux compagnons, ce qui n'eut pas l'air de la rassurer outre mesure.

— Que va dire ta mère ? Je lui ai promis de veiller sur toi.

— Il ne m'est rien arrivé et ma mère ne le saura pas. Cependant,

cette nuit, nous préférerions coucher à l'hôtel Despréaux.

— Bien sûr ! Venez, je vais parler à Jean.

Elle retourna à la porte dont elle s'était éloignée de quelques pas et expliqua au vieux portier qu'il devait laisser entrer les trois garçons. L'un d'eux était Henri Chardonnet, l'ami de Simon, apprenti de Raymond. Elle le lui répéta plusieurs fois et l'obligea à regarder Henri jusqu'à être sûre qu'il ait compris, puis elle s'en fut à la messe.

— Avant de partir en chasse, allons nous restaurer aux cuisines, déclara Henri en passant devant le portier qui le toisa avec mépris.

XXIV

Depuis que Mariette ne pouvait plus sortir pour assister à la messe, Gervais priait saint Nicolas avec elle tous les matins dans sa chambre, ce dont elle se félicitait, car elle pensait que l'état semi-religieux de son beau-père donnait de la valeur à ses dévotions. Ceci, ajouté au fait que l'intervention de Gervais auprès de messire Galet avait écarté Thomasine du paysage, l'avait conduite à de meilleurs sentiments à son égard : non seulement elle ne semblait plus attendre en piaffant qu'il lève le camp, mais elle s'adressait à lui avec toute l'amabilité dont elle était capable. Pour ne pas abuser de ces nouvelles dispositions, il se faisait rare le reste du jour. Ce jour-là, impatient d'apprendre si Henri avait repéré ceux qu'ils recherchaient, il avait hâte de la quitter. Il dut cependant ronger son frein. Mariette avait fait un rêve qu'elle lui raconta en détail : Colin avait été retrouvé, sain et sauf, joyeux et babillant. Oubliée la parenthèse de son enlèvement, il reprenait sa vie d'enfant aimé là où elle avait été interrompue. Elle voulait y voir une prémonition et attendait de son beau-père qu'il confirme que cela en était bien une. Lui-même avait envie de croire à ce rêve qui arrivait juste au moment où enfin ils avaient une piste, mais il était fort embarrassé sous le regard avide de Mariette prête à boire des paroles d'espoir. Il ne devait pas se montrer trop optimiste, parce qu'en réalité, ce qu'ils avaient appris était presque rien, mais d'autre part, la perspective d'un dénouement heureux pourrait aider sa bru à mener à bien cette fin de grossesse éprouvante. Afin de se tirer de ce mauvais pas, il employa toute l'habileté casuistique acquise à fréquenter les Bénédictins pour éviter de la décourager sans aller

jusqu'à prononcer des mots qu'elle pourrait lui reprocher comme mensonges si elle devait un jour se résigner à faire le deuil de son fils.

Une fois délivré de Mariette, il gagna la prévôté espérant qu'au moins le portefaix aurait été arrêté. Par lui, peut-être serait-il en mesure de remonter jusqu'à l'autre, le vrai truand. Guillebert lui apprit que ce n'était pas le cas : les sergents avaient quitté leur poste de la Maison aux Piliers quand il avait été clair que la foire aux engagements était terminée pour ce jour-là. Ils n'avaient pas été contactés par les trois faux mendiants qu'ils avaient toutefois repérés alors qu'ils s'entretenaient avec la dame Despréaux au sortir de chez elle. Ensuite, les garçons avaient pénétré dans la maison et eux regagné le Châtelet.

À l'hôtel Despréaux, le portier l'informa que sa nièce n'était pas revenue de la messe. Interrogé au sujet d'Henri et de ses deux compagnons, il lui répondit, la bouche pincée de dégoût, qu'ils étaient repartis.

— Dame Mathilde ne devrait pas laisser entrer des gueux, déclara-t-il, sentencieux.

— Mais l'un des trois est Henri Chardonnet, l'ami de Simon. Il ne te l'a pas dit ?

— Messire Chardonnet n'est pas sale et mal vêtu, rétorqua-t-il avec assurance.

Gervais renonça. En l'absence de Mathilde, il alla faire un tour aux cuisines où il trouva les femmes occupées à éplucher des légumes.

— Je cherche trois jeunes mendiants, les avez-vous vus ? leur demanda-t-il d'un ton plaisant.

— Heureusement que messire Henri s'est dépêché de s'annoncer, s'exclama Pernelle, j'avais déjà attrapé un balai pour les chasser. Il a eu de la chance que Jean le laisse entrer. Il est presque aveugle notre portier, et je suis surprise qu'il ait pu le reconnaître sous ces loques.

Maria ajouta qu'elle n'en revenait pas qu'un damoiseau aussi élégant soit sorti attifé de cette façon.

— Pour lui, c'est un jeu, expliqua Gervais.

— Mais pas pour les autres, supposa la cuisinière.

— Détrompez-vous, ce ne sont pas des mendiants.

— Hum...

— Je vous assure : ils sont employés à la maison d'Anceny. Ils se sont grimés pour m'assister dans mon enquête.

— Vous cherchez toujours, Messire ?

— Plus que jamais !

Comme s'il pouvait forcer la chance en donnant pour réel ce qui n'était qu'un espoir, il ajouta :

— Nous venons d'avoir connaissance d'un indice prometteur.

— Dieu soit loué !

L'arrivée de Blanche, qui avait accompagné sa maîtresse à l'église, lui apprit le retour de sa nièce. Il était perplexe en se rendant à sa chambre pour la saluer : comment la veille au soir les garçons avaient-ils franchi le barrage de la porte ? Mathilde, encore contrariée, lui révéla qu'ils n'y étaient pas parvenus et avaient dû passer la nuit dehors.

— Quand je pense à tout ce qu'ils ont risqué ! Si la mère d'Henri en est informée, je serai déshonorée.

— Qui le lui dirait ? Certainement pas Henri. Il aurait trop peur qu'elle le reprenne alors qu'il est sur le point de partir aux foires de Troyes.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Par contre, si tu ne veux pas qu'ils dorment une nouvelle nuit dehors, il faut remplacer Jean à la porte.

— Ne vous inquiétez pas : je lui ai dit de qui il s'agissait.

— Soit il n'a pas compris, soit il a oublié. Quand je lui en ai parlé tout à l'heure il m'a répondu que tu ne devrais pas laisser entrer des gueux et que messire Chardonnet n'est pas sale et borgne.

— Bon, soupira-t-elle, je vais m'en charger. Je trouverai au pauvre vieux une occupation où il ne posera plus de problèmes. J'aurais déjà dû le faire, mais j'ai retardé la décision parce que je sais qu'il en sera peiné. Il nous sert depuis si longtemps.

Gervais aurait voulu s'entretenir avec les garçons, mais Mathilde ignorait où ils s'étaient rendus. Elle lui proposa de les attendre. À son invitation, il s'installa commodément dans un angle de la fenêtre qui avait vue sur la place de Grève et se plongea dans son livre d'heures.

À vrai dire, Valentin, le chef implicite des faux mendiants, ne savait trop que faire ni où aller. Il avait bien sa petite idée sur le sujet, mais n'osait pas remettre les pieds dans le secteur où il supposait que les voleurs d'enfants étaient basés. Les jeunes tire-laine des Halles, qui vraisemblablement pourraient lui nommer les coupables, ne le feraient pas. S'il se présentait sur leur territoire, ils le chasseraient, ou pire : le désigneraient aux bandits. Rien que d'y penser, il était pris de terreur. Le seul moyen d'obtenir le renseignement serait de dénoncer ses anciens complices à la prévôté, qui avait des arguments convaincants pour leur faire avouer ce qu'ils savaient, mais il ne pouvait pas plus s'y résoudre aujourd'hui qu'à son retour quelques jours plus tôt. Ses compagnons de misère l'avaient accueilli et secouru sans contrepartie, il serait déloyal de les livrer à la police. Sans oublier que son passé ne l'avait pas habitué à des relations cordiales avec les forces de l'ordre et qu'il répugnait à collaborer avec elles. Par ailleurs, en ne le faisant pas, il avait le sentiment de trahir Perrin. Déchiré entre deux fidélités inconciliables, il entraîna ses deux complices au hasard, sur les parvis des églises et les marchés des environs, avec l'espoir qu'Henri repérerait l'un ou l'autre des deux hommes, mais il n'y croyait pas vraiment, et il avait raison. Après quelques heures d'errance, ils retournèrent à l'hôtel Despréaux où ils ne purent que faire le constat de leur échec. Gervais leur redonna du courage en leur disant que le portefaix reviendrait fatalement quand il aurait besoin d'argent, le lendemain matin, peut-être. À moins, pensa Valentin, qu'il se soit finalement laissé séduire par la proposition de participer à un enlèvement. Il se demandait avec angoisse ce qu'il ferait si après quelques jours ils en étaient toujours au même point.

Le temps se traîna. Tous les matins, les garçons rôdaient en place de Grève et Gervais, après avoir prié avec Mariette, se rendait à l'hôtel Despréaux où ils l'attendaient pour lui faire rapport. Ensuite, Gervais passait le reste de la journée chez sa nièce où il avait pris ses habitudes pour ne retourner que le soir à l'hôtel d'Anceny tandis que les jeunes enquêteurs hantaient les abords des tavernes les plus mal famées dans l'espoir de tomber miraculeusement sur ceux qu'ils cherchaient. Cette fréquentation des bas-fonds de la ville excitait

Henri devant qui s'ouvrait un monde dont il n'avait pas soupçonné l'existence. Parfois, il pensait à son père, se demandant comment il jugerait l'activité à laquelle s'adonnait ce fils qu'il croyait en train d'apprendre à devenir un bon commerçant, et en fait, il n'en avait aucune idée, car il ne le connaissait guère à cause de ses voyages continuels. Sa mère, par contre, il se la représentait fort bien : scandalisée et coléreuse. Elle était très différente de dame Mathilde qui s'occupait de son négoce aussi bien qu'un homme et que les situations insolites n'effarouchaient pas. Il lui avait fort déplu que son protégé dorme dehors, mais puisqu'il n'y avait pas eu de conséquences fâcheuses, elle ne s'était pas éternisée en reproches. Pour le reste, elle faisait confiance à son oncle. Simon serait impressionné quand Henri lui raconterait ses marches dans la ville grimé en mendiant et son aptitude à passer inaperçu dans un monde si éloigné du leur. C'était du moins son avis et il eut été fort surpris d'apprendre qu'il suffisait de le regarder un peu attentivement pour le distinguer de ses deux compagnons, ce qui tenait essentiellement à sa posture de jeune bourgeois n'ayant jamais eu à courber l'échine devant quiconque. Justin et Valentin vivaient l'aventure différemment : le garçon à tout faire de l'hôtel d'Anceny mesurait sa chance d'être serviteur et non mendiant, une marche qui pourrait être très facile à descendre. Quant à Valentin, qui avait monté cette marche, il ne cessait de s'en réjouir et n'aurait voulu pour rien au monde retourner à son état précédent. Il y pensait souvent alors que chaque matin confirmait l'échec de leurs recherches.

Au moment où ils n'y croyaient plus, le portefaix se présenta aux entrepôts et tout s'enchaîna comme prévu. Dès qu'Henri l'eut repéré, il le désigna discrètement à Raymond, qui connaissait désormais l'identité de ce mendiant et le surveillait du coin de l'œil en attente d'un signe de sa part. L'homme fut engagé et se dirigea avec les autres vers la barge à décharger. Justin, devenu très rapide avec ses béquilles, partit en quelques enjambées avertir les sergents qui encadrèrent le portefaix et l'emmenèrent malgré ses protestations. Quand Gervais arriva chez Mathilde, il apprit que le suspect avait été arrêté et conduit à la prévôté où il se rendit sur-le-champ suivi des

garçons curieux de savoir le mot de la fin. Il y eut un petit malentendu à l'entrée, que le planton de service voulait interdire aux trois loqueteux et qui ne céda qu'à la demande du commissaire Levert. Quoique de mauvaise grâce, il se porta garant de messire d'Anceny et, dans la foulée, de ses accompagnateurs. Une fois le barrage franchi, les enquêteurs occasionnels furent déçus : Coudrier avait été requis au palais royal et il avait fait dire qu'une mission importante le garderait éloigné au moins trois jours. Le commissaire savait que l'affaire des voleurs d'enfants lui tenait à cœur et qu'il fallait l'attendre pour interroger le prisonnier. Que d'Anceny ne s'inquiète pas : l'homme serait en lieu sûr jusqu'au retour du prévôt adjoint.

Levert avait gardé pendant tout leur entretien une esquisse de sourire satisfait qui démentait l'empathie de ses paroles. Gervais, sachant que son interlocuteur se réjouissait de ses contrariétés, eût aimé effacer cette expression de son visage à coups de poing. Quand il réalisa la force de son impulsion, il se reprocha cette violence si incompatible avec son état semi-ecclésiastique et s'engagea mentalement à réciter plusieurs chapelets en pénitence la nuit prochaine. Justin le tira de ses remords en concluant, sur un ton dépité :

— Alors, pour nous, c'est fini. Je suppose que je n'ai plus qu'à retourner éplucher mes légumes.

— Et moi, compter mes tonneaux, ajouta Henri.

Ils avaient l'air déconfits, ce qui n'était pas le cas de Valentin. Lui était content que la situation ait évolué et que l'enquête ait des chances d'aboutir sans qu'il doive s'impliquer et trahir.

XXV

Les trois jours d'attente furent longs. Si à l'hôtel Despréaux on pouvait évoquer l'arrestation et en imaginer les suites possibles parce que tout le monde était au courant, ce n'était pas le cas à l'hôtel d'Anceny. Gervais, qui ne voulait pas donner d'espoirs sans fondements ni se faire harceler de questions, n'avait rien dit à son fils et encore moins à sa bru. Il avait aussi interdit aux garçons de faire le récit de leurs exploits à la cuisine de crainte que l'information ne remonte jusqu'à Mariette. Justin eut du mal à tenir sa langue : contrairement à Valentin, employé à l'échoppe, il était confiné avec Muguette et Appoline et il lui fut difficile d'esquiver ce qui s'apparenta à un interrogatoire en règle. Le plus dur fut de ne pas répliquer lorsqu'elles sous-entendirent que s'il ne racontait rien, c'était parce qu'il n'avait rien fait d'intéressant. Lui qui avait dormi dehors, traîné dans les bas-fonds de la ville et participé à l'arrestation d'un suspect ! Si elles savaient...

Au soir du troisième jour, Gervais attendait Coudrier avec une certaine fièvre. Perrin et Valentin n'étaient pas moins impatients et Justin rongea son frein à l'hôtel, guettant son ami qui lui rapporterait la conversation. Mais Valentin n'eut rien à lui dire, car le prévôt adjoint ne se présenta pas à La Pomme vermeille.

— Sa mission a dû prendre plus de temps, supposa Gervais. Il avait parlé d'au moins trois jours, ce qui sous-entend que cela pourrait être plus long.

Mais le quatrième soir, il ne vint pas non plus et d'Anceny, vaguement inquiet, décida de se rendre à la prévôté le lendemain

matin. Si Coudrier avait été retenu, ses commissaires l'auraient su et Garin lui aurait transmis l'information. Il ne se serait pas étonné du silence de Levert : l'homme le détestait assez pour lui faire cette niche, mais Garin n'avait aucune animosité envers lui. Il avait dû se produire quelque chose pour qu'on ne l'avertît point.

Dès leur entrée au Châtelet, Gervais et Perrin devinèrent, à voir les visages fermés, que c'était grave. Guidés par les éclats de voix de Coudrier, ils se dirigèrent vers la salle d'où ils provenaient et découvrirent le prévôt adjoint en train de reprocher à ses subalternes, lesquels baissaient piteusement la tête, à l'exception du commissaire Levert au moins aussi en colère que lui, une négligence que celui-ci qualifiait d'impardonnable. Quand il s'avisa de leur présence, Coudrier prit son commissaire à partie :

— Puisque c'était vous qui aviez hier le commandement, Levert, expliquez donc à messire d'Anceny et à son assistant ce qui s'est produit.

— Le prisonnier est mort, annonça-t-il laconiquement.

— Mort ? Le portefaix ? dit Gervais sidéré.

Coudrier invita d'un geste de la main son subalterne à développer. Pâle de rage, celui-ci ajouta :

— Il a reçu un coup de couteau.

— Quoi ! hurla Gervais.

— Oui, reprit Coudrier, on a peine à y croire. On se demande comment, dans la forteresse la mieux gardée de Paris, un lieu qui grouille de sergents, un homme a pu en assassiner un autre et s'enfuir sans que personne s'en aperçoive avant qu'il soit trop tard pour l'interpeller. Si l'affaire s'ébruïte, nous serons la risée de la ville.

— Avait-il été interrogé ? voulut savoir Gervais qui espérait, contre tout espoir, une réponse positive.

— On avait ordre de ne rien faire, cracha Levert.

— C'est que je le croyais en lieu sûr, riposta son supérieur, cinglant.

Les visiteurs battirent en retraite : ils n'avaient plus rien à faire là, et les détails, dont ils étaient curieux, pouvaient attendre que Coudrier règle ses problèmes internes. Sans se consulter, ils entrèrent dans la

première taverne, ayant autant besoin de se remettre du choc provoqué par la nouvelle que d'échanger les commentaires qu'elle leur inspirait. Devant un pichet de claret, ils convinrent que si un truand avait jugé nécessaire d'éliminer le portefaix avant qu'il soit interrogé, cela signifiait qu'il aurait été capable de le dénoncer. C'était donc une vraie piste qu'ils avaient découverte grâce à Henri et perdue à cause de l'incurie de la prévôté.

— Nous n'avons plus aucun moyen de le retrouver, déplora Perrin. S'il a tué ou fait tuer le portefaix, il ne rôdera plus dans les environs que sa victime fréquentait.

— Il ne doit quand même pas en être très loin puisqu'il a su que le gagne-denier avait été arrêté. Il faudrait trouver des gens qui connaissaient le mort ; peut-être pourraient-ils nous apprendre quelque chose ?

— Si nous n'avons pas son nom, je ne vois pas comment nous y parviendrions. Sauf s'ils le lui ont demandé avant de le mettre au cachot.

— Cela m'étonnerait. Si c'était le cas, Levert l'aurait dit pour se défendre en montrant que tous les liens n'étaient pas coupés.

— À moins que...

— Oui ?

— Si Henri était capable de repérer un homme qu'il aurait déjà vu avec la victime, on pourrait le conduire à la morgue pour l'identifier.

Cette idée leur rendit espoir et ils partirent vers les entrepôts Despréaux avec une énergie renouvelée.

Raymond envoya chercher Henri.

— Alors, demanda le garçon dès qu'il les aperçut, il a avoué ?

— Non, et il n'avouera jamais : il a été assassiné avant d'être questionné.

— Comment est-ce possible ? Ils l'avaient relâché ?

— C'est arrivé à l'intérieur même de la prévôté.

— Je n'en reviens pas.

— Nous non plus. Quoi qu'il en soit, cela prouve qu'il connaissait un fait important au sujet d'une personne prête à tout et n'ayant peur de rien.

— Je n'ai jamais revu l'autre, pourtant, je reste attentif.

— Est-ce que tu pourrais identifier quelqu'un avec qui le gagn-denier avait une attitude de familiarité ?

— Peut-être, je n'en suis pas sûr.

— On va t'envoyer Valentin. Si tu as une information à nous donner, il nous la transmettra.

Henri retourna à son travail et Perrin s'en fut réquisitionner Valentin à l'hôtel d'Anceny. En le raccompagnant jusqu'au seuil de l'entrepôt, Raymond apprit à Gervais que Simon était sur le point de revenir : une barge, arrivée le matin même, l'avait annoncé sur la suivante. Mathilde n'étant pas encore avertie, il proposa d'aller lui porter la nouvelle.

Il savait sa nièce inquiète, mais à son soulagement il mesura combien elle l'avait été.

— Je vais pouvoir recommencer de dormir, dit-elle. Jusqu'au prochain voyage, évidemment. Maintenant qu'il a goûté à l'aventure, je ne pourrai plus le retenir.

— C'est la vie normale d'un marchand, tu ne l'ignores pas, Mathilde.

— Pourtant, depuis la mort de Malivet, l'affaire fonctionne alors que je reste ici.

— Parce qu'il y a encore la vieille garde. Quand ce sera au tour de Simon et que les facteurs actuels seront trop vieux, le fait de connaître les rouages lui permettra de choisir ses hommes et de diriger le négoce en toute connaissance de cause.

— Sans doute...

En attendant l'heure du repas pour lequel elle espérait que son fils serait arrivé, elle s'agita beaucoup, s'assurant auprès d'une Pernelle peu habituée à se faire bousculer que le menu aurait un air de fête. L'humeur devait être à l'agacement dans la cuisine ; ce n'était pas le moment d'aller soulever les couvercles pour humer le fumet des chaudrons. Dans son encoignure de fenêtre où il tentait de se concentrer sur le livre d'heures, Gervais ne jouissait pas davantage d'un environnement paisible : Mathilde venait sans cesse vérifier si Simon n'était pas en train de traverser la place, posait à son oncle des

questions pour lesquelles il n'avait pas de réponses, retournait s'asseoir à sa table de travail, prenait sa plume, commençait à additionner une colonne de chiffres, jetait la plume sur la table avec un soupir excédé et décréait, ce que nul n'aurait songé à contester :

— Je suis trop énervée, je n'y arriverai pas.

Ce fut un soulagement général de voir son fils se présenter à l'heure du repas avec Raymond et Henri.

Cependant que Gervais se tenait en retrait, Simon renseignait Mathilde sur le trajet, les conditions d'hébergement, les dangers encourus : tout ce dont se soucie une mère aimante. Le jeune homme semblait être le même qu'à son départ, affable et respectueux, et pourtant, plusieurs indices démontraient qu'en quelques semaines à peine il avait acquis assurance et maturité. Mathilde ne tarderait pas à découvrir qu'il ne se laisserait plus traiter en enfant. Comme Gervais l'avait espéré, le voyage avait porté ses fruits.

Lorsqu'ils passèrent à table, Simon, qui avait déjà lancé plusieurs regards vers la porte, s'étonna de l'absence d'Isabelle et demanda, sur un ton où perçait l'inquiétude, si elle était souffrante.

— Pas du tout, répondit sa mère.

Elle lui apprit que son épouse séjournait chez les Thillay. Ces gens, que son oncle connaissait, avaient des filles de son âge devenues ses amies.

— En dehors de Paris ?

— Non, dans le quartier des Halles.

Il parut soulagé de la savoir à proximité.

— Si tu souhaites lui rendre visite, proposa Gervais, je t'y conduirai.

— Avec plaisir, mon oncle. Si vous en avez le temps, nous pourrions nous y rendre dans l'après-midi.

Cet empressement réjouit aussi bien sa mère que son grand-oncle qui ne purent s'empêcher d'échanger un regard de connivence. Heureusement, il échappa au garçon. La conversation porta ensuite sur la foire, les rencontres avec les producteurs de vin et les autres négociants. L'homme à qui Simon avait été confié s'était bien acquitté de sa tâche : son apprenti avait compris les arcanes des transactions et

il manifestait pour le sujet un intérêt qui n'était pas de façade.

Pernelle ayant mis les petits plats dans les grands, le dîner traîna en longueur et Simon commença de montrer des signes d'impatience. Il fallut pourtant faire honneur au brouet de poireaux, au rosé de lapereaux et au pâté de chapon sans oublier le turbot à la sauce verte et le blanc-manger. Dès que les dernières dragées furent emportées, le jeune homme se leva.

— Je vais dire bonjour à la cuisine, et ensuite, si vous le voulez bien mon oncle, on pourra partir.

En se rendant aux Halles, Gervais répondit aux questions de son petit-neveu que le séjour de son épouse chez les drapiers intriguait. Il ne lui cacha rien, car il pensait que cela servirait ses desseins. En effet, le jeune homme s'émut au récit de la détresse d'Isabelle à l'hôtel Despréaux, de ses difficultés avec le personnel, de la douleur d'être séparée de sa grand-mère, du rejet de son père et de sa solitude au fond du verger avec la seule compagnie de sa flûte.

— J'ai vraiment essayé de me rapprocher d'elle, mon oncle, vous pouvez me croire.

— Elle était trop blessée pour l'accepter.

— Et maintenant, vous pensez qu'elle voudra ?

— On peut l'espérer.

— Il n'y a rien que je souhaite davantage. Conseillez-moi, je ferai ce que vous me direz.

— Il va falloir être patient. Le plus important est ce que tu ne dois pas faire.

— C'est-à-dire ?

— Lui demander de revenir à l'hôtel Despréaux.

— Mais elle ne peut pas rester indéfiniment chez des étrangers ! Et puis, sa présence me manque.

— Je te le répète : sois patient. Il n'y a pas longtemps qu'elle y est et elle a beaucoup à apprendre. Comme tu vas pouvoir t'en rendre compte, cette maison est l'endroit idéal pour cela. Il faut que tu saches attendre qu'elle ait envie de rentrer et qu'elle le propose elle-même.

— Je ferai ce que vous voulez.

Le ton était obéissant, mais manquait d'entrain. Le garçon avait

dû espérer que son absence aplanirait les difficultés et il était déçu. Gervais lui répéta que la pire des attitudes serait de précipiter les choses et il sembla l'admettre.

Les chevaux confiés au portier, ils gagnèrent la galerie haute pour rencontrer messire Thillay. Toujours content de recevoir des amis et d'avoir une occasion de se faire gâter par sa couvée, il les accompagna à l'étage supérieur. Si Gervais était accoutumé au joyeux brouhaha qu'occasionnaient les visites, ce n'était pas le cas de Simon qui parut éberlué.

Madeleine, devinant que le jeune homme était le mari de sa protégée lui demanda de le leur présenter. Rougissante, mais avec une bonne grâce qui réjouit tout le monde, Isabelle alla prendre Simon par la main pour le conduire à dame Thillay puis à ses amies, qui gloussèrent à qui mieux mieux.

— Laissons-les, dit Madeleine aux deux hommes. Elles ne le mangeront pas.

Tout en faisant la conversation avec ses hôtes, Gervais observait les jeunes gens du coin de l'œil. Simon avait surmonté son premier mouvement de timidité et se prêtait volontiers à la curiosité des cinq sœurs qui voulaient tout savoir au sujet de son voyage. De nouvelles questions fusaient avant même qu'il ait fini de répondre. Isabelle ne disait rien, mais son silence n'était pas hostile et elle écoutait Simon avec autant d'intérêt que ses amies. Lorsque la visite toucha à sa fin, il vit les jeunes époux s'isoler dans un angle de la pièce et comprit que c'était à l'initiative de Jeannette. Même si cela partait d'une bonne intention, il craignit que ce ne soit une maladresse. Or, si l'aparté ne dura pas, il parut cordial à ceux qui l'observaient à la dérobée.

Durant le trajet de retour, Simon ne fit pas languir Gervais : il lui apprit qu'il avait demandé à Isabelle s'il pouvait se présenter dimanche pour lui offrir le cadeau qu'il lui avait rapporté de son voyage.

— Elle a accepté, dit-il radieux. Je suis surpris de voir comme elle s'est transformée en peu de temps.

— Elle avait besoin de changer de milieu et d'avoir des amies.

— Selon vous, elle reviendra de son plein gré ?

— Oui. Mais je te le répète : ne la brusque pas.

En fait, il n'était sûr de rien, mais il l'espérait très fort et allait prier pour que cela se réalise.

Coudrier vint ce soir-là à La Pomme vermeille. La colère qu'il ressentait envers ses subordonnés ne s'était pas calmée et il l'exprima assez longuement, ce qui, pensa Gervais qui le connaissait bien, tendait à détourner ses interlocuteurs de la tentation de lui faire des reproches au sujet de la bavure dont il était finalement responsable.

— Tu croyais pouvoir te fier aveuglément à Levert ? demanda fielleusement Gervais quand il reprit son souffle.

— Mais oui, riposta-t-il piqué. Je n'ignore pas que tu as des préventions contre lui, mais c'est un excellent élément.

— Qui a laissé assassiner le seul témoin que nous avons. Comment a-t-il réussi un tel exploit ? À moins qu'il ne l'ait favorisé parce que l'affaire me concernait. Tu le sais, Guillebert, que Levert ne peut pas me sentir ?

— Là, tu y vas fort. Tu ne peux pas l'accuser de malfaisance sans aucune preuve pour l'unique raison que vous ressentez une antipathie réciproque.

— Dans ce cas, explique-moi comment cela s'est passé.

— Le gardien a été assommé. Son agresseur lui a pris les clés du cachot et a assassiné le prisonnier.

— Le gardien ne l'avait pas vu ?

— Non. Il est arrivé par-derrière.

— J'avoue ne pas comprendre : il y a toujours du monde au Châtelet, me semble-t-il.

— Pas là. Nous n'avons guère de cachots individuels et celui-ci est isolé au fond d'un corridor. Ce qui prouve bien que le prisonnier était considéré comme important et qu'il avait été jugé utile de s'entourer de précautions.

— Très efficaces, comme nous avons pu le voir. Je suppose que s'il avait été dans la salle commune où vous gardez le tout-venant, il ne lui serait rien arrivé.

— C'est probable, concéda Coudrier.

— C'est toi qui as eu l'idée de le mettre au secret ?

D'évidence, la question l'embarrassa, mais il ne put s'y dérober.

— Non. C'est Levert.

— Nous y revenons, ricana Gervais.

— Il voulait bien faire.

— Ce tueur, comment a-t-il pu entrer dans la place sans se faire remarquer ?

— Nous supposons qu'il s'était habillé en sergent. Il y en a beaucoup, ils ne se connaissent pas tous.

— Cela semble néanmoins prouver qu'il a des complicités au sein de la prévôté.

Coudrier soupira.

— J'en serais surpris. Quoi qu'il en soit, nous faisons tout pour découvrir comment cela s'est produit.

— Nous ? Tu veux dire Levert ?

— Et aussi Garin, et les autres. Je te garantis que nous ne ménageons pas nos efforts.

— J'ai demandé à Henri Chardonnet d'observer attentivement les gagne-deniers pour le cas où il en repérerait un qu'il aurait vu avec le mort. S'il reconnaît quelqu'un, on pourra lui faire identifier le corps à la morgue, ce qui donnera peut-être une piste.

Le malaise du prévôt adjoint s'intensifia.

— Qu'y a-t-il encore ? Ne me dis pas que vous avez perdu le corps !

— Il est parti par erreur à la fosse commune des Innocents. Il n'avait pas été mis à part et le conducteur de la charrette l'a embarqué avec les autres.

— Il y a trois jours de cela ?

Son vis-à-vis se contenta de hocher la tête.

— Aux Innocents... commenta Perrin qui jusque-là était resté silencieux. Ce n'est même pas la peine d'essayer de le récupérer.

— Tu ne trouves pas que cela fait beaucoup trop d'irrégularités pour qu'il n'y ait pas un homme de pouvoir derrière cette affaire ? reprit Gervais.

— Je n'en sais rien. Tout ce que je peux te dire, c'est que je vais rechercher le coupable jusqu'à ce que je le trouve.

XXVI

Il était malaisé de démêler si les douleurs de Mariette étaient physiques ou si elle souffrait de devoir limiter ses activités, ce qui nuisait à son emprise sur son entourage. Quoi qu'il en soit, elle était d'une humeur massacrant qu'elle cristallisait de nouveau sur Gervais, dont la période de grâce, due à son intervention pour éloigner la voisine importune, était bel et bien terminée. Par égard pour son fils, il supporta sa bru autant qu'il le put, mais un soir, excédé, il déclara que l'enquête s'étant déplacée sur la rive droite de la Seine, il serait plus efficace depuis l'hôtel Despréaux. En conséquence, il s'y installerait le lendemain matin. La décision prise et annoncée, Mariette devint douce comme une soie et Philippe, que toutes ces tensions éprouvaient, adressa à son père un regard à la fois penaud et soulagé. Mathilde comprit la situation à demi-mot et accueillit son oncle comme s'il allait de soi qu'il séjourne chez elle alors que son fils vivait à un jet de pierre dans une maison qui, au reste, lui appartenait encore.

En quittant l'échoppe, il avait chargé Valentin d'avertir la grand-mère d'Isabelle qu'il lui amènerait sa petite-fille dans l'après-midi. Contrairement à son habitude, il n'alla pas quérir la jeune femme après le repas, mais avant, car il comptait lui faire partager celui de l'hôtel Despréaux. Consultée sur ce projet, Mathilde lui avait fait confiance : s'il pensait que cela ne braquerait pas Isabelle, qu'il aille la chercher.

Il la trouva affairée, comme de coutume depuis qu'elle vivait chez Thillay. Cette fois, elle aidait ses amies à transformer des vêtements.

Pendant que Jeannette baissait les yeux en rougissant, Madeleine apprit à son visiteur qu'elle aurait bientôt la joie d'être grand-mère. Le spectacle de leur gaîté lui fit imaginer le bébé à naître entouré de ces femmes, toutes à sa dévotion, puis son esprit s'égara vers la chambre de Mariette où le futur enfant était attendu dans une atmosphère plombée de tristesse. En voyant l'époux de Jeannette penché sur son épaule, il comprit pourquoi le jeune homme avait tenu à l'accompagner à l'étage : tous les prétextes lui étaient bons pour se rapprocher de sa compagne. Isabelle pensait-elle parfois à Simon devant ce bonheur domestique ? Se demandait-elle si elle aussi pourrait y accéder ? Malgré sa curiosité, il ne se risquerait pas à poser la question. Lorsqu'elle apprit qu'elle dînerait à l'hôtel Despréaux, la jeune femme se crispa, mais Jeannette lui serra discrètement la main sous l'étoffe qu'elles cousaient, et elle se détendit.

— Je comptais envoyer un serviteur porter mon invitation, mais tu vas pouvoir t'en charger, lui dit Madeleine, qui expliqua à Gervais qu'elle voulait convier la famille de sa protégée pour le dimanche suivant.

— Vous en serez, j'espère ?

— Avec plaisir.

Sur le chemin de la maison, qui était la sienne, mais où elle avait vécu en étrangère, Gervais sentit qu'Isabelle, en croupe sur Fiérote, se raidissait de plus en plus. Il retint la jument, se tourna vers la jeune femme et l'obligea à soutenir son regard.

— Tu n'as rien à craindre : tous ceux qui seront à table te veulent du bien et seront contents de te voir.

— Oui, dit-elle amèrement, mais le personnel...

— Il faut t'imposer.

— Au cours d'un repas où je serai une invitée ?

— Je ne te demande pas d'aller donner des ordres en cuisine, mais de manifester ton autorité vis-à-vis de la chambrière ou de l'intendant pendant qu'ils serviront.

— Je n'oserai jamais.

— C'est pourtant le moment. Pense à la façon dont dame Thillay s'adresse à ses domestiques et imite-la. Tu es comédienne, tu peux le

faire. Imagine-toi sur les tréteaux : tu dois persuader le public que tu es bien ce que tu prétends, en l'occurrence l'épouse du fils de la maison, celle à qui ils doivent obéir.

— Vous êtes toujours aussi habile à convaincre, commenta-t-elle sèchement. Soit, je vais montrer de quoi je suis capable.

— Du meilleur, j'en suis certain.

Mathilde était encore seule lorsqu'ils pénétrèrent dans sa chambre. Elle embrassa Isabelle et s'enquit de la famille Thillay. En apprenant la grossesse de Jeannette, une ombre fugitive assombrit son visage, mais elle se reprit aussitôt et se réjouit de cette bonne nouvelle. Les hommes ne tardèrent pas. En découvrant Isabelle, Simon sourit de contentement. Henri, ne se sachant pas observé, couvrait la jeune épouse de son ami d'un regard affamé qui inquiéta Gervais. Une diversion s'imposait. Les sœurs Thillay lui semblaient parfaitement aptes à lui prouver que le monde était plein de jeunes filles séduisantes et qu'il était vain de perdre son temps à désirer la seule inaccessible. À lui de veiller à ce qu'il soit de la partie dimanche au lieu de rendre visite à ses parents.

— Isabelle a une invitation à nous transmettre, commença-t-il, mais je la laisse vous l'annoncer.

Il n'eut pas besoin d'intervenir, car elle précisa d'elle-même à Raymond et Henri qu'ils étaient tous conviés.

— Fort bien, répondit Mathilde, tu diras à Madeleine que nous acceptons avec plaisir.

Puis elle agita la cloche pour que l'on servît le repas. À leur entrée dans la salle, l'intendant et la chambrière, informés de sa présence par le garçon à tout faire promu portier, saluèrent Isabelle avec une affectation de politesse où transparaissait leur mépris. Elle puisa du soutien dans le regard de Gervais qui lui fit un imperceptible signe d'encouragement.

Alors, sur un ton d'autorité tranquille dans lequel l'appréhension était indécélable, elle ordonna :

— Blanche, va chercher le châle qui est rangé dans mon coffre.

Interdite, la chambrière ouvrit des yeux ronds, mais ne fit pas un mouvement.

La jeune femme précisa sèchement :

— Tout de suite, j'ai froid.

L'autre sursauta, esquissa une révérence et partit en courant après avoir répondu :

— J'y vais, ma dame.

Le demi-sourire satisfait de Gervais confirma à Isabelle qu'elle avait réussi l'épreuve. Le repas se déroula sans anicroche, et si l'attitude des serveurs vis-à-vis d'Isabelle était loin d'exprimer un respect inconditionnel, elle reflétait une circonspection de bon augure. Avant de repartir travailler, Simon demanda à son épouse de le suivre dans leur chambre pour lui remettre le présent dont il lui avait parlé. Leur absence fut brève, mais ils revinrent avec des visages exempts de contrariété, ce que les adultes interprétèrent comme une évolution positive de leurs relations. Isabelle portait un paquet que tous regardèrent avec curiosité, mais ils en furent pour leurs frais. À Gervais cependant elle fit la confidence de son contenu : Simon lui avait rapporté une belle pièce de velours bleu pour confectionner de nouvelles manches* et les boutons en corail qui permettraient de les attacher à sa cotte.

Avant que la barque n'ait pu se détacher de la rive, un sergent sauta à bord au risque d'en compromettre l'équilibre.

— Vous ne pouvez pas faire attention ? s'indigna le passeur. On a failli chavirer.

— Tu allais partir sans m'attendre. Je t'avais pourtant fait signe.

— Avec deux personnes et un cheval, c'est complet.

— Ne fais pas semblant de croire que je veux traverser : tu sais très bien que je suis là pour contrôler tes tarifs.

— Je respecte toujours les tarifs, protesta-t-il vertueusement.

— Vraiment ? Combien avez-vous payé, messire ?

Pour s'adresser à d'Anceny, le sergent avait tourné le dos au passeur. Celui-ci, avec une mimique implorante, montra à son client à l'aide de ses doigts la réponse qu'il devait donner.

Gervais, qui venait de déboursier un tiers de plus que la somme en question, gratifia le passeur d'un regard ironique qui l'inquiéta. S'il était dénoncé, il perdrait son droit d'exercer la profession. Avec

l'énergie du désespoir, il lui fit comprendre qu'il pourrait lui demander n'importe quoi. À la surprise du sergent, lequel aurait visiblement parié sur la malhonnêteté du passeur, Gervais indiqua le tarif en vigueur.

— C'est bon, grommela-t-il en sautant sur la berge. Mais je continue de te tenir à l'œil !

— Peux-tu m'expliquer cela ? s'enquit suavement Gervais lorsqu'ils furent hors de portée des oreilles du sergent.

— C'était une erreur, Messire, une grossière erreur, veuillez me pardonner.

— Je me doute bien que tu n'aurais pas filouté un pays, mais si on compte toutes les fois où tu as fait une erreur, on peut considérer que désormais, et pour un certain temps, je traverserai gratuitement, n'est-ce pas ?

Le ton était ferme et l'homme n'osa pas discuter.

— Bien sûr, Messire, c'est exactement ce que j'allais vous offrir.

— À la bonne heure, nous nous entendons parfaitement.

Le passeur, quoique soulagé d'avoir échappé à la justice, aurait été beaucoup plus satisfait si son client s'était laissé tondre sans réclamer son dû. Il trouva un exutoire à sa colère en s'en prenant aux sergents qui ne servent qu'à ennuyer le pauvre monde.

— Ils ne sont même pas capables de surveiller leurs prisonniers ! On se fait assassiner au Châtelet comme au coin d'un bois.

— Ah bon ? Comment le sais-tu ?

Il haussa les épaules.

— En Grève, les secrets... D'abord, l'homme est arrêté, on ignore pourquoi. Ensuite, il n'est pas jugé, mais ne reparaît pas à la taverne.

— Cela ne suffit pas pour dire qu'il a été assassiné.

— Le prévôt a crié quand il l'a appris...

— Et la nouvelle s'est répandue ?

— Exactement.

— Tu le connaissais cet homme ?

— Moi ? Pas du tout, qu'allez-vous penser là ? Je ne fraye pas avec du gibier de potence.

— Mais tu sais quelle taverne il fréquentait.

— Non, vraiment pas. Je répète seulement ce que j'ai entendu. Dites donc Messire, elle a l'air de beaucoup vous intéresser cette histoire ?

— Pas plus qu'une autre. C'était juste pour passer le temps et oublier que si on chavire, on se noiera. Grâce à Dieu, cette fois encore, nous voilà rendus à bon port. À la prochaine, l'ami !

Il aida d'abord Isabelle à descendre, puis il prit la bride de Fiérote et ils se mirent en selle pour aller retrouver la grand-mère à La Pomme vermeille.

— Valentin, dit-il au garçon qui tenait compagnie à la vieille femme, j'ai une mission à te confier.

XXVII

Gervais et Perrin parlèrent longuement de cette nouvelle piste, ténue, certes, mais inespérée, que le passeur avait dévoilée par le plus grand des hasards. Ils auraient gagné du temps s'il avait donné à son client le nom de la taverne, mais celui-ci avait jugé plus prudent de ne pas insister. En effet, les bateliers de la Seine faisaient partie d'un monde interlope toujours à la limite de l'illégalité et rien ne prouvait que l'informateur involontaire n'avait pas été un proche du portefaix assassiné et qu'il n'avait pas d'acointances avec les voleurs d'enfants. Valentin avait été chargé de l'espionner pour découvrir quelle taverne il fréquentait ; ce serait ensuite à Henri de vérifier s'il y reconnaissait l'un des clients. Cela ne les mènerait peut-être nulle part, mais il ne fallait rien négliger. Le problème dont ils discutaient et pour lequel ils n'arrivaient pas à se décider concernait Coudrier : était-il judicieux de le mettre au courant ? Gervais avait confiance en lui, Perrin également, mais tous deux se méfiaient de son entourage, et ils craignaient que cela ne se termine par un fiasco comme avec le portefaix. Quand il fut temps de ramener Isabelle aux Halles, ils n'étaient pas parvenus à arrêter une ligne de conduite.

La jeune femme était abattue, comme chaque fois qu'elle se séparait de sa grand-mère, la personne au monde à laquelle elle était la plus attachée. À moins que ce ne fût la seule.

- Est-ce que ton père parle toujours de quitter Paris ?
- Pas de manière précise.
- C'est une bonne nouvelle, non ?
- Oui, bien sûr... Mais si je pouvais la voir plus souvent...

— À toi de trouver une solution. Je t'en ai suggéré une.

— Je ne peux pas demander une telle faveur sans donner en retour ce que l'on attend de moi.

— Et tu n'es pas prête à te réinstaller à l'hôtel Despréaux ?

— Non !

La réponse avait claqué. Elle s'en rendit compte et reprit plus doucement :

— Pas encore.

À La Pomme vermeille, Guillebert Coudrier, attablé face à un Perrin aussi muet que les statues de Notre-Dame, engouffrait une platée de saucisses grillées.

— Tu manges comme quelqu'un qui a faim, remarqua Gervais en se glissant derrière le banc.

— Tu veux dire comme quelqu'un qui n'a pas eu le temps de manger depuis hier soir, répliqua-t-il la bouche pleine.

— Une affaire qui te donne du mal ?

Guillebert lui décocha un regard torve.

— Peut-être recherches-tu les brebis galeuses de ton entourage ? insinua son ami.

Le prévôt adjoint s'insurgea.

— Rien n'indique qu'il y ait un complice parmi eux !

— Il est quand même difficile d'expliquer autrement ce qui s'est produit.

Valentin, très excité, surgit sur ces entrefaites.

— Je l'ai ! annonça-t-il triomphalement.

Puis il avisa les dernières saucisses dont la graisse se figeait sur le plat et plus un son ne sortit de sa bouche. Il eût été le matin du commissaire qu'il eût bavé de convoitise. Coudrier poussa vers lui les reliefs de son repas.

— Si tu mourais de faim, je ne me le pardonnerais pas.

Valentin ne tarda pas à leur faire un sort. Il se léchait les doigts, un sourire béat encore sur les lèvres, quand Coudrier lui demanda :

— Qu'est-ce que tu as ?

Les regards dont Perrin et messire d'Anceny le gratifièrent firent prendre conscience au garçon qu'il avait gaffé. Pour gagner du temps,

il affecta d'être étonné.

— Que voulez-vous dire ? Je ne comprends pas.

— Tu es arrivé en clamant : « Je l'ai ! » Je répète : qu'est-ce que tu as ?

Malheureux, il quêtâ du soutien auprès de Perrin qui lui fit signe de répondre, car il n'y avait pas moyen de louvoyer.

— J'ai le nom de la taverne.

Coudrier leva des sourcils étonnés. Gervais se résigna à lui rapporter ce qu'il avait appris du passeur tout en précisant qu'ils s'emballaient peut-être pour du vent.

— Il est tout aussi possible que la piste soit valable. Mais rassure-moi : tu avais bien l'intention de m'en parler ?

— C'est-à-dire...

— Gervais !

— C'est à cause de Levert.

— Dont je parierais qu'il n'y est pour rien. Mais je te promets de prendre mes précautions et de m'entourer d'hommes au-dessus de tes soupçons.

Considérant le sujet clos, il ordonna à Valentin :

— Parle-nous de cette taverne, jeune homme, et n'oublie rien.

— Elle est sur la rive nord, assez loin de la place de Grève, après le port au Blé et le port au Foin, en face du quai des Ormes, rue de la Mortellerie. Quand messire d'Anceny m'a dit de surveiller le passeur, celui qu'il prend toujours pour aller de l'autre côté, je me suis dépêché de traverser le pont aux Changeurs et j'ai couru jusqu'au débarcadère où je me suis caché derrière des tonneaux pour l'attendre. Je suis arrivé juste à temps. Si je ne l'ai pas raté, c'est parce que son client avait une mule et des ballots et que c'était long et compliqué.

— Et puis ?

— Il a embarqué un nouveau client. Mais si je ne l'avais pas vu, je ne l'aurais pas su et j'aurais pu penser qu'il était déjà à la taverne et que je n'avais plus aucun moyen de le retrouver.

— Abrège, s'impatients Coudrier.

— Il a traversé encore quatre fois, puis il a attaché sa barque et il est parti en suivant le sens de l'eau. J'ai marché derrière lui, mais pas

trop près. Il est entré à la taverne Les Grands Ormes. Voilà.

— Tu es entré aussi ?

— Non. Ma consigne était de trouver la taverne pas d'y entrer.

— Il ne t'a pas repéré ?

— Que nenni, j'ai fait attention. De toute manière, il ne se méfiait pas : il n'a jamais regardé derrière lui.

— Je craignais d'avoir éveillé ses soupçons, se réjouit Gervais, mais apparemment, ce n'est pas le cas. Maintenant, il faut mettre Henri Chardonnet dans le coup.

Le prévôt adjoint se rembrunit.

— Cela ne me plaît pas.

— Nous n'avons pas le choix : il est le seul à pouvoir reconnaître un familier du portefaix.

— Maintenant que cet homme s'est fait saigner chez vous, ajouta peu diplomatiquement Valentin.

Coudrier le menaça d'un index rageur :

— Toi, le garnement, surveille tes paroles.

Il se le tint pour dit plongea le nez dans son gobelet de claret.

— Je ne laisserai pas un jeune homme de bonne famille se jeter dans la gueule du loup sans la protection de mes sergents.

— Des sergents que tout le monde repère à des lieues à la ronde, glissa Perrin.

— Que puis-je faire d'autre sans mettre en jeu sa sécurité, pouvez-vous me l'expliquer ?

— Disposer tes hommes à proximité, mais bien cachés, et faire accompagner Henri par Valentin, proposa Gervais.

— Tu parles d'un attelage : un naïf et un bancroche !

— On peut ajouter Justin, proposa Valentin sans rancune pour le qualificatif dont il venait d'être affublé.

— Justin ?

— Le garçon à tout faire de l'hôtel d'Anceny, précisa Gervais.

— De mieux en mieux.

Perrin s'en mêla :

— Avec le jeune Chardonnet, ils ont déjà fait un trio de mendiants. C'était à s'y tromper.

Gervais pensa qu'Henri n'était crédible qu'à condition de ne pas s'y intéresser de trop près, mais il s'abstint de le dire.

— Attendons quelques jours, composa Coudrier, je vais y réfléchir.

Il les regarda tour à tour avec sévérité.

— Vous ne faites rien tant que je ne vous y ai pas autorisés, c'est clair ?

Ils promirent et il s'en fut.

— On attend ou on passe outre ? demanda Perrin à Gervais.

— On attend jusqu'à dimanche. Après, s'il ne nous a rien dit, on agira sans sa permission.

XXVIII

Après la messe, les membres de la maison Despréaux enfourchèrent leurs montures et se dirigèrent vers l'hôtel Thillay où ils étaient conviés. Incapables de chevaucher de front, c'était à la queue leu leu qu'ils cheminaient parmi la foule du Carreau des Halles. On était dimanche et le peuple profitait de l'aubaine de ce jour chômé pour baguenauder, ce qu'un beau soleil d'arrière-saison rendait fort agréable. Nul n'aurait songé à se plaindre de la difficulté qu'il y avait à avancer tant le spectacle était distrayant : jongleurs et marchands ambulants haranguaient les chalands qui répliquaient à leurs facéties, un ours savant battait du tambourin comme un sourd, une procession se frayait un passage à grand renfort de clochettes et de cantiques, des sergents aux armes cliquetantes jetaient à l'entour des regards hostiles tandis que des plaisantins grimaçaient dans leur dos. Il ne manquait qu'un voleur au pilori pour que le divertissement soit complet, mais l'instrument du supplice faisait relâche le jour du Seigneur.

Ils confièrent leurs chevaux au portier et gagnèrent le deuxième étage où on les accueillit avec force manifestations de joie. Nicaise présenta Clément, son gendre, dont Gervais pensait qu'il était le seul à l'avoir déjà rencontré. Il le crut jusqu'à ce qu'il voie Simon le saluer comme un ami. Voilà qui méritait une explication, se dit-il. Parmi ceux qui ne connaissaient personne se trouvaient Raymond, qui reçut les marques d'un intérêt poli, et Henri, qui provoqua au sein de la couvée une excitation, réprimée, mais nettement observable pour un spectateur un tant soit peu attentif. Les jeunes filles avaient fait des efforts de toilette et c'était un plaisir de les regarder. Isabelle n'était

pas en reste : elle arborait un surcot bleu dans lequel l'œil exercé de Gervais reconnut la soie achetée par Mathilde lors de sa précédente visite. Quant aux manches de velours d'un bleu plus soutenu, visiblement neuves elles aussi, elles avaient dû être confectionnées dans la pièce de tissu offerte par Simon et les boutons en corail qui les retenaient avaient à n'en pas douter la même provenance. C'était un bon choix de la part du garçon et il se demanda qui l'avait conseillé. Simon était trop inexpérimenté pour en avoir été capable seul. Il capta son regard de connivence avec Clément. Se pourrait-il que ces deux-là se soient rencontrés aux foires de Champagne ? Si c'était le cas, cela ne pouvait être fortuit vu que les jeunes gens n'appartenaient pas à la même confrérie. À l'expression satisfaite de Jeannette, il devina qu'elle était intervenue. Elle avait dû faire tenir un message à son époux : un complot bienveillant destiné à réunir un ménage mal parti dans sa vie commune. Les Thillay étaient décidément des amis précieux.

Le repas était bon et l'assemblée joyeuse. Les deux jeunes couples, assis au milieu, faisaient le lien entre le groupe des adultes à un bout de la table et celui des jeunes à l'autre bout. Gervais était bien placé et il ne lui échappa ni ce qui lui parut un début d'entente entre Isabelle et Simon ni l'intérêt d'Henri pour Denise, la plus douce des filles. Même si Henri et Denise n'avaient aucun avenir commun, car les parents du garçon ne le marieraient pas avant une bonne dizaine d'années, moment où Denise serait depuis longtemps l'épouse chargée de famille d'un quelconque drapier, cette attirance, qui le détournait de la jeune femme de son ami, était une excellente chose.

Les deux maisonnières se quittèrent sur la promesse de se revoir bientôt et le clan Despréaux s'en retourna place de Grève. Lorsqu'il fut temps de laisser la Grand'rue Saint-Denis pour la rue Saint-Jacques-la-Boucherie, Gervais, après avoir chuchoté à Henri de se débrouiller pour le rejoindre à La Pomme vermeille, continua vers le pont aux Changeurs sous prétexte d'aller prendre des nouvelles de sa bru. En réalité, il souhaitait voir Coudrier et s'arrêta au Châtelet dans l'espoir de l'y trouver. Le délai que Perrin et lui-même s'étaient donné expirait le jour même : si son ami était présent et prêt à intervenir, tant mieux,

sinon, ils agiraient sans lui. Levert se fit un plaisir de lui apprendre que le prévôt adjoint, absent pour des raisons familiales, ne serait de retour que le surlendemain. Si le commissaire espérait lui voir exprimer du dépit, il eut de quoi être déçu, car après trois ans de vie conventuelle, Gervais était passé maître dans l'art de dissimuler ses sentiments. Par contre, si les fantasmes de son interlocuteur lui avaient été accessibles, il aurait pu constater que pour quelqu'un qui était presque un homme d'Église, il avait de l'imagination en matière de supplices raffinés.

Son premier mouvement fut d'aller débusquer Guillebert chez lui, rue de la Saunerie, à deux pas de la prévôté. Mais au moment de frapper, il se ravisa : son vieil ami ne manquerait pas de le convaincre qu'il s'occupait de l'affaire et lui renouvellerait son interdiction d'agir. Or, il ne voulait pas laisser échapper la chance, aussi minime soit-elle, de faire avancer l'enquête. Guillebert le fuyait ? Il se passerait de lui. Résolument, il tourna bride, et Fiérote le conduisit à La Pomme vermeille où il l'attacha à l'anneau du mur.

Perrin ne fut pas surpris d'apprendre qu'il ne fallait pas compter sur l'assistance du prévôt adjoint. En attendant Henri, ils mirent au point une stratégie, aidés par Valentin qui ne se privait jamais de donner son avis même s'il n'y était pas convié. Le jeune Chardonnet arriva bien plus tard et se présenta avec Simon dont il n'était pas parvenu à se défaire. D'abord, il avait prétendu devoir aller saluer sa famille et n'avait trouvé aucun moyen d'empêcher son ami de l'accompagner. Comme il avait annoncé cette visite, il dut s'exécuter. Il avait espéré qu'il lui viendrait une idée pour évincer Simon, mais en sortant de chez ses parents, il ne sut que dire pour refuser de le suivre à la Taverne de la Grève. Simon, qui avait envie de revenir sur les quelques heures passées à la maison Thillay, ne le lâcherait pas. Il dut se résoudre à lui révéler la vérité. Après tout, s'il n'avait pas été absent de Paris, Simon aurait été au courant depuis le début, parce que c'est à lui qu'il aurait parlé en premier de la conversation surprise entre les deux portefaix. Alors qu'il écoutait son histoire en la ponctuant d'onomatopées qui variaient de l'étonnement à l'incrédulité, Simon déplorait de ne pas avoir été là pour participer à l'aventure excitante

qu'Henri avait vécue avec Valentin et Justin. Il n'allait pas jusqu'à regretter son voyage en Champagne, car il n'aurait voulu rater pour rien au monde un séjour aussi instructif qui l'avait conduit, entre autres, à une visite initiatique aux étuves, une expérience fort enrichissante dont le récit circonstancié avait émoustillé Henri. Ce qui était dommage, c'était que l'épisode de l'enquête ait eu lieu au même moment. Maintenant qu'il était au courant, il n'avait pas envie de se laisser écarter.

— Je peux reconnaître un de ces hommes aussi bien que toi, argumenta-t-il.

— Tu ne le distinguerais pas des autres : je suis le seul à savoir qui était le portefaix assassiné et donc à pouvoir identifier ceux qui se tenaient avec lui. Même si je te le décris, tu ne verras pas de qui il s'agit : ils se ressemblent tous.

Il dut en convenir, mais sa détermination à participer à la suite des événements n'en fut pas atténuée, ce qu'il affirma en arrivant à La Pomme vermeille. Cela ne faisait pas l'affaire de Gervais ni de Perrin ni même de Valentin qui s'imagina avec consternation affublé d'un novice supplémentaire.

Mais Gervais trouva le bon argument :

— Pour vous, les gagne-deniers se ressemblent tous, mais pour eux, vous faites partie des maîtres et ils vous reconnaîtront.

— Pas si nous sommes déguisés.

— Cela ne suffirait pas : il est impossible de cacher qu'Henri est aussi brun que tu es blond. Ce qui attire l'attention chez deux damoiseaux qui sont ensemble se remarquera autant chez deux mendiants. Ils vous regarderont de plus près et découvriront qui vous êtes.

Simon se renfrogna, mais il respectait trop son grand-oncle pour oser insister. En guise de consolation, Gervais lui promit de faire appel à lui si les circonstances venaient à le permettre.

— Mais cette fois-ci, comprends-le, ce serait une erreur.

La mission dont Simon aurait tant voulu faire partie était loin d'être exaltante : les trois faux mendiants, dans la même tenue que lors de leur précédente équipée, s'étaient répartis dans les environs de

la taverne dissimulés derrière les ormes qui lui donnaient son nom bien que le qualificatif « grand » soit abusif. Ils l'étaient cependant assez pour cacher les garçons. Henri était à l'affût des allées et venues dans l'espoir d'identifier un compagnon du portefaix assassiné tandis que Valentin et Justin guettaient le signe d'Henri qui le leur désignerait. Ils eurent tôt fait de repérer les habitués parmi lesquels le jeune Chardonnet ne reconnut personne. Le premier soir, quand il rentra à l'hôtel Despréaux à l'heure du souper, il fut accueilli par un Simon impatient d'apprendre les détails de sa traque.

— Rien ? s'étonna son ami. Tu n'as quand même pas passé la journée à ne rien faire ?

— Si. À regarder les clients qui franchissaient la porte, c'est tout. Tu vois que tu n'as rien à regretter.

Simon, qui avait imaginé une arrestation spectaculaire même si on lui avait répété qu'il s'agissait seulement d'identifier un individu en évitant d'éveiller sa méfiance, n'en fut pas moins déçu.

— Alors, en fin de compte, tu as dû t'ennuyer ?

— Oh oui, beaucoup. Je préférerais de loin travailler.

— Est-ce que vous allez continuer longtemps ?

— Je l'ignore, ce n'est pas moi qui décide.

Gervais, celui qui décidait, n'était pas prêt à déclarer forfait après une seule journée. Coudrier était réapparu en se présentant comme un homme ne sachant où donner de la tête tant les affaires qui l'occupaient étaient nombreuses.

— Mais rassurez-vous : je n'oublie pas votre piste. Pour le moment, on en suit une autre dont je ne peux pas vous parler. Continuez d'attendre.

Gervais et Perrin, qui firent semblant de le croire, se gardèrent de lui révéler la surveillance à laquelle ils soumettaient la taverne.

XIX

Tous les soirs la réponse d'Henri était la même :

— Je n'ai reconnu personne.

Gervais ne s'attendait pas à lui entendre dire autre chose, car s'il en eût été autrement, l'un des garçons serait venu l'en informer. Après une semaine, il se demandait s'il ne fallait pas mettre fin à cette surveillance inutile. Les faux mendiants s'ennuyaient ferme — même s'ils avaient agrémenté leur pensum grâce à quelques accommodements. Gervais le savait depuis le jour où il était passé leur faire une petite visite. Il les avait trouvés en train de jouer aux cartes sur le quai des Ormes à l'abri de tonneaux opportunément placés pour leur permettre de voir sans être vus. En le découvrant devant eux, ils avaient lâché leurs cartes et s'étaient redressés d'un air coupable, mais il ne les avait pas réprimandés : leur cachette faisait un poste d'observation efficace, et le fait qu'ils soient réunis ne nuisait pas à leur mission. Il entra à la taverne pour vérifier, même s'il s'en doutait un peu, quel type de clientèle s'y tenait. Sans surprise en face d'un quai, les portefaix y étaient en nombre, mais il y avait aussi leurs employeurs, comme à la Taverne de la Grève qu'il pratiquait à l'occasion depuis qu'il s'était réinstallé à l'hôtel Despréaux. Au niveau de la rue, la pièce était minuscule ; la salle se trouvait en sous-sol dans ce qui était autrefois une cave, une disposition assez fréquente. Le local au plafond bas et voûté était chichement éclairé et la fumée provenant d'une cheminée qui tirait mal piquait aux yeux. Il commanda un pichet et s'assit dans un coin plus sombre encore que le reste de la salle. À son entrée, des têtes s'étaient levées, mais la

curiosité n'avait pas fait long feu et chacun était retourné à sa méditation avinée ou à sa partie de dés. Les conversations dont il lui parvenait des bribes portaient sur le travail, les tonneaux si lourds qu'ils crevaient le dos, les patrons si ladres qu'ils trouvaient toujours un prétexte pour retenir une portion de la somme qu'ils devaient, les sergents de la prévôté invariablement prêts à imputer le moindre méfait au pauvre monde, et la pluie, cette pluie qui s'abattait sur eux comme un châtiment, réveillait les douleurs des articulations et mettait le moral en berne. Rien que d'habituel. S'il avait espéré glaner un indice, il s'était leurré. Il laissa les choses en l'état jusqu'à la fin de la semaine puis décida de renvoyer ses espions à leurs activités normales après en avoir parlé une dernière fois avec Perrin qui n'émit pas d'objection.

Ce fut à ce moment-là qu'il se produisit enfin quelque chose, mais vu la nature de l'événement, il eût été préférable que rien n'arrivât.

Justin surgit à La Pomme vermeille et lança, essoufflé d'avoir couru :

— Henri et Valentin ont disparu !

Puis il s'effondra sur un banc et se mit à sangloter. Le désespoir bruyant de ce grand dadais, ordinairement placide, avait de quoi inquiéter. Il fallut attendre qu'il se calme avant de pouvoir lui tirer un récit cohérent.

Ils jouaient aux cartes derrière des tonneaux. Comme l'autre fois, mais ce n'étaient pas les mêmes, précisa-t-il : leur destinataire les avait récupérés et un chaland avait apporté une nouvelle cargaison, qui contenait probablement des grains. Impatienté par la digression, Gervais s'apprêtait à lui demander d'aller droit au but, mais Perrin posa sur son bras une main apaisante. Son ami avait raison de l'empêcher de brusquer Justin : non seulement il n'irait pas plus vite, mais il risquait perdre le fil. Mieux valait le laisser continuer à son rythme et à sa façon. Ce ne fut finalement plus très long, car il y avait peu à dire. Henri avait soudainement jeté ses cartes et avait désigné les clients qui franchissaient la porte de la taverne :

— Ces deux hommes, là ! Je connais le grand : c'est celui que nous cherchons. J'en suis presque sûr. Je vais m'en assurer.

Valentin avait essayé de le dissuader, mais il n'avait rien voulu entendre et s'était engouffré à leur suite dans la taverne. Ses compagnons de traque s'attendaient à ce qu'il ressorte rapidement, mais il ne revint pas.

— Alors, j'y suis allé à mon tour. Valentin m'a dit que lui ne pouvait pas parce que l'homme l'avait déjà vu. Je suis entré. En haut, c'est tout petit et il n'y a pas de clients...

Gervais, qui connaissait les lieux, menaçait de s'énerver, mais Perrin le calma de nouveau. L'histoire était d'ailleurs presque terminée : Justin avait fait le tour de la salle du bas et avait eu le temps, avant de se faire chasser par le patron qui ne voulait pas que l'on mendie chez lui, de constater que ni les deux hommes ni Henri n'étaient là.

— D'après Valentin, ils s'étaient sauvés par le jardin. Il a dit qu'il savait à peu près où les trouver et que je devais vous avertir, puis il s'en est allé en courant. Enfin, en clopinant.

— Il n'a rien dit d'autre ?

— Non.

— Seulement qu'il savait à peu près où ils allaient ? Sans préciser où c'était ?

— Oui.

— Tu es bien sûr qu'il ne t'a pas dit où ?

— Certain.

Si Justin était soulagé d'avoir délivré son message, ses deux interlocuteurs étaient consternés. Après avoir assuré le garçon qu'il n'avait rien à se reprocher et l'avoir renvoyé à l'hôtel d'Anceny, Gervais résuma à l'intention de Perrin :

— Si j'ai bien saisi, Henri a reconnu l'homme qui avait proposé au portefaix de participer à un enlèvement, il l'a suivi et il a disparu. Valentin, qui le connaît également et semble savoir où le retrouver, est parti à leur poursuite. Tu as compris la même chose ?

— J'en ai bien peur. Cet homme serait celui qui avait intérêt à la mort du portefaix emprisonné. Soit il l'a tué, soit il a mandaté quelqu'un pour le faire.

— Et Henri est au pouvoir de ces gens-là. Quant à ton Valentin, il a l'air bien plus informé qu'il l'a dit, et il n'a pas jugé bon de nous

donner les indications nécessaires pour le secourir.

Coudrier, qui ne s'était pas montré depuis plusieurs jours, eut l'heureuse inspiration de les rejoindre ce soir-là. Il les trouva accablés. Gervais lui rapporta le récit de Justin, ce qui le fit sourire.

— Je suis content que cela t'amuse.

— Écoute-moi au lieu de m'agresser. J'étais sûr que vous passeriez outre mon interdiction de vous occuper de cette affaire et j'ai posté des sergents qui surveillaient vos guetteurs. Venez avec moi à la prévôté, nous en saurons davantage.

Bien qu'un peu vexé de ne pas avoir remarqué les agents de Coudrier, Gervais se réjouit de son initiative. Il avait eu tort de s'inquiéter pour Henri qui devait à cette heure être tranquillement rentré à l'hôtel Despréaux après avoir été délivré par les sergents. Quant aux malfaiteurs, ils devaient croupir dans un cachot de la prévôté et toute cette sinistre affaire allait connaître sa conclusion. C'est donc le cœur léger que Gervais et Perrin enfourchèrent leurs montures pour suivre Coudrier.

À peine Henri avait-il cru reconnaître le gagne-denier que Valentin l'identifiait sans l'ombre d'un doute : c'était Testart, l'homme auprès de qui ses anciens complices des Halles écoulaient leurs larcins. Il s'était demandé si c'était à cause de lui qu'ils craignaient de parler des vols d'enfants et il avait maintenant la réponse. L'impulsion d'Henri qui voulut le suivre était une très mauvaise idée : non seulement l'homme était dangereux, mais il était accompagné d'un quidam qui, lui non plus, n'avait pas l'air commode. Valentin se souvenait avec effroi du regard de Testart sur lui, ce regard qui lui avait rappelé son père. Cet homme devait avoir déjà commis tant de crimes que pour lui, un de plus ou de moins ne compterait pas. Il ne ferait qu'une bouchée d'Henri si celui-ci avait la témérité de l'affronter. L'existence protégée du jeune bourgeois ne lui permettait pas d'imaginer les risques ; Valentin était le seul à connaître les dangers de se frotter à ces individus qui ne respectaient ni les lois de Dieu ni celles des hommes. Jusque-là ses compères, qui le savaient, l'avaient écouté, mais aujourd'hui, Henri décidait d'en faire à sa tête et il n'avait aucune autorité pour l'en empêcher. C'est avec le

pressentiment d'une catastrophe à venir qu'il le vit pousser la porte à la suite des deux ruffians. Contre toute logique, il espéra qu'il ne se passerait rien, que son compagnon de traque ressortirait indemne et qu'il pourrait désigner les truands aux deux gardiens que le prévôt adjoint leur avait assignés. Il avait repéré les sergents dès le premier jour, mais comme ils faisaient semblant de les ignorer, il avait calqué son attitude sur la leur. Il attendit un moment, les tripes nouées d'angoisse, mais Henri ne reparut point. Se doutant que Testart n'était pas homme à oublier une physionomie qui l'avait intrigué, il ne se risqua pas à pénétrer dans la taverne, mais y envoya Justin, le seul à ne jamais l'avoir croisé. Le garçon confirma ses craintes : les ruffians s'étaient envolés et Henri avec eux. Sans doute avait-il été assommé et emporté, car il n'aurait pas pris l'initiative de les suivre sans en aviser ses compagnons. D'ailleurs, sans la présence d'Henri, les deux hommes n'auraient eu aucune raison de quitter un lieu où ils venaient d'arriver : Testart avait dû le reconnaître. La seule issue était le jardin, qui donnait sur la rue de la Mortellerie. Valentin supposait qu'ils emprunteraient le trajet le plus court pour rallier les Halles dans le meilleur délai. Il envoya Justin rapporter les événements à messire d'Anceny, fit signe de le suivre aux sergents qui jouaient aux dés sur une borne, car le temps n'était plus à s'ignorer, et il partit sur la trace des ravisseurs, persuadé que les policiers lui emboîtaient le pas. Même s'ils avaient un peu d'avance, il espérait rattraper Testart et son complice retardés par le poids de leur fardeau. Aux sergents ensuite de les arrêter : c'était leur fonction et ils étaient armés. Tout se conclurait au mieux : il aurait contribué à la prise des voleurs d'enfants sans trahir ses amis.

Coudrier s'enquit auprès du planton qui gardait l'entrée du Châtelet si Portal et Piron étaient revenus.

— Oui, Messire le prévôt adjoint, mais ils sont repartis.

— Repartis où ?

— Ben... rentrés chez eux.

Les sourcils de Coudrier se froncèrent.

— Le commissaire Levert est là ?

— Oui, Messire le prévôt adjoint.

Il fonça vers la salle des gardes, Gervais et Perrin sur ses talons. Levert était en train d'organiser les rondes de nuit.

— Avez-vous parlé à Portal et Piron ? lui demanda Coudrier.

— Oui. Ils sont venus au rapport, ils n'avaient rien à signaler.

— Rien ? Vraiment ?

— C'est ce qu'ils ont dit.

Levert était sur la défensive, car la présence des deux accompagnateurs de son chef n'augurait rien de bon.

— Qu'on me ramène immédiatement ces deux imbéciles ! tonna Coudrier qui semblait sur le point d'exploser.

— Est-ce que quelqu'un sait où ils habitent ? s'enquit Levert à la cantonade.

— Allez voir à la première taverne, conseilla le prévôt adjoint. Ils en ont regardé une toute la journée, cela a dû leur donner soif.

Le commissaire fit signe à un sergent qui s'esquiva. Coudrier faisait les cent pas en maugréant ; personne ne se risqua à lui demander des éclaircissements. Le sergent ne tarda pas à revenir avec ses deux collègues. Le prévôt adjoint avait supposé juste : ils étaient en train de s'abreuver à la taverne la plus proche et, à en juger par leur démarche, ils avaient mis les gorgées doubles.

— Vous avez passé la journée devant Les Grands Ormes ? attaqua Coudrier.

— Oui, Messire le prévôt adjoint, acquiescèrent-ils comme un seul homme.

— Et qu'est-ce que vous avez vu ?

Avec le même ensemble, ils affirmèrent :

— Rien, Messire le prévôt adjoint.

— Comment cela, rien ?

Ils se regardèrent avec perplexité et répétèrent :

— Rien.

Coudrier, dont une veine battait sur le front de manière inquiétante se força à prendre une profonde inspiration.

— Vous avez surveillé les trois mendiants ?

— Oui, Messire le prévôt adjoint.

— Qu'ont-ils fait ?

Ils se consultèrent pour décider qui répondrait et commencèrent de se faire des politesses que leur supérieur interrompit brutalement.

— Arrêtez vos simagrées ! Portal, je t'écoute.

— Ils ont joué aux cartes.

— Toute la journée ?

— Longtemps.

— Et vous ?

— Ben...

— Et vous ? répéta-t-il un ton au-dessus.

— On jouait aux dés.

— C'est tout ce qu'ils ont fait ?

— Le bancroche est allé acheter à manger à un vendeur ambulancier.

— Et ?

— Nous aussi.

— Ensuite !

— Tout à coup, le jeune bourgeois s'est levé et est entré dans la taverne.

— Ah ! Il suivait quelqu'un, à ton avis ?

— C'est sûr qu'un homme venait d'entrer.

— Non, deux, l'interrompt son compère.

— Tu es certain ? lui demanda Portal perplexe.

— Tout à fait certain.

— C'est vrai. Maintenant que tu le dis, cela me revient : ils étaient deux.

— Vous pouvez les décrire ?

Ils se regardèrent puis hochèrent négativement la tête.

— Alors, qu'avez-vous fait ?

— Ben, on est restés là.

— Le jeune bourgeois est revenu ?

— Non.

— Et après, que s'est-il passé ?

— Le Justin est rentré à son tour et il est ressorti tout de suite. Ils se sont parlé et puis le pied bot a fait un geste. On aurait cru qu'il demandait à quelqu'un de le suivre, mais ce n'était pas possible parce qu'il n'y avait que nous. Il s'en est allé d'un bord pendant que l'autre

partait de l'autre bord. Comme il ne restait plus personne à surveiller, nous on est revenus.

— Eh bien, commissaire, dit Coudrier à Levert, j'espère que ce sont ces deux-là les plus bêtes de votre garnison, parce que s'il y a pire...

Levert chassa les deux sergents d'un geste rageur et ils disparurent avec célérité.

— Pouvez-vous m'expliquer ce qu'ils ont raté ? se décida à demander le commissaire.

— Tout porte à croire que le jeune Chardonnet a été enlevé par ceux que nous recherchons pour assassinat et rapt d'enfants. Ses ravisseurs l'auraient escamoté par le jardin situé à l'arrière, c'est du moins ce que pensait Valentin qui est parti à leurs trousses après avoir fait signe à vos deux idiots de le suivre. Évidemment, ils n'ont pas compris. Ils doivent imaginer que le gamin ne les avait pas repérés.

Il serra les dents et proféra :

— Ces deux-là, si je ne me retenais pas...

Il inspira fortement avant de continuer :

— Pendant que Valentin clopinait tout seul derrière les truands, Justin est venu faire son rapport à d'Anceny. Un rapport que l'on pourrait résumer ainsi : sur les trois garçons que vos sergents surveillaient, deux ont disparu. Nous n'avons aucune idée de l'endroit où ils sont, mais tout laisse supposer qu'ils sont en grand danger. Avez-vous déjà rencontré dame Chardonnet, commissaire Levert ? Non ? Eh bien, quand nous retrouverons le cadavre de son fils, je vous enverrai lui porter la nouvelle. Je vous garantis que c'est une expérience dont vous vous souviendrez.

Gervais, que cette scène impatientait, car tout le temps perdu était au préjudice des deux disparus, intervint sèchement :

— Est-ce que cela signifie, Guillebert, que tu as l'intention d'attendre qu'on te ramène son cadavre ?

Coudrier réagit comme s'il avait été giflé. Jusque-là, c'était lui qui faisait des reproches, une situation lui permettant à la fois d'évacuer sa colère et de s'exclure de la responsabilité de la bavure, mais en l'interpellant, d'Anceny le mettait directement en cause.

— Bien sûr que non ! protesta-t-il. On va les retrouver.

— De quelle manière ?

— En obligeant le patron de la taverne à dire ce qu'il sait. Je dirigerai moi-même l'opération avec ma garde personnelle. Grâce à Dieu, elle est exempte d'imbéciles.

XXX

Henri ouvrit les yeux et ne vit rien. Il était ballotté, la tête en bas, enveloppé serré dans une pièce de drap, une houppelande, peut-être. On le transportait à dos d'homme comme une marchandise. Il essaya de crier, mais il était bâillonné. Il avait été accommodé ainsi pendant sa perte de conscience dont il ignorait combien de temps elle avait duré, ne se souvenant que d'une violente douleur au crâne avant de se retrouver dans la fâcheuse position qu'il occupait maintenant. Il aurait mieux fait de se fier à Valentin : se jeter à la suite des deux hommes avait été aussi stupide qu'imprudent. Mais il n'avait écouté que son désir d'accomplir une action d'éclat dont il eût pu se vanter. Depuis dimanche, il rêvait de parader au milieu des filles Thillay et de les voir se pâmer d'admiration. Denise, surtout, à la voix si mélodieuse. Elles avaient chanté, accompagnées à la flûte par Isabelle, et Denise, qui dans la conversation s'effaçait timidement, avait donné toute sa mesure en interprétant seule les couplets. Tandis que les autres se chargeaient du refrain : « Trois sœurs sur le bord de la mer chantent clair », sa voix cristalline avait entonné : « Un brun ami je défie, je suis brune, j'aurai aussi un brun ami. » Elle n'était pas brune, mais lui était brun, et depuis ce jour-là, il se berçait de l'idée que ces paroles, qu'elle avait prononcées en le regardant lui étaient adressées. Il ne cessait d'en fredonner une version adaptée : « Je suis blonde et j'aurai un brun ami », au grand déplaisir de ses deux compagnons que cette unique phrase inlassablement répétée finissait par exaspérer. La tendre Denise, pensa-t-il avec amertume, serait loin d'être admirative si elle le voyait prisonnier dans une sorte de sac, transporté comme du grain

ou du bois, entravé, empêché d'appeler à l'aide. Et sa sœur Marguerite, la moqueuse, éclaterait d'un grand rire. Il s'était conduit comme un sot et en payait les conséquences. Sa tête le faisait souffrir et il avait envie de vomir : rien qui ressemblât à la glorieuse prestance d'un chevalier de la Table ronde.

Sa capture était survenue si rapidement qu'il avait du mal à reconstituer les faits. Connaissant par messire d'Anceny la configuration de l'auberge, il n'avait pas hésité à descendre le degré de pierre qui menait à la salle en sous-sol. La lumière était chiche et il avait dû s'approcher des clients pour repérer ceux qu'il suivait. Il ne tarda pas à avoir la confirmation que l'un des deux individus était bien celui qui avait proposé au portefaix de participer à un vol d'enfant. L'attitude d'Henri attira l'attention de l'homme qui l'observa à son tour. Son visage d'abord perplexe exprima bientôt une forte surprise : il venait de reconnaître dans ce mendiant le jeune bourgeois qui était apprenti à la maison Despréaux. Henri n'eut pas le temps de s'esquiver. Le ruffian se jeta sur lui et il ne pouvait qu'imaginer la suite. Le fait que personne ne soit intervenu pour l'aider en disait long sur l'honnêteté du tenancier et de ses clients.

Il tenta de se débattre et récolta une volée de coups. Essayer de se libérer était inutile : il n'y arriverait pas seul. Son unique espoir était que Valentin ait deviné dans quelle situation il s'était mis et soit parvenu à suivre ses ravisseurs. Mais pouvait-il l'espérer ?

Valentin parcourut le quai des Ormes jusqu'à la rue Frogier l'Asnier. Ceux qu'il pourchassait avaient dû s'y engager peu de temps avant depuis la rue de la Mortellerie où donnait le jardin. Quand elle coupa la Grand'rue de la Porte Baudeer, le garçon prit celle-ci à gauche, mais elle descendait vers le fleuve et il la quitta lorsqu'il arriva à la Vieille rue du Temple, obliquant au jugé en direction des Halles. Il espérait découvrir ses poursuivants chaque fois qu'il s'aventurait dans une nouvelle voie, mais ils n'y étaient jamais. C'est ainsi qu'il parcourut, aussi vite que son infirmité le lui permettait, la rue Sainte-Croix de la Bretonnerie, qui se changea en rue Neuve Saint-Merri puis en rue Aubry le Boucher, et il finit par aboutir au cimetière, puis aux Halles sans avoir rattrapé les ravisseurs d'Henri. Jusque-là, il

avait marché, couru, trottiné, marché de nouveau pour reprendre son souffle, gardant toujours le cap vers le quartier où Testart exerçait ses talents, mais maintenant qu'il y était parvenu, l'homme et son complice n'étaient visibles nulle part. Où aller ? Les ruffians avaient dû regagner leur tanière, qui pouvait être n'importe où. Découragé, il regarda derrière lui pour chercher quelque réconfort dans la présence des sergents, mais eux non plus n'étaient pas là. Se pourrait-il qu'ils ne l'aient pas suivi et qu'il ne puisse compter sur l'aide de personne pour sauver son compagnon ?

Celui qui portait Henri s'arrêta. Le jeune homme entendit frapper à une porte qui s'ouvrit sur une voix de femme.

Elle s'exclama :

— Pas un autre ! Je t'avais dit d'attendre. Où je vais le garder ? Il n'y a pas assez de place pour un de plus.

— Ce n'est pas un marmouset*.

— Ah bon ? Quoi donc, alors ?

— Un curieux qui n'aurait pas dû fouiner.

— Qu'est-ce que vous comptez en faire ?

— Pour le moment, le déposer. Il pèse, l'animal !

L'homme parcourut une faible distance, ouvrit une nouvelle porte, jeta sans ménagement son fardeau sur un sol de terre battue et repartit sans le délivrer de la toile qui l'emprisonnait ni du bâillon qui l'empêchait de crier. Bien que la porte ait été refermée, Henri distinguait les propos qu'échangeaient ses ravisseurs et la femme.

Elle voulut savoir qui il était et pour quelle raison ils l'avaient enlevé. En apprenant qu'il s'agissait d'un jeune bourgeois qui les espionnait, elle s'indigna :

— Vous ne pouviez pas simplement disparaître ?

— C'est Testart qui l'a assommé, je n'ai eu le temps de rien faire, protesta une deuxième voix d'homme.

Henri comprit que Testart était le nom du portefaix puisque son dernier souvenir était l'image de cet individu se jetant sur lui.

— Il fallait agir vite, se défendit-il, il m'avait reconnu.

— Et alors, questionna la femme, il connaît ton nom ? Il sait où tu habites ?

— C'est lui qui a fait arrêter Lombard, j'en suis sûr. Et celui-là, si je ne l'avais pas saigné avant qu'il parle, il nous aurait envoyés nous balancer au bout d'une corde. Pas seulement moi, toi aussi, le barbier, et toi aussi, Marote.

— Ne dis pas des choses pareilles, protesta la femme d'une voix qui tremblait un peu. Tu ferais mieux de trouver un moyen de t'en débarrasser.

— C'est simple, on va le jeter dans la Seine.

— Tu es sûr qu'il était seul ? s'inquiéta le barbier. Il avait peut-être des complices qui nous ont suivis.

— Comment veux-tu que je le sache ? Je l'ai estourbi et on l'a emporté. Je n'ai pas regardé derrière, moi.

La voix sarcastique de Marote demanda sur un ton qui préjugait de la réponse :

— Toi non plus je suppose ?

— Tout est allé trop vite.

— Ce n'est pas n'importe qui, votre prise. Si on retrouve son cadavre, la prévôté va s'énerver, des sergents grouilleront partout et la vie deviendra difficile pour tout le monde.

— Tu as une meilleure idée ? s'enquit le barbier.

— Il vaudrait peut-être mieux le relâcher dans un autre quartier. Puisqu'il n'a pas vu où vous l'amenez, on ne risque rien.

— Si, on risque, trancha Testart. Là, maintenant, il entend ce qu'on dit, et il connaît la taverne Les Grands Ormes. C'est suffisant pour nous repérer. On va réfléchir. Pour le moment, j'ai à faire. À tout à l'heure.

— Moi aussi j'ai à faire, ajouta le barbier. On prendra une décision demain, on n'est pas à quelques heures près.

— Il ne faut quand même pas traîner. Viens tôt.

Le seul espoir pour Valentin de retrouver la trace de Testart était d'assister à sa rencontre à la fontaine du Carreau des Halles avec ses anciens amis des Innocents. Il ignorait cependant si ce rendez-vous était quotidien et s'il l'honorerait ce soir-là. La journée était avancée et il ne lui restait guère de temps pour trouver un emplacement lui permettant de voir sans être vu. Il courait un double danger : celui

d'être reconnu par le ruffian qui l'avait peut-être remarqué lorsqu'il guettait la taverne avec Henri et Justin, et d'être repéré par Odilon ou quelqu'un des autres, car il devait prendre très au sérieux leur avertissement de ne pas reparaître aux Halles. Après avoir examiné les lieux, il choisit de s'accroupir à côté d'un étal qui avait grand succès. Il offrait des poissons dont l'odeur, très forte en fin de journée, attirait quantité de pauvresses désireuses d'acquérir cette marchandise devenue accessible maintenant qu'elle était cédée à vil prix. Il apercevait la fontaine entre les jambes des passants, mais était suffisamment caché pour n'être pas remarqué. La place était bonne, il n'avait plus qu'à attendre.

La femme elle aussi avait dû sortir : la porte avait claqué de nouveau peu après le départ des deux hommes, et depuis, c'était le silence dans la pièce voisine. Tant qu'il s'y était tenu une conversation, Henri s'était tellement concentré pour l'écouter et la comprendre qu'il était resté fermé à ce qui l'entourait. Maintenant, il percevait une respiration près de lui, entendait de faibles gémissements et, surtout, il était assailli par les odeurs. Elles étaient terribles. Celles de l'urine et du bren* dominaient comme si, au lieu d'utiliser un pissepot, ceux qui étaient là faisaient leurs besoins par terre. Et il y en avait une autre, que tout d'abord il n'avait pas distinguée et qui finissait par l'emporter : c'était celle, douceâtre, de la chair en décomposition. Il y avait un cadavre dans cette pièce.

Une voix d'enfant demanda :

— Tu es vivant ?

Incapable de répondre à cause du bâillon, il émit une sorte de grognement. Il entendit un glissement sur le sol puis sentit des mains qui s'activaient. On le roula sur le côté et bientôt, le tissu qui le maintenait se desserra. Ni ses poignets ni ses chevilles n'avaient été attachés et il put ôter le linge noué sur sa bouche et se lever. À part quelques douleurs, tout allait bien. Il découvrit les lieux à la lueur diffuse d'une ouverture, trop petite et trop haute pour qu'un corps puisse passer, mais que l'on avait pris la peine d'obturer avec du parchemin comme si elle eût donné sur la rue alors qu'elle devait être du côté des jardins. La clarté était suffisante pour discerner ce qui

l'entourait. C'était une minuscule pièce pourvue de deux portes : une du côté où il avait entendu les voix, l'autre sur le même mur que le fenestron. Il vérifia s'il était possible de l'ouvrir, mais elle était munie d'une serrure et fermée à clé. La geôle était pleine de déjections, ce qui expliquait en partie la puanteur. Il y avait deux occupants, deux enfants. L'un était allongé et immobile. C'était lui qui dégageait une odeur de cadavre. L'autre était assis et se tenait sur les coudes. Henri découvrit avec horreur que ni l'un ni l'autre n'avait de jambes. Elles avaient été coupées à mi-cuisses. Les moignons de l'enfant qui l'avait délivré étaient en voie de guérison. Il était maigre, mais ne semblait pas malade. Ceux de son compagnon étaient gangrenés. Se pourrait-il que l'un des deux soit le petit-fils de messire d'Anceny ? Il ne l'avait jamais vu. Il savait seulement qu'il avait trois ans. Celui qui était en train de l'observer était plus vieux, mais l'âge de l'autre pouvait correspondre. C'était difficile à dire d'après ce corps mutilé et ce visage émacié.

— Il est mort ? demanda-t-il.

— Pas encore. Toi, tu as des jambes, tu vas nous sortir de là.

— Oui. Il faut s'enfuir avant qu'ils reviennent.

Surmontant sa répulsion il prit dans ses bras l'enfant crasseux dont les haillons étaient tachés de sanie et d'excréments.

— Et lui ?

Le petit répondit avec fatalisme :

— Il va mourir de toute façon. Dépêche-toi tant qu'il n'y a personne.

Henri poussa la porte, mais elle résista. Il déposa l'enfant sur le sol pour la secouer, la frapper de ses poings, donner des coups de pieds rageurs, il essaya de l'enfoncer d'un coup d'épaule, mais rien n'y fit. Comme il n'avait pas entendu les ruffians la barrer, il avait été persuadé d'avoir le champ libre, mais ils s'étaient méfiés, même s'ils le croyaient toujours entravé. La porte d'entrée claqua, quelqu'un était de retour. Découragé, il s'affala près du petit.

Valentin vit d'abord Lucas, Adam, Paulin, puis les autres, venus rôder aux alentours de la fontaine. Cependant, le temps passait et Testart n'arrivait pas. Les jeunes tire-laine, qui avaient hâte de se

débarrasser de leur butin, montraient des signes de nervosité, mais pour aussi impatients qu'ils soient, ils l'étaient moins que Valentin. Sans Testart, il ne retrouverait jamais Henri. Il survint enfin alors qu'il faisait presque nuit. Les tractations furent plus rapides que d'ordinaire. D'après les mimiques, si l'homme les expédiait, ce n'était pas en étant plus généreux : les visages des garçons affichaient leur insatisfaction et celui de Testart, qu'il n'était pas dans un bon jour. Certains des comparses d'Odilon s'abstinrent du marchandage et Valentin, qui les connaissait bien, remarqua que c'étaient les plus futés : ils préféraient laisser croire qu'ils n'avaient rien à proposer et attendre que leur receleur soit dans de meilleures dispositions. Quand les tractations eurent pris fin, les mendiants disparurent et Testart repartit. Valentin se coula derrière lui, prêt à se cacher dans quelque recoin si le ruffian se retournait. Mais il ne se méfiait pas et continua d'un pas tranquille jusqu'à une maison dans laquelle il entra. Elle était située rue de la Petite Truanderie, tout près des Halles. Valentin attendit aussi longtemps qu'il le put afin de lui permettre de ressortir pour le cas où il se serait rendu chez un usurier. Testart ne reparut pas : il devait être chez lui. Alors, comme l'heure du couvre-feu approchait et qu'il ne faisait pas bon traîner dans les rues lorsqu'il avait sonné, il s'en fut en quête d'un abri pour la nuit, espérant arriver assez tôt à l'hôpital Saint-Jacques-aux-Pèlerins qui n'était pas loin.

Il fut le dernier à s'y présenter. Au tourier* qui l'accueillit, il débita sa fable habituelle : il était orphelin et s'en allait implorer saint Jacques de guérir son pied bot.

— Sois le bienvenu, mon fils, nous prions le saint pour toi.

Il se rendit dans la salle où étaient prodigués les soins aux pèlerins, à commencer par ceux des pieds, mis à dure épreuve par les longues journées passées à cheminer. Les siens ne se distinguaient pas des autres, car il avait couru pour essayer de rattraper les ravisseurs d'Henri, ce dont son infirmité s'accommodait mal. Son pied difforme saignait et le moine infirmier lui conseilla de profiter des trois jours que l'hôpital accordait aux pèlerins.

— Si tu repars dès demain, tu vas te blesser davantage. Il te reste beaucoup de route à faire : il faut te ménager.

Valentin le remercia puis se rendit au réfectoire attiré par l'odeur de la soupe. Il y eut ensuite les prières à la chapelle et il put finalement s'allonger sur une paille entre deux pèlerins qui ne tardèrent pas à ronfler comme des sonneurs. Lui ne parvenait pas à trouver le sommeil, tourmenté par l'inquiétude que lui inspirait le sort d'Henri. Il pensait avoir découvert le lieu où le jeune homme était détenu, mais n'en était pas certain. Il devait prendre une décision pour le lendemain matin : valait-il mieux partir tout de suite donner l'alerte afin que les sergents interviennent ou s'assurer d'abord qu'Henri était bien là ? S'il avait été conduit ailleurs et que Testart quitte la maison pendant qu'il se rendait à l'autre bout de la ville, il n'y aurait ensuite aucun moyen de le retrouver. Et s'il fallait attendre la fin du jour pour que le malandrin réapparaisse, ce serait peut-être trop tard pour Henri. Il était d'ailleurs peut-être déjà trop tard, mais Valentin s'efforçait de ne pas y penser. Il se sentait coupable de ne pas avoir dénoncé cet homme, car il devait admettre que dès le moment où ses compagnons lui avaient tourné le dos parce qu'il tentait d'obtenir des informations sur les voleurs d'enfants, il l'avait soupçonné d'en faire partie.

S'il choisissait de commencer par rechercher Henri, comment pourrait-il s'y prendre ? Il était évidemment exclu de frapper à la porte ou d'essayer d'entrer si Testart sortait, car il ignorait s'il vivait seul. Par contre, il pourrait passer à l'arrière, repérer le jardin correspondant à la maison du ruffian et voir s'il y avait moyen de découvrir un indice de la présence d'un prisonnier. Après avoir bien pesé les deux stratégies, il se décida pour la recherche d'Henri. Sa résolution prise, il finit par s'endormir.

Lequel des deux était revenu : Testart ou bien Marote ? Lui était très fort, mais elle devait l'être moins. Henri pensait que si elle ouvrait la porte de leur réduit, il pourrait la bousculer et s'enfuir. Ensuite, il alerterait la police qui interviendrait pour sauver l'enfant. On bougeait dans la pièce voisine. Sans doute était-ce elle en train de préparer le repas. Comment l'inciter à venir ? Pas en l'appelant, car il était censé être toujours bâillonné. Il avait beau se creuser la tête, il ne trouvait rien. Quand la porte extérieure claqua de nouveau, l'arrivant parla

tout de suite. Cela lui permit d'apprendre que c'était bien Marote la première rentrée. Il n'avait plus aucune chance de s'enfuir, si toutefois il en avait eu une, car maintenant, ils étaient deux dans la pièce voisine. Même s'ils ouvraient, il n'avait plus aucun espoir de forcer le passage.

Marote demanda à Testart ce qu'il rapportait.

— Pas grand-chose. La journée a été mauvaise.

— Voyons.

Les prisonniers perçurent des bruits métalliques qui furent suivis d'un commentaire mécontent de la femme.

— Ce n'est pas avec ces misères que je vais faire bouillir la marmite.

— On va pouvoir vendre le marmouset, ses moignons sont cicatrisés.

— D'abord, il faut se débarrasser du bourgeois. Je n'en reviens pas que tu aies été assez bête pour le ramener ici !

— J'aurais voulu t'y voir, gronda Testart. Tu es forte en gueule, mais ce n'est pas toi qui fais la besogne.

— Je la ferais mieux.

— Tais-toi, ou je te fais taire !

Elle ne répliqua pas, se contentant de maugréer de manière indistincte. Les bruits qui suivirent, accompagnés d'une odeur de chou, firent comprendre aux prisonniers que leurs geôliers soupaient. Henri demanda par signes à l'enfant si on allait leur apporter à manger. Le petit infirme hocha négativement la tête. Sans doute était-il nourri une seule fois par jour. C'était une bonne nouvelle, même s'il avait très faim. Ainsi, Testart ne découvrirait pas qu'il était libre de ses mouvements et cela lui donnerait le temps de trouver une idée pour les sortir de là.

À côté, la conversation reprit.

— J'y ai pensé, dit Marote. Vous pourriez le déposer sur un chantier. Au Louvre, par exemple. Ce n'est pas plus loin que le quai des Ormes, mais assez loin d'ici pour que personne ne fasse le lien. Sur le chantier, il y a de tout : des blocs de pierre, des poutres, des charrettes, des échafaudages... Vous l'abandonnez au beau milieu

avant que les ouvriers arrivent et le tour est joué. Comme il aura été retrouvé, la prévôté se calmera.

— Très mauvaise idée.

— Pourquoi donc ?

— Je l'ai déjà dit : il a entendu des choses : ton nom, le mien, celui du barbier.

— Alors, tu as raison, on n'a pas le choix.

— Je me suis dit qu'on pourrait l'étouffer et puis que le barbier le découperait. S'il est déjà mort, il ne saignera pas. S'en débarrasser ne sera pas tellement difficile : le cochon a toujours faim.

— Cette sale bête ! Il a essayé de me mordre quand je lui ai apporté à manger ce matin.

— C'est parfait : il ne se fera pas prier. Dormons, maintenant, conclut Testart, on s'en occupera demain.

Les dernières répliques des deux ruffians résonnèrent comme un glas dans la tête d'Henri. Il resta longtemps prostré, le corps paralysé par la frayeur, tandis que des images l'agressaient, qu'il ne parvenait pas à chasser. Il revoyait l'étal du boucher auquel sa mère se servait lorsqu'il était enfant, avec ses quartiers de viande qui pendaient à un croc. Cependant, dans son esprit affolé, ce n'était pas sur une pièce de bœuf ou de mouton que bourdonnaient les mouches, mais sur sa chair à lui, dépecée comme celle d'une bête. Il essaya de prier, ce qui accrut son désespoir, car un jugement dernier peint dans son église s'imposa à lui pour le terrifier : il représentait des hommes morts en état de péché mortel précipités dans les flammes de l'Enfer par des diables cornus armés de fourches. Avait-il commis un péché méritant d'être puni pour l'éternité ? Il savait bien que oui : il avait enfreint la règle interdisant de convoiter la femme de son prochain. Même si désormais il ne pensait plus à elle, car Denise l'avait évincée, il lui faudrait expier les désirs impurs que lui avait inspirés Isabelle. Le Seigneur lui accorderait-il le Purgatoire ?

L'enfant qui s'était rapproché tremblait si fort que cela attira son attention. Machinalement, il passa son bras autour de ses épaules. Le petit avait froid. Il se rendit compte que lui aussi grelottait. Le parchemin qui bouchait l'ouverture de la pièce ne faisait écran qu'aux

regards : l'humidité glaciale de la nuit pénétrait dans leur abri. Il entoura leurs deux corps de la houppelande que Testart avait utilisée pour l'empêcher de bouger. Blottis l'un contre l'autre, ils commencèrent de se réchauffer.

Pour éloigner ses pensées noires, il demanda à l'enfant :

— Comment t'appelles-tu ?

— Léon. Et toi ?

— Henri. Quel âge as-tu ?

— Je suis né avant la dernière peste.

Quatre ou cinq ans, donc, six tout au plus.

— Tu es là depuis longtemps ?

— Ils m'ont pris après les vendanges.

— C'est eux qui t'ont coupé les jambes ?

Contre lui, le petit corps se raidit.

— Oui. C'est le barbier. Aidé par les autres. Un jour, je les tuerai.

Tous les trois. Je les couperai en morceaux. Vivants.

Il avait proféré sa menace avec une détermination qui étonnait chez un être aussi jeune. Henri comprit que s'il avait survécu à sa mutilation, c'était grâce à la force de sa haine.

Un faible gémissement lui rappela l'existence du deuxième enfant, celui qui se mourait.

— Et lui, qui est-ce ?

— Je ne sais pas. À mon arrivée, il y en avait déjà un. Je m'en souviens à peine. Ils m'ont fait cette chose tout de suite. Je souffrais tellement que je ne me rendais pas compte de ce qui se passait autour de moi. Quand j'ai commencé d'aller mieux, il n'était plus là. Et puis, ils ont amené celui-ci. Je ne sais même pas son nom. Il a toujours été trop mal en point pour me parler.

— D'où viens-tu ?

— De la campagne. Près d'un endroit qui s'appelle Saint-Denis.

— Comment ont-ils fait pour te voler à tes parents ?

— Ils ne m'ont pas volé. J'étais chez une nourrice. Mes parents ont arrêté de la payer, alors, elle m'a vendu.

Léon s'endormit d'un coup, bien au chaud dans les bras de son compagnon de captivité. Henri, obsédé par l'idée que l'aube prochaine

serait sa dernière, n'eut pas la grâce de trouver le sommeil.

XXXI

À l'hôtel Despréaux non plus on ne dormait pas. Après avoir prié ensemble saint Nicolas, Mathilde et Gervais, qui s'étaient retirés pour la nuit, ressassaient la disparition d'Henri. L'annonce de son enlèvement les avait atterrés. Mathilde, qui avait la responsabilité du jeune homme, redoutait d'apprendre la nouvelle à sa mère. Il n'y avait pas si longtemps qu'elle-même avait failli perdre son fils, et les tourments qu'elle avait alors endurés restaient bien vifs dans sa mémoire. Elle regrettait d'avoir fait confiance à son oncle, car les événements prouvaient qu'il pouvait manquer de jugement. Elle ne lui en avait pas fait le reproche parce qu'elle lui devait trop de reconnaissance pour le sauvetage de Simon, mais en son for intérieur, elle ne pouvait s'empêcher de le blâmer. Lui-même s'en voulait d'avoir laissé le garçon sous la seule protection de Valentin qui n'avait pas autorité sur lui, tant à cause de sa jeunesse que de sa place dans la société. Toute la nuit, il rumina la descente de police à la taverne Les Grands Ormes, alternant espoir et découragement quant aux perspectives d'heureuse conclusion de cette affaire.

Lorsque le prévôt adjoint et ses hommes avaient investi les lieux, le tavernier avait tenté de fuir par l'arrière, ce qui fut interprété comme un aveu de culpabilité. Il avait néanmoins prétendu avec vigueur qu'il ignorait tout, mais la menace d'être conduit au Châtelet lui avait délié la langue. Il avait fini par admettre qu'un Normand, un pays à lui qui venait de temps à autre avec un compère, s'en était allé par le jardin en compagnie d'un jeune mendiant. Ils avaient sans doute rendez-vous avec lui. En réalité, il n'en savait rien, mais comme le

mendiant s'était arrêté devant sa table, c'était ce qu'il en avait déduit.

— Je ne les ai pas vus partir, affirma-t-il. Je tirais du vin dans la souillarde, et quand je suis revenu, ils n'étaient plus là.

— Quel est le nom de celui qui est ton pays ?

— Testart.

— Et l'autre ?

— Il l'appelle juste le barbier.

— Sais-tu où ils logent ?

— Non. D'ailleurs, ils ne viennent pas souvent. Ce ne sont pas des habitués.

— Tu connais au moins le quartier où ils vivent ?

— Même pas.

La menace réitérée du Châtelet l'aida à se souvenir qu'il les avait entendus parler des Halles, mais il jurait que c'était là tout ce qu'il savait. Malgré ses protestations, il fut conduit aux geôles de la prévôté en vue d'un interrogatoire plus musclé qui serait mené à l'aide d'instruments adéquats. Il eut beau répéter avec l'énergie du désespoir qu'il avait tout dit, Coudrier ne se laissa pas attendrir.

— Malheureusement, déplora le prévôt adjoint, la journée se termine. Comme tu le sais, Gervais, pour le soumettre à la question, je dois obtenir l'accord d'un juge, ce qui devra attendre à demain.

Demain, il sera peut-être trop tard pensait d'Anceny en se tournant et se retournant sur sa paillasse. C'était vraisemblablement aux Halles que se trouvaient les ravisseurs, là où le dernier enfant avait été enlevé, mais le quartier était vaste et populeux, et ce n'était pas en demandant aux habitants du lieu s'ils connaissaient deux hommes appelés Testart et le barbier qu'ils les découvriraient, car personne ne les dénoncerait. Coudrier allait y envoyer un détachement de sergents avec la consigne de rechercher un mendiant pied bot sachant que ce serait un miracle qu'ils tombent sur lui.

Les Halles étaient éloignées de la taverne Les Grands Ormes, mais le tavernier et Testart étaient pays, raison pour laquelle le ruffian la fréquentait. De même que le passeur, alors qu'il eût été plus commode pour lui d'en choisir une aux abords du quai où il travaillait. Le portefaix assassiné devait être normand lui aussi. Cela expliquait le

lien entre ces hommes sans pour autant les mettre sur la piste de Testart. Il fallait espérer que le tavernier livrerait l'information sous la torture sans quoi ils n'auraient aucun moyen de retrouver Henri. Gervais se plut à y croire, et même à imaginer qu'il parlerait spontanément, la nuit lui ayant porté conseil. Cela ferait gagner du temps. Mais serait-ce suffisant pour sauver le jeune homme ? Il était peut-être déjà mort. Dans cette affaire, il y avait une autre inconnue : le sort de Valentin. Une première fois, alors qu'il suivait Jean le Mauvais, le jeune pied bot avait disparu pendant deux jours, et lorsqu'il était revenu, c'était avec la solution. Gervais ne désespérait pas de le voir surgir muni de l'adresse des ravisseurs. Le garçon était débrouillard, tout était possible. Tout, en effet, car si Valentin, aussi malin qu'il soit, avait été repéré et enlevé à son tour... Dans la tête de Gervais, la ronde des hypothèses continua de tourner jusqu'à ce qu'enfin l'aube pointe.

Valentin sortit dès l'ouverture des portes de l'hôpital sans attendre que la soupe soit servie et se dirigea en toute hâte vers le domicile de Testart. Il boitait plus que d'habitude à cause de son pied blessé ; le moine qui l'avait pansé avait dit vrai : la nuit n'avait pas suffi à le remettre en état. Arrivé rue de la Petite Truanderie, il compta le nombre de maisons qu'il y avait entre celle de Testart et la Grand'rue Saint-Denis d'où il venait, puis retourna sur ses pas afin de passer à l'arrière et repérer le jardin correspondant.

Henri qui sommeillait vaguement fit un plongeon brutal dans la réalité en percevant derrière la porte les bruits caractéristiques de gens qui se levaient. Il les entendit pisser, ce qui exacerba son propre besoin de se soulager. Il s'était retenu parce que cela le dégoûtait de souiller davantage le sol de la pièce où il était enfermé, mais il sut qu'il ne pourrait l'éviter. Léon aussi était éveillé, et il se traîna dans un angle qu'il destinait visiblement aux fonctions naturelles. Henri l'imita.

L'odeur du feu leur parvint et ensuite celle du chou, comme la veille.

Il chuchota :

— C'est le matin que vous êtes nourris d'habitude ?

L'enfant haussa les épaules et répondit sur le même ton :

— Le matin ou à midi, quand elle y pense.

Ils entendirent Testart s'impatisser parce que la soupe n'arrivait pas. Marote répliqua sèchement qu'elle venait juste d'allumer le feu, il fallait attendre qu'elle chauffe.

— J'ai hâte qu'on soit débarrassés du damoiseau, ajouta-t-elle. Sa présence m'inquiète. S'il s'échappait...

— Je te l'ai dit : on ne risque rien. Dès que le barbier sera là, on lui règle son compte.

Les prisonniers identifièrent sans mal le bruit des cuillères sur les écuelles en étain. Henri, qui n'avait rien mangé depuis des heures, eut un afflux de salive et une crampe à l'estomac. Les yeux exorbités de Léon et ses narines frémissantes permettaient de deviner que l'enfant était affamé en permanence, ce que sa maigreur confirmait. L'autre ne bougeait pas et ne gémissait même plus. Sa plainte s'était progressivement affaiblie au cours de la nuit pour s'éteindre tout à fait. Henri l'avait cru endormi, mais en s'approchant, il découvrit que le petit corps supplicié avait fini de souffrir. Il se signa et récita une prière.

Valentin se coula de jardin en jardin jusqu'à celui qui correspondait à la maison de Testart. C'était une de ces constructions basses qui n'avaient pas plus de deux pièces : on passait de la première, qui ouvrait sur la rue, à la deuxième donnant sur le jardin. Si Henri était retenu dans cette mesure, il était vraisemblablement derrière le mur devant lequel il était parvenu. Il y avait bien une porte, mais elle était barrée de l'intérieur et dépourvue de clenche. Juste sous le toit, une lucarne fermée par du parchemin était hors d'atteinte et il ne voyait aux alentours aucun objet qu'il aurait été possible de traîner au-dessous de cette ouverture pour y grimper et vérifier la présence d'Henri. Comment s'y prendre ? Les bruits de la rue, déjà animée avec les charrettes qui apportaient aux citadins les vivres produits hors les murs, arrivaient à l'arrière très estompés. S'il prononçait le nom d'Henri assez fort pour que celui-ci ait une chance

de l'entendre, il attirerait l'attention, car il ne pouvait espérer qu'il serait couvert par celui des coqs, des oies ou des cochons qui caquetaient, cacardaient et grognaient dans ses environs. C'était Henri qu'il devait alerter et lui seul. Que n'avaient-ils convenu d'un signe de reconnaissance ! Mais ils n'avaient eu aucune raison d'y penser n'ayant pas prévu de se séparer.

À l'intérieur, loin de se douter de la proximité de Valentin, Henri écoutait Testart maugréer après le barbier.

— Qu'est-ce qu'il fait ? Mais qu'est-ce qu'il fait ? Je lui ai pourtant dit de venir de bonne heure.

— Moi, je ne lui fais pas confiance.

— Comment, pas confiance ? Il est avec nous depuis le début.

— C'est un couard. Tu as vu comme il est parti vite hier ?

— Il avait à faire.

— Son affaire, j'espère pour nous que ce n'était pas franchir les portes avant qu'elles ferment. Parce qu'autrement, à l'heure qu'il est...

— Tais-toi, femme ! Tu dis n'importe quoi.

Gervais avait laissé Mathilde se rendre à l'église sans lui, car il était convenu avec Coudrier qu'il attendrait de ses nouvelles à l'hôtel Despréaux. Dès que le prévôt adjoint obtiendrait une information, il l'enverrait chercher. Ce ne serait pas rapide parce qu'il fallait que le juge arrive, qu'il donne sa permission pour appliquer la question et que la torture aboutisse à des aveux — si toutefois le tavernier avait quelque chose à avouer. Gervais, consumé par l'impatience, regrettait de ne pas être allé au Châtelet où il aurait été sur place, ce qui aurait fait gagner du temps. La perspective de côtoyer le commissaire Levert l'en avait dissuadé et il se le reprochait. Nerveux au point qu'il ne parvenait même pas à prier, il faisait les cent pas devant la porte de l'hôtel, Fiérote attachée à l'anneau, sellée et sanglée, prête à partir.

Tout en cherchant dans les jardins voisins un objet pouvant servir d'escabeau, Valentin se triturerait désespérément la cervelle en quête d'un son qu'il pourrait émettre pour qu'Henri sache que c'était lui. Mais il ne trouvait ni marchepied ni idée de génie et comprit qu'il lui fallait changer de plan : puisqu'il était incapable de vérifier s'il avait

bien découvert le lieu de détention d'Henri, mieux valait cesser de perdre son temps et aller quérir du secours tout de suite. Il s'éloignait à regret quand il dut se rencogner précipitamment derrière un tas de bûches : il avait failli buter dans une femme, une matrone poussive qui venait nourrir ses volailles.

Elle ouvrit le gelinier et lança du grain en chantonnant :

— Approche ma belle, ma blonde geline ! Viens mon beau coq, viens mon beau brun !

Valentin fut frappé par une illumination. Il avait un moyen de se faire reconnaître d'Henri et c'était cette femme qui lui avait permis de le trouver. Il avait maintenant hâte qu'elle disparaisse, mais elle s'attardait, caressant ses bêtes et les cajolant avec toutes sortes de mots doux. « Qu'elle parte ! pensait-il. Qu'elle se dépêche de partir ! »

— Puisqu'il n'est pas là, je vais au marché, annonça Marote.

— Mais il est sur le point d'arriver, protesta Testart. On a besoin de toi.

— La marmite est vide. Il me faut un morceau de mouton et un chou ; ils cuiront pendant qu'on s'occupera du damoiseau. Quand on aura fini, le dîner sera prêt.

— Bon, d'accord, mais dépêche-toi.

Les prisonniers entendirent la porte s'ouvrir et se refermer et le silence s'installa dans la pièce où le ruffian était seul désormais. Si Testart était sorti à la place de Marote, pensa Henri, si la femme était venue apporter à manger à Léon, s'il avait pu en profiter pour l'assommer, si...

Une voix se mit à chanter au-delà du mur extérieur. Une voix qui ne donnait pas toute sa puissance, comme si elle craignait d'être perçue du voisinage. Une voix jeune, aigrette, qui faussait. Une voix qui prononçait des paroles qu'Henri reconnut avec un coup au cœur : « Je suis blonde et j'aurai un brun ami ». C'était la rengaine avec laquelle il avait exaspéré ses compagnons de traque les jours derniers, celle qu'il avait adaptée de la chanson de toile de Denise. C'était Valentin qui chantonait dans le jardin. Ils étaient sauvés !

Passé le premier moment de jubilation, il comprit qu'ils n'étaient

pas sauvés du tout : Valentin croyait avoir découvert sa prison, mais il n'en était pas sûr, sinon il ne se cacherait pas et la maison aurait été investie par les sergents. Il fallait lui répondre, mais sans alerter Testart. Pour cela, il avait besoin de Léon.

Il approcha la bouche de son oreille.

— C'est un ami qui chante dehors. On doit l'avertir qu'on est là.

Léon désigna la pièce voisine avec une mimique effrayée.

— Il n'entendra pas. Je vais te soulever pour te mettre au niveau de la fenêtre. Tu enlèveras le parchemin, tu sortiras la tête et tu lui diras que tu es avec Henri. Tu es d'accord ?

— Oui ! Vite ! Il pourrait partir.

Juché sur les épaules d'Henri qui le maintenait par ses moignons, Léon était à la hauteur voulue. La feuille ne résista pas et l'enfant apparut aux yeux stupéfaits de Valentin à qui il fit signe d'approcher. Il lui chuchota :

— Je suis avec Henri. On est prisonniers. Testart attend le barbier pour le tuer.

— Je pars tout de suite chercher des secours. Dis-le à Henri.

Léon répéta les paroles de Valentin et conclut, le visage transfiguré :

— On va sortir d'ici.

Henri approuva. Pourtant, il était conscient que rien n'était moins sûr. Valentin n'arrêterait pas un sergent dans la rue, car un sergent n'écouterait pas un mendiant. Il n'irait même pas à la prévôté où il aurait peu de chances d'accéder au prévôt adjoint. C'est messire d'Anceny que Valentin devait avertir. Pour cela, il lui fallait marcher jusqu'à l'hôtel Despréaux, une longue course pour un pied bot. S'il l'y trouvait, celui-ci devrait se rendre au Châtelet transmettre l'information. Alors seulement, Coudrier enverrait une troupe de sergents. Quand ils parviendraient à la mesure de Testart, ce serait trop tard pour lui. Mais au moins, pensa-t-il, ils sauveraient Léon et s'empareraient du ruffian et de ses complices. Les imaginer au bout d'une corde lui procura une petite consolation.

L'analyse qu'Henri faisait de la situation correspondait point par point à celle de Valentin qui se dirigeait vers la place de Grève. À son

désespoir, elle était fort distante et lui-même n'était pas rapide. Chaque fois qu'il posait son pied blessé, la douleur irradiait. Il essayait d'en faire abstraction sans y parvenir. Si seulement ce n'était pas si loin. Si seulement il pouvait parler à un sergent qui partirait au galop donner l'alerte. Si seulement le barbier était retardé. Il se faufilait tant bien que mal dans la cohue de la Grand'rue Saint-Denis parmi les charretons de panais et de choux et ne vit pas à temps le petit troupeau de moutons qui se dirigeait vers la Grande Boucherie. Il se retrouva au milieu de ce groupe fluctuant qui l'empêchait d'avancer. Les poings serrés de frustration, il distribua des coups à droite et à gauche pour se tirer de cette chausse-trape et fut interpellé par le conducteur des bêtes.

— Hé, toi, le nabot ! Laisse mes moutons tranquilles sinon tu vas goûter au fouet.

— Veux-tu prier avec moi ? demanda Henri au garçonnet.

— Je ne sais pas comment faire. La nourrice ne m'a pas appris.

— C'est simple. Tu répètes : « Notre Père qui êtes aux cieux... »

— Il va nous aider ?

— Oui.

— Alors c'est d'accord.

Léon ânonnait docilement les phrases d'Henri que cette leçon de catéchèse distrayait un peu de son angoisse. Ils avaient déjà récité plusieurs Notre Père lorsqu'un bruit de porte les figea. Marote ou le barbier ? Ils ne tardèrent pas à l'apprendre.

— C'est maintenant que tu arrives ? gronda Testart.

— Le tavernier a dû nous dénoncer. Tout le quartier grouille de sergents. Je me suis caché pour vérifier s'il y en avait qui surveillaient ma maison, et ensuite j'ai fait pareil pour la tienne, mais on peut être tranquilles, il n'y en a pas.

— Le tavernier ignore où on habite.

— Il a dû t'entendre parler des Halles un jour ou l'autre.

— Moi, non : je fais attention. Toi, peut-être ?

— Non, s'énerva le barbier. Quand il y a un problème, c'est toujours de ma faute. C'est pourtant toi qui as enlevé ce bourgeois. On en est bien embarrassés maintenant.

— Pas pour longtemps. Dès que Marote rentre du marché, on s'en occupe. On a besoin d'elle pour surveiller la porte et empêcher qu'un voisin vienne fouiner.

Valentin jugea prudent de se distancer des moutons et de leur conducteur. À la première intersection, il quitta la Grand'rue Saint-Denis pour aller vers la gauche, qui était de toute manière la direction de la place de Grève, malheureusement encore très éloignée. Il ne pouvait chasser l'idée que les ruffians étaient peut-être en ce moment en train d'assassiner Henri. Il aurait fallu marcher plus vite, mais il ne pouvait pas.

Quand il passa devant l'église Saint-Sépulcre, il aperçut du coin de l'œil un bateleur faisant des pitreries sur des échasses au grand plaisir des badauds qui l'applaudissaient. Du temps qu'il mendiait à Notre-Dame, il en avait connu un qui logeait dans le même galetas que lui. La vitesse à laquelle les échasses permettaient à celui qui se faisait appeler Longues jambes de se déplacer fascinait Valentin toujours si lent à cause de son pied bot. Il avait voulu les essayer, ce que l'autre avait accepté après s'être laissé supplier et avoir exigé une part de ses aumônes en échange. Valentin était beaucoup tombé en apprenant à s'en servir, mais il n'avait pas oublié son bonheur lorsqu'il y était parvenu. Il s'était senti libre, rapide, inatteignable. Un jour, Longues jambes avait disparu et les échasses avec lui. Muni d'échasses, il pourrait se rendre à l'hôtel Despréaux aussi vite qu'un cavalier. Il fouilla sa bourse à la recherche d'un miracle qu'il ne trouva pas. C'était Henri qui payait leurs repas, Perrin ne lui avait pas donné d'argent. N'ayant pas les moyens d'emprunter les échasses, il lui restait à les voler.

Depuis que Testart n'était plus seul, les deux prisonniers avaient cessé de prier. À l'affût du moindre bruit dans la pièce à côté, ils devaient tendre l'oreille à cause des cris d'un cochon que l'on égorgeait dans les environs. Ils craignaient d'entendre la porte annonçant le retour de Marote, ce retour qui précéderait de peu l'exécution d'Henri. Plus elle tardait, plus les chances de voir arriver les secours augmentaient.

— On croirait que tu as fait exprès de traîner, lui reprocha Testart quand elle entra. On devrait avoir fini depuis longtemps.

Elle se rebiffa :

— J'ai fait le plus vite possible. Arrête de toujours te plaindre, tu seras bien content d'avoir de la soupe tout à l'heure.

— Je serai content si tu te dépêches.

— Tu vois bien que je suis à l'ouvrage.

Le bruit du hachoir, qui confirma ses dires, donna un frisson à Henri dont les nerfs étaient déjà à vif à cause des cris du cochon qui s'intensifiaient.

— Tu sais qui est en train de tuer un goret dans le voisinage ? s'informa le barbier.

— Je crois que cela vient de la cour des Jodoin. C'est d'ailleurs bizarre : d'habitude, quand ils tuent leur cochon, ils nous invitent pour qu'on les aide et qu'on ripaille avec eux.

— Ils ont bien fait de nous oublier, grommela Testart : on a autre chose à faire.

Valentin était retourné sur ses pas et s'était posté à l'orée du public. Par chance, le numéro tirait à sa fin. Les badauds, lassés, applaudissaient plus mollement et certains commençaient de s'éloigner. Le bateleur, attentif à leur humeur, comprit qu'il était temps de faire la quête s'il ne voulait pas se retrouver seul sur le parvis avec un chapeau vide. Il sauta à terre et réunit les deux échasses dans sa main gauche. Valentin, les yeux rivés sur lui, suppliait dans sa tête : « Qu'il les appuie au mur et qu'il leur tourne le dos ! Qu'il les appuie au mur et qu'il leur tourne le dos ! Par pitié, qu'il les appuie au mur ! » Son vœu fut exaucé. Pendant que le saltimbanque exhortait les gens à être généreux en leur présentant son chapeau sous le nez alors que ceux-ci essayaient de s'esquiver, Valentin se précipita sur les échasses que personne ne regardait, se hissa sur les cale-pieds et s'éloigna à toute vitesse. Quand les protestations indignées du bateleur et les huées des badauds solidaires de l'homme volé lui indiquèrent que son larcin était découvert, il s'engageait déjà dans la rue Aubry le Boucher, hors de portée d'un éventuel poursuivant. Il fila comme un carreau d'arbalète vers la place

de Grève, son parcours ponctué des exclamations éberluées de ceux qui voyaient passer ce curieux échassier. Il déboucha en trombe devant l'hôtel Despréaux et sauta aux pieds de Gervais que l'étonnement rendit muet.

— Vite ! cria-t-il, à la prévôté !

D'Anceny ne perdit pas de temps à poser des questions. Il monta en selle, prit le garçon en croupe et fonça vers le Châtelet. Valentin le mit au courant pendant le court trajet qui les séparait de leur destination.

— Cet enfant à qui tu as parlé...

— Ce n'est pas Colin.

— Il y en a d'autres avec lui ?

— Je ne sais pas. Il a dit : « On est prisonniers », mais n'a parlé que d'Henri.

— Voilà, c'est prêt, annonça Marote. Il suffit d'ajouter une bûche au feu qui est en train de s'éteindre.

— Enfin ! Ce n'est pas trop tôt. Poste-toi devant la porte, que personne n'entre. Prends un bâton, barbier : j'ai entendu des bruits, je ne serais pas surpris qu'il se soit libéré. Je passe en premier, et toi, tu me suis. On cogne jusqu'à ce qu'il ne grouille plus. C'est compris ?

— Compris.

XXXII

Coudrier n'avait pas été long à réunir une troupe qui se dirigea au trot vers la rue de la Petite Truanderie sans se soucier de ceux qui étaient bousculés au passage. Devant la mesure que Valentin leur indiqua, ils sautèrent de leurs montures et dégainèrent leurs épées. Les deux sergents désignés enfoncèrent la porte sans sommations et furent suivis par le reste du détachement, Coudrier en tête. La pièce était vide. C'était une salle de dimensions modestes qui servait de chambre et de cuisine, comme en témoignaient un lit à alcôve et une table à tréteaux sur laquelle traînaient un pain, un pichet de cidre et deux gobelets. Dans l'âtre, une marmite répandait une odeur de soupe. Ils restèrent un instant interdits, puis foncèrent sur la porte du fond barrée par une traverse. Le sergent de tête posa un pied dans la pièce qu'il venait d'ouvrir et recula précipitamment.

— Pouah ! Quelle puanteur !

— Entre ! ordonna Coudrier. Il y a quelqu'un ?

Ce fut la voix d'Henri qui répondit :

— Oui ! Je suis là.

Ils s'écartèrent pour le laisser sortir. Dans ses bras, agrippé à son cou, un petit garçon sans jambes les regardait sans avoir l'air d'y croire et hoquetait :

— Ils sont arrivés. Ils sont là.

Henri lui frotta doucement le dos.

— Oui, ils sont là, on est sauvés.

La voix oppressée de Gervais demanda :

— Est-ce qu'il y a quelqu'un d'autre ?

— Un autre enfant, répondit Henri. Mais il est mort.

Coudrier voulut retenir son ami, mais il était déjà dans la pièce, accroupi devant le petit cadavre gangrené.

— Ce n'est pas Colin.

Et il fondit en larmes, de soulagement et de honte. Cet enfant, dans lequel il se réjouissait tant de ne pas reconnaître son petit-fils, était mort dans des douleurs atroces. Ses parents l'avaient cherché et pleuré et souffriraient plus encore en apprenant ce qu'il avait enduré. L'enfant n'était pas Colin. Colin était ailleurs, peut-être dans le même état. Cette image, il le savait, le poursuivrait tout le reste de sa vie.

Coudrier, impatient de mettre la main sur les ravisseurs, interrogea Henri qui put le renseigner :

— Ils allaient entrer pour me tuer quand une voisine est arrivée. Son cochon s'était cassé une patte. Il hurlait depuis déjà un bon moment. Il fallait l'abattre et elle avait besoin d'eux. Ils ont essayé de trouver des excuses, mais elle a insisté. Ils n'ont pas pu refuser et l'ont suivie. Les voisins s'appellent Jodoin ; eux, c'est Testart, Marote et le barbier.

Ils ressortirent aussitôt tandis que Valentin pénétrait à son tour dans la maison.

— Valentin ! C'est grâce à toi que je suis vivant. Si je n'avais pas été si bête...

— On ne les aurait pas trouvés.

Léon tira sur les cheveux d'Henri pour attirer son attention.

— Le pain !

— Tu as raison, le pain. On est affamés.

— Moi aussi, dit Valentin qui s'empara d'un couteau et coupa une tranche pour chacun.

Le petit avait si faim qu'il ne prit pas le temps de mâcher et s'étouffa. Henri le frappa dans le dos pour lui faire recracher la trop grosse bouchée, mais elle restait bloquée. Il était tout rouge, les yeux exorbités et sa respiration devenait un râle. Henri, affolé, ne savait que faire. Après tout ce qu'il avait enduré, cet enfant ne pouvait pas mourir dans ses bras alors qu'il venait d'être délivré ! Heureusement, Valentin savait comment intervenir pour avoir vu sa mère sauver le

fil d'une femme qui mendiait avec eux. Il le saisit, le retourna la tête en bas et mit un doigt dans sa gorge. Léon toussa et cracha le pain. C'était fini, mais il avait eu très peur et tremblait convulsivement. Henri le reprit contre lui pour le rassurer.

— Tout va bien maintenant. Calme-toi.

Valentin coupa de petits morceaux de pain dans une écuelle et les mouilla avec le bouillon de la marmite.

— Le pain était trop sec et tu l'as mangé trop vite. De cette façon, il passera mieux.

Il lui en tendit une cuillerée. Léon hésitait, mais Henri l'encouragea :

— Mange, tu ne risques rien.

Lorsqu'ils se furent un peu restaurés, ils sortirent pour voir où en était l'opération de police. À deux maisons de là, une porte béait, sans doute celle des Jodoin. Des voisins s'étaient rassemblés auxquels s'ajoutaient des passants. Ils commentaient les événements, les premiers témoins informant les nouveaux venus. Le ton montait contre cette police qui défonçait les portes et maltraitait le pauvre monde. Quand ils les virent, cela détourna l'attention de la porte des Jodoin, car personne ne s'attendait à ce qu'il sorte de chez Testart des gens qui n'étaient ni les habitants de la maison ni des sergents. En découvrant l'enfant et ses moignons mal cicatrisés, une femme s'exclama :

— Ce petit, là, regardez !

Ils s'approchèrent. Léon se mit à crier, d'une voix suraiguë entrecoupée de sanglots, mais qui restait compréhensible pour la petite foule horrifiée :

— C'est le barbier qui m'a scié les jambes. Et c'est Marote et Testart qui me tenaient. Et l'autre, il est mort.

L'assemblée, d'abord stupéfiée, commença de gronder. Lorsque Testart, Marote et le barbier apparurent, entravés et poussés par des sergents, tachés d'un sang dont les gens ignoraient que c'était celui du cochon, quelqu'un cria : « À mort ! » et ces mots, repris par la foule, furent répétés de plus en plus fort. Une pierre vola, puis une autre. Il fallait intervenir tout de suite, sinon la situation deviendrait incontrôlable et rien ne pourrait empêcher les gens en colère de

lapider les prisonniers. Coudrier, qui n'avait pas assez d'hommes pour s'imposer par la force, se jucha sur une borne afin que tous le voient et commença de les haranguer.

— Ces criminels seront jugés, vous irez les voir pendus à Montfaucon.

Mais sa voix ne couvrait pas les vociférations. Il était sur le point d'être débordé quand des renforts surgirent. Certains des sergents qu'il avait envoyés en supplément pour patrouiller dans le quartier avaient vu passer son détachement, d'autres avaient perçu la rumeur qui faisait état d'une opération de la prévôté dans la rue de la Petite Truanderie, et ils convergeaient vers le lieu présumé de l'affaire pour le cas où leurs services seraient requis. Dispersés parmi les gens rassemblés qu'ils dominaient du haut de leurs montures, ils firent tournoyer les verges, symboles de leur fonction, en direction des plus échauffés que cela suffit à calmer.

Le prévôt adjoint, qui parvenait maintenant à se faire entendre, expliqua qu'il y avait peut-être d'autres enfants à sauver, mais qu'on ne le saurait qu'en les questionnant. Si on leur faisait justice tout de suite, on n'apprendrait jamais la vérité.

Et il répéta :

— Ils seront pendus. Vous les conduirez à Montfaucon.

Deux sergents réquisitionnèrent la charrette d'un marchand de légumes qui avait la malchance de passer par là. On y fit monter les prisonniers dont la sécurité fut assurée par un cordon de gens d'armes. Chacun pouvait voir les criminels et une bonne partie des gens rassemblés les connaissait. Aux imprécations s'ajoutèrent leurs noms, et les trois ruffians accusèrent le coup, comme si jusque-là ils avaient eu l'illusion que la colère de la rue ne s'adressait pas à eux et qu'ils parviendraient à faire croire à leur innocence. La charrette s'ébranla et les gens la suivirent, rejoints par des badauds qui s'informaient de ce cortège et s'y agrégeaient en apprenant que les prisonniers étaient les coupables des vols d'enfants, un crime considéré par tous comme la pire des abominations.

D'Anceny se chargea d'Henri, Valentin et Léon après avoir convenu avec Coudrier que celui-ci l'enverrait aussitôt chercher à

l'hôtel Despréaux s'il obtenait des renseignements au sujet de Colin. Le prévôt adjoint leur avait laissé un sergent pour qu'il prenne en croupe Henri et Léon, toujours agrippé à lui, mais l'homme avait préféré leur abandonner sa monture parce qu'ils pouaient trop fort.

Ce fut également l'avis des habitants de l'hôtel Despréaux, de Mathilde, dont le premier mouvement avait été de serrer Henri dans ses bras, mais qui recula, à tout le personnel de cuisine qui fut requis pour chauffer de l'eau afin de leur donner un bain. Lorsque l'enfant fut propre, l'apitoiement surmonta le dégoût, et toutes les femmes s'empressèrent pour lui faire une caresse ou lui offrir une douceur. Mais lui restait craintif. Il avait trop souffert pour accorder aussi vite sa confiance. C'était Henri qu'il voulait et il s'accrochait à lui de toutes ses forces. Il fut habillé avec des vêtements d'enfant de Simon que l'on alla rechercher dans un coffre, et Henri le garda sur ses genoux pendant qu'il racontait ses dernières heures à un cercle de personnes horrifiées. Peu de temps avait passé depuis son enlèvement, mais le jeune homme ne serait plus jamais le même. Comme Simon l'hiver précédent, le damoiseau avait vieilli de plusieurs années en quelques heures.

XXXIII

Éveillé en sursaut, Gervais se dressa sur son lit, le cœur affolé. Le rêve dont il était sorti brusquement lui laissait un sentiment de frustration. Il ne se souvenait pas des détails, seulement d'une femme en détresse et de son impuissance à lui porter secours. Il inspira profondément puis se rallongea, les yeux clos, pour se calmer. C'est alors que le cri retentit de nouveau. Ce n'était pas un rêve : il y avait bien une femme qui hurlait au cœur de la nuit et elle était tout près de sa chambre. Il se leva d'un bond, enfila ses chausses et ouvrit la porte. Dans le corridor, Muguette passa portant un bassin et des linges. Philippe, hâve, se collait au mur pour ne pas gêner. Il comprit enfin : Mariette était en gésine.

Il prit son fils par le bras et le conduisit dans sa propre chambre.

— Laissons la porte ouverte. Nous verrons les allées et venues sans déranger.

Gervais alluma une chandelle et offrit un tabouret à Philippe tandis que lui-même s'asseyait sur le lit. Il lui demanda si le travail avait débuté depuis longtemps. Ce n'était pas le cas : la matrone que Valentin était parti chercher n'était pas encore arrivée. Lorsque Mariette l'avait avisé que cela commençait, Philippe s'était rendu au galetas des domestiques réveiller les femmes. Elles avaient aussitôt pris les choses en main selon le plan dont il avait été convenu des semaines auparavant. Lui-même ne servirait plus à rien désormais. Il ne pouvait qu'attendre et espérer que tout aille bien. Gervais l'engagea à prier. Ils s'agenouillèrent pour se consacrer au seul acte à la portée des deux hommes de la maison, en essayant d'oublier à quel point

mettre un enfant au monde pouvait être meurtrier.

Après l'exécution des voleurs d'enfants, n'ayant plus d'excuses pour profiter de l'hospitalité de sa nièce, Gervais s'était réinstallé chez son fils et sa bru. Il avait assisté à la pendaison des coupables en compagnie de tous les habitants de l'hôtel Despréaux. Ils avaient été touchés de près, tant par ce qui était arrivé à Henri, membre de la maison, qu'à Léon, son protégé, et à Colin, le petit-fils de messire d'Anceny dont on ne savait rien. Sous la torture, les criminels avaient avoué des enlèvements, qui s'étaient soldés par la mort des enfants mutilés par leurs soins ou leur vente à des réseaux de mendicité lorsqu'ils avaient survécu. Ils avaient livré leurs comparses, qui les accompagnèrent au gibet, à l'exception d'un sergent, celui qui avait permis à Testart d'assassiner le portefaix à l'intérieur de la prévôté où il était détenu, et qui avait disparu le jour même de l'arrestation de la rue de la Petite Truanderie. Coudrier avait été fort soulagé qu'ils n'aient eu qu'un seul complice au sein de ses services et avait fait remarquer à Gervais que le commissaire Levert, comme il le lui assurait depuis le début, n'était pas du tout impliqué. L'enfant qu'ils avaient trouvé mort au domicile de Testart était celui qui avait été enlevé aux Halles devant l'étal de Thillay, le petit Marcelet dont Gervais avait rencontré la mère. Quand il le sut, il réclama le corps entreposé à la morgue, le fit nettoyer et mettre en bière. Faute d'avoir le courage d'y aller lui-même, il l'envoya porter à sa famille avec une bourse pour payer l'inhumation. Les informations que les ruffians donnèrent sur le cas de Léon permirent de retrouver la nourrice, qui serait jugée pour l'avoir vendu, mais pas ses parents, probablement morts. Malgré la torture, les accusés n'avaient rien dit au sujet de Colin. Non seulement ils ne s'étaient jamais aventurés sur l'île de la Cité, avaient-ils répété, mais ils n'avaient jamais enlevé d'enfants aussi jeunes.

Le matin du supplice, les membres de la maison Despréaux s'étaient rendus devant le Châtelet dès l'aube pour ne pas manquer l'apparition des condamnés. De l'hôtel d'Anceny, il y avait Philippe, Perrin et Valentin. Mariette, confinée chez elle en raison de son état de santé, regrettait farouchement de ne pouvoir y assister. Léon était

aux premières loges, à califourchon sur le cheval d'Henri qui le maintenait d'une main et tenait les guides de l'autre. Quand apparurent ceux qui l'avaient martyrisé, il s'était mis à trembler de manière incontrôlable. Henri avait tenté en vain de l'apaiser. Ce ne fut que bien plus tard, après avoir vu le bourreau leur trancher d'un coup de hache les mains et les pieds et ensuite les pendre aux fourches patibulaires que l'enfant fut certain que son cauchemar était bien terminé. Alors, de toutes ses forces, il cria sa joie avec la foule accourue en nombre pour accompagner les criminels à la mort en les couvrant d'injures tout au long du chemin. L'exécution de ses tortionnaires délivra Léon de la crainte irrationnelle qu'ils viennent le reprendre et Henri sentit contre lui le corps du petit qui enfin se détendait.

Pour franchir la Seine, quand il était retourné à l'hôtel d'Anceny, Gervais avait emprunté le bac de son passeur habituel. Testart ne l'ayant pas impliqué dans ses aveux, il n'avait pas été inquiété, mais le client qu'il avait escroqué sans vergogne ne résista pas au plaisir de se venger d'avoir été floué en lui donnant une petite frayeur.

— Ce voleur d'enfants qu'on vient de pendre, Testart, c'était un pays à toi, non ?

— Je n'en sais rien.

— Ah bon... Pourtant, il était normand. J'aurais cru qu'entre pays vous vous retrouviez à la taverne Les Grands Ormes.

L'homme jeta un regard épouvanté autour de lui comme s'il n'était pas au milieu du fleuve avec un seul passager, hors de portée d'oreilles qui auraient pu se révéler malveillantes.

— Ne dites pas des choses pareilles, Messire ! Je ne le connaissais pas ce monstre. Je ne l'ai jamais rencontré. Je ne fréquente pas du mauvais monde. Vous allez me faire du tort à raconter ces faussetés.

— Ne t'énerve pas, voyons ! C'était juste pour parler.

S'il avait su que c'était une de ses phrases étourdiment lâchées qui avait permis de remonter jusqu'au monstre en question, le passeur eût été bien surpris.

Les d'Anceny père et fils furent tirés de leurs prières par un surcroît d'agitation : la matrone venait d'arriver et elle en menait

large, envoyant les unes et les autres quérir divers objets qui, clamait-elle haut et fort, auraient déjà dû être en place. Son premier acte d'autorité avait été d'ordonner qu'on la débarrasse des chiens. Réveillés par le remue-ménage et surexcités par cette situation inusitée, les six lévriers italiens de Mariette avaient quitté la corbeille où ils dormaient au pied du lit de leur maîtresse et couraient en tous sens, aboyant et se pourchassant dans la chambre et le corridor en une folle cavalcade. Avant l'arrivée de la matrone, personne ne s'était risqué à informer la parturiente que ses animaux favoris gênaient, mais le soulagement fut général quand intervint la seule à qui Mariette n'oserait pas s'opposer. Ce ne fut pas une mince affaire que de les capturer : petits et rapides, ils échappaient à leurs poursuivants en aboyant de plus belle, ravis de participer à ce nouveau jeu. Philippe et Gervais donnèrent un coup de main au personnel, et lorsque les chiens furent tous pris, la cuisinière les enferma dans la souillarde dûment barrée.

La matrone, fort âgée, avait mis au monde tous les enfants de la rue, y compris Philippe. Gervais se souvenait qu'à l'époque elle était gironde, mais malgré cela célibataire. Sans doute sa proximité avec la vie et la mort, qui semblaient dépendre de ses offices, faisait-elle peur aux hommes. Muguet courait sans cesse à la cuisine où Appoline restait à préparer ce qui lui était réclamé. Justin aussi faisait la navette, mais s'arrêtait devant la porte interdite à attendre qu'une femme vienne prendre ce qu'il apportait. Après la matrone, Valentin avait alerté plusieurs voisines qui survenaient les unes après les autres, encore un peu ensommeillées, mais que l'agitation ambiante réveillait dès qu'arrivées. Gervais, qui jetait un coup d'œil vers le corridor à chaque passage, se demandait si Thomasine Galet avait été conviée. Il ne la vit pas et n'en fut pas surpris.

La nuit dura interminablement, ponctuée par les cris de Mariette, les ordres lancés d'une voix autoritaire par la matrone et les pas pressés des servantes dans le corridor. Quand les cloches annoncèrent que le couvre-feu était levé, Gervais s'informa de l'avancement des couches auprès de Muguet qu'il intercepta alors qu'elle sortait de la chambre de sa bru. Elle lui apprit qu'il y en avait encore pour des

heures et il proposa à Philippe d'aller se restaurer à la taverne, car il était inutile d'escompter obtenir quoi que ce soit de la cuisinière. La Pomme vermeille étant toute proche, Valentin n'aurait que quelques pas à faire pour venir le chercher lorsque ce serait nécessaire. Philippe le suivit, davantage pour éviter d'avoir à discuter que par désir de bouger ou de manger. Il avait un regard désespéré, comme s'il n'imaginait pas que ces heures de souffrance pussent aboutir à un heureux événement. Perrin, qui devait les guetter, se joignit à eux et ils allèrent s'asseoir à une table.

— Alors, c'est pour aujourd'hui ? s'informa maître Martin dont ils étaient les premiers clients.

Il posait la question pour la forme parce que leurs visages ravagés parlaient pour eux.

— Vous avez besoin d'un remontant, observa-t-il en connaisseur, je vous apporte ce qu'il faut.

Leur table se couvrit de pichets et de gobelets et, un peu plus tard, quand la braise fut à point, de saucisses grillées auxquelles s'ajouta un pain chaud livré par le colporteur attitré de la taverne. La survenue de Valentin les mit sur pied comme un seul homme, mais il s'empressa de les détromper : il venait chercher à manger pour les femmes qui avaient passé la nuit debout. En attendant que le patron lui prépare la nourriture, il prit place avec eux et attaqua les cochonnailles qui n'avaient pas encore été entamées. Son enthousiasme inaltérable pour les saucisses entraîna ses commensaux, qui commencèrent par grignoter du bout des dents, mais ne tardèrent pas à se découvrir de l'appétit. Les estomacs noués par l'angoisse s'en trouvèrent bien, et la digestion, ajoutée à la fatigue, les fit somnoler.

La journée passa ainsi. De temps à autre, l'un d'eux s'écroulait sur la table puis s'éveillait en sursaut. Valentin venait sporadiquement dire qu'il n'y avait rien de nouveau et ils s'enfonçaient peu à peu dans une sorte de fatalisme. On leur eût appris que cela ne se terminerait jamais qu'ils n'en eussent pas été autrement surpris. Diverses personnes passèrent s'informer : Henri et Simon, envoyés par Mathilde, Coudrier, qui resta un moment avec eux, et nombre de voisins. Lorsque Valentin surgit en criant : « C'est fini ! » tout d'abord,

ils ne comprirent pas. Ils s'attendaient tellement à une mauvaise nouvelle qu'ils pensèrent que Valentin leur annonçait la mort de Mariette et de l'enfant. Le messenger s'aperçut de la méprise en voyant leurs mines atterrées et se hâta de préciser :

— Le poupard est né.

— Et Mariette ? demanda Philippe d'une voix blanche.

— Elle s'est endormie tout de suite.

— Elle va bien ? insista-t-il.

— Très bien.

— Et le bébé ?

— Aussi.

— Merci, mon Dieu ! Père, j'ai un fils !

— Une fille, rectifia Valentin.

— Une fille ? répéta-t-il sonné.

— C'est parfait, une fille, intervint Gervais. Thillay en a cinq et il en est ravi. Tu lui trouveras un bon mari chez les drapiers à ta damoiselle et tout sera bien.

— Oui, oui, bien sûr.

— Vas-y, Philippe, va voir ta femme et ta fille.

Quand il fut parti, Grégoire, le facteur précédemment envoyé en Artois, vint s'asseoir à sa place et félicita le grand-père.

— Je ne savais pas que tu étais rentré, s'étonna d'Anceny.

— Je suis arrivé hier soir, juste avant la fermeture des portes.

— Ton voyage s'est bien passé ?

— Au mieux. Cette fois, les chemins étaient secs et je n'ai pas subi de retards.

— As-tu fait la petite enquête dont je t'avais chargé ?

— Sur messire Galet ? Oui. J'ai posé des questions à droite et à gauche, mais je n'ai rien à vous apprendre. Personne ne l'a vu, ni à Arras ni à Béthune. J'ai même interrogé son facteur. Il m'a regardé comme si j'étais fou et m'a confirmé que son patron ne voyage plus depuis des années.

— Mais alors, où était-il ?

— C'est ce que nous nous sommes demandé. Et savez-vous ce que le facteur a supposé après quelques pichets de bière que je lui avais

offerts pour l'amadouer ?

— Comment le saurais-je ?

— Bien sûr. Ce que je veux dire, c'est que j'ai d'abord été surpris par ce qu'il a suggéré ; finalement, plus j'y pense, plus j'y crois.

Grégoire ménagea une pause pour être certain de ne pas manquer son effet. La patience de Gervais était un peu courte après les heures éprouvantes qu'il venait de vivre, mais il se retint de le presser : l'homme avait rempli son office, il avait bien le droit de raconter les choses à sa manière.

— Il m'a dit : « Tu connais sa femme ? Une harpie. Il doit avoir une maîtresse, à Paris même, avec qui il passe discrètement du bon temps. C'est ce que je ferais à sa place. »

Et Grégoire de conclure :

— C'est ce que je ferais aussi.

Son interlocuteur admit que si c'était vrai, messire Galet avait certainement des circonstances atténuantes. Quoi qu'il en soit de sa vie privée, qui de toute façon ne regardait pas ses voisins, le drapier ne manigançait rien ni à Arras ni à Béthune. Gervais se félicita d'avoir missionné le facteur, car sa crainte que Philippe ne soit en butte à une concurrence déloyale l'avait tracassé.

XXXIV

La troupe, composée du prévôt adjoint, des douze hallebardiers de sa garde personnelle, de Gervais et de Perrin chevauchait en direction de Roissy-en-France, une campagne située à sept ou huit lieues de Paris. Ils avaient franchi tôt la porte Saint-Denis et prévoyaient faire l'aller et retour dans la journée. Coudrier avait monté l'expédition pour faire plaisir à Gervais. Pourtant, il ne croyait pas à cette histoire que son ami, très excité, était venu lui exposer, et qu'il qualifiait de fable en son for intérieur. Levert, lui, n'avait pu s'empêcher de ricaner, aussitôt fustigé par le regard de son supérieur. Malgré sa conviction que l'hypothèse de Gervais n'avait aucune chance de se vérifier, Coudrier, qui se sentait en dette après la calamiteuse participation de la prévôté dans l'affaire des voleurs d'enfants, ne voulait pas lui opposer un refus. Son ami étant déterminé à s'y rendre avec ou sans lui, il préférait être présent pour parer à toute éventualité et l'aider à supporter l'inévitable déception. Puisqu'il serait dans le voisinage, il pousserait jusqu'au fief qu'il avait acheté à un chevalier désargenté afin de se ménager un lieu de repli en cas de nouvelle épidémie de peste, une pratique qui s'était répandue parmi les bourgeois dont les finances le permettaient. Il n'avait pas encore eu le temps d'aller le visiter, mais là, c'était l'occasion et cela changerait les idées de Gervais.

Quelques jours après la naissance du bébé, que les parents avaient décidé de nommer Margaux en l'honneur de feu sa grand-mère paternelle, Gervais envisageait avec soulagement de retourner à Neubourg. À l'hôtel d'Anceny, tout lui rappelait l'échec de sa mission

et il aspirait à la paix du monastère où il prierait pour son petit-fils perdu. Alors qu'il méditait dans sa chambre, on avait gratté à la porte : c'était Justin qui venait lui rapporter une histoire entendue à la cuisine. La nourrice engagée pour la petite Margaux avait raconté que dans son village de Roissy-en-France un événement faisait jaser : dans un manoir d'ordinaire inhabité appartenant à un bourgeois que personne n'avait jamais vu, s'était récemment installée une femme avec un jeune enfant. D'après un maraîcher qui apportait ses légumes à Paris et qui la fournissait, elle parlait comme les gens du quartier des Halles. Les villageois étaient intrigués qu'elle ne fréquente personne, comme si elle se cachait.

— J'ai pensé..., avait hésité Justin.

Arrivé plein d'enthousiasme, le garçon s'était rendu compte en faisant sa relation à messire d'Anceny que cette anecdote ne signifiait pas grand-chose. Gervais avait néanmoins interrogé la nourrice et, bien qu'elle n'ait rien pu ajouter — elle n'avait vu ni la femme ni cet enfant dont elle ignorait l'âge, la couleur des cheveux et jusqu'à son sexe —, il avait lui aussi laissé courir son imagination, attisée par la mention des Halles, le lieu le plus associé aux enlèvements. Perrin mis au courant l'avait regardé avec compassion. Conscient d'avoir réagi comme un homme prêt à se raccrocher à n'importe quoi, Gervais avait admis que rien ne permettait de relier ce cas à Colin : la femme était sans doute la mère de l'enfant dont le père voyageait pour ses affaires. Déterminé à oublier cet espoir ridicule, il n'y avait pas repensé de la journée, mais le soir, le doute l'avait titillé. Incapable de trouver le sommeil, il avait ruminé cette histoire, et plus la nuit avançait, plus il se disait que Roissy-en-France n'était pas loin et qu'il n'y avait rien à perdre à vérifier l'identité de la femme et de l'enfant. L'aube venue, il avait acquis la conviction que Colin était retenu dans ce manoir et, après une vague excuse pour expliquer à Philippe qu'il serait absent plusieurs heures, il avait foncé à la prévôté escorté de Perrin qui avait renoncé à le raisonner.

La troupe passa du pas au trot. Les cavaliers alternaient les allures pour donner aux chevaux le temps de récupérer. Chemin faisant, Gervais pensait à la petite Margaux dans son berceau à bascule,

emmaillotée bien serré pour que ses os ne croissent pas de travers. Sa mère la surveillait jalousement de crainte qu'on ne la lui dérobe. Philippe avait beau lui répéter avec une patience infinie que dans la maison elle ne risquait rien, il ne parvenait pas à la rassurer. Sa naissance difficile avait laissé à l'enfant un visage fripé, mais son grand-père ne doutait pas qu'elle devienne jolie. Dieu veuille qu'elle ait hérité du caractère de son père ou de sa grand-mère dont elle portait le prénom ! Il se refusait à imaginer qu'il puisse y avoir deux femmes comme Mariette dans la même maison.

À mesure qu'ils approchaient du but, l'appréhension de Gervais augmentait. Il cherchait un encouragement du côté de Perrin lequel évitait son regard. Son manque de foi dans le succès de leur entreprise, égal à celui de Coudrier, avait fini par entamer sa conviction, car les présomptions étaient minces, il devait bien se l'avouer.

Peu avant midi, apparut dans le paysage une bâtisse fortifiée dont un paysan au champ leur confirma que c'était le manoir de Roissy-en-France.

— Qu'est-ce qu'il peut bien s'y passer ? dit l'homme comme pour lui-même. D'habitude, il ne vient jamais personne.

— Quelqu'un est venu récemment ? lui demanda Coudrier.

— Est-ce que je sais, moi ? maugréa le paysan devenu méfiant. Je ne lève pas le nez de mon sillon.

Tandis qu'ils lançaient les chevaux au galop pour couvrir la distance qui les séparait du manoir, Gervais reprenait espoir :

— Tu as entendu le vilain : il se passe là des choses bizarres.

— Tout ce que nous avons appris, c'est qu'il y a des allées et venues, répliqua patiemment Coudrier. Ce n'est pas un crime.

La porte était ouverte et ils pénétrèrent dans la cour. Une femme les attendait, alertée par le bruit de la cavalcade. Gervais aurait voulu qu'ils investissent les lieux, mais Coudrier avait refusé : on n'entre pas chez un particulier à la force des armes sans avoir la preuve qu'il a démerité.

Ils saluèrent la femme dont la mise modeste montrait qu'elle n'était pas une bourgeoise, encore moins une dame de la noblesse,

mais qu'elle n'était pas non plus une paysanne.

— Nous chevauchons depuis longtemps et nos chevaux ont soif, dit le prévôt.

Elle leur désigna l'abreuvoir au centre de la cour.

— Faites, messires.

Coudrier et d'Anceny, qui avaient tendu la bride de leurs chevaux, le premier à un sergent et l'autre à Perrin, s'approchèrent de la femme. Son déplaisir de les avoir dans sa cour était manifeste malgré ses tentatives pour le cacher. S'il n'avait pas été impensable de refuser de l'eau à des voyageurs, elle les eût sommés de partir. Il était clair qu'elle ne les inviterait pas à entrer se rafraîchir. À la rigueur, si elle ne pouvait faire autrement, elle irait leur chercher à boire. Cette attitude anormale, voire suspecte, incita Coudrier à lui demander d'annoncer le prévôt adjoint à son maître.

— Il n'est pas ici, répondit-elle. Il habite Paris.

Malgré ses efforts, le ton était peu convaincant.

— Il vient parfois ?

— Pas souvent.

— On nous a dit qu'il était là, mentit Coudrier.

— Il est venu et reparti, concéda-t-elle. Il avait juste une affaire à régler, elle n'a pas réclamé grand temps.

Gervais, qui n'y tenait plus, s'en mêla :

— Il est venu récupérer l'enfant, c'est bien cela ?

— J'ignore de quoi vous parlez, se défendit-elle, il n'y a pas d'enfant ici.

— Il n'y en a jamais eu ?

— Jamais.

Un mensonge, à n'en pas douter. Coudrier, désormais convaincu qu'il se passait là quelque chose de louche, décida de la rudoyer.

Il lui saisit le bras et l'avertit en la secouant :

— Si vous ne dites pas immédiatement la vérité, vous aurez affaire à la justice. Nous vous conduirons au Châtelet de Paris pour vous faire parler.

La femme recula d'un pas ; ses mains tremblaient.

— Je n'ai rien fait ! protesta-t-elle d'une voix altérée. Laissez-moi,

allez-vous-en !

— J'ai dit : la vérité ! gronda Coudrier.

Elle était terrorisée et ils ne purent rien en tirer. Comme il n'y avait pas d'autre chemin pour quitter la demeure et qu'ils n'avaient croisé personne, si l'homme était encore là, c'était dans la maison. Coudrier laissa un sergent pour surveiller la femme, en envoya un deuxième aux écuries afin d'empêcher quiconque de s'en aller avec les chevaux, s'il y en avait, et ils investirent le manoir qu'ils fouillèrent de fond en comble. Ils commencèrent par les salles nobles. Celles du rez-de-chaussée étaient désertes et dépourvues de meubles. À l'étage, ce n'était pas mieux : personne ne vivait là, du moins dans les pièces réservées aux maîtres. Ils se rendirent alors dans les communs. La cuisine, au contraire du reste de la bâtisse, était habitée : sur le feu, le couvercle de la marmite se soulevait à chaque bouillon et la soupe embaumait. La femme, retournée à son occupation d'avant leur arrivée, coupait des tranches de pain d'une main hésitante trahissant sa nervosité. Lorsque Gervais se dirigea vers la courtine qui cachait un angle de la pièce, elle lâcha un petit cri apeuré. Il écarta vivement la draperie et découvrit aux yeux de tous les deux paillasses que le recoin abritait : une grande et une petite.

— Il n'y a jamais eu d'enfant, n'est-ce pas ? dit-il durement.

Elle ne répondit pas.

— Cherchons encore, il reste la souillarde.

Le découragement gagnait. À l'exception de Gervais, aiguillonné par sa trouvaille et crispé dans son refus de baisser les bras, ils pensaient tous sans oser le dire qu'ils étaient arrivés trop tard. On entra dans la souillarde par une porte basse que Gervais franchit le premier, mais il s'arrêta dès le seuil, car elle n'avait pas de fenêtre et on n'y voyait goutte. Un sergent lui apporta une chandelle de la cuisine et il pénétra dans la pièce humide et froide. Elle était encombrée d'un fatras d'objets dans lequel il était difficile de s'orienter. Il dut contourner un pressoir à raisins, une auge destinée à nourrir des porcs, des outils, toutes choses qui eussent été davantage à leur place dans une grange. Cette pièce, où d'ordinaire on rangeait les réserves de vivres, servait de débarras. Gervais scrutait chaque recoin,

la chandelle levée au-dessus de sa tête pour éclairer les angles et l'arrière des objets.

— Il n'y a personne ici, dit Coudrier d'une voix lasse. Allons faire parler la femme. Elle nous dira le nom de son maître et on le retrouvera.

— Nous n'avons pas regardé partout. Cherchons encore.

Les sergents refluerent dans la cuisine, mais Gervais s'obstina. Coudrier et Perrin restèrent avec lui, solidaires et désolés.

— Gervais, répétait Coudrier, je t'en prie...

C'est alors qu'ils perçurent un couinement. Une souris, sans doute, qu'ils avaient dérangée. Pour en avoir le cœur net, Gervais se dirigea vers le saloir d'où le bruit semblait venir, et c'est là, tout au fond de la soullarde, qu'il découvrit un homme accroupi qui serrait un garçonnet contre lui. Il avait une main sur sa bouche pour l'empêcher de crier. Coudrier l'empoigna violemment tandis que Gervais s'emparait de l'enfant dont il avait aussitôt reconnu les boucles châtaines.

Pendant qu'il éloignait Colin de cet endroit sinistre, le ravisseur s'accrochait désespérément au chaperon de sa houppelande dans une vaine tentative de se soustraire aux regards des hommes qui le maintenaient. Ils le traînèrent jusqu'à la cuisine, lui arrachèrent sa dérisoire protection et découvrirent son visage.

Gervais était déjà dehors quand Coudrier l'interpella :

— Gervais ! Viens voir !

Colin pleurait à gros sanglots ; le malfaiteur pouvait attendre. Passé de sa gardienne à l'homme qui le serrait trop fort dans ce lieu sombre et terrifiant, pour aboutir dans les bras de son grand-père, l'enfant ne reconnaissait plus personne.

— Plus tard, répondit-il.

Coudrier insista :

— Un instant seulement.

Il allait répliquer que ce n'était pas sa priorité, mais Perrin le prit par l'épaule pour le ramener vers la cuisine en insistant à son tour :

— Il faut que tu saches.

Gervais revint d'un pas impatient jusqu'à la porte, et là, il se figea

: le ravisseur, qui baissait honteusement la tête pour éviter son regard, n'était autre que messire Galet. Lorsque sa stupéfaction se fut atténuée, Gervais supposa que l'homme en mal de descendance avait dû, jour après jour, observer le fils de ses voisins avec une envie sans cesse croissante et, n'y tenant plus, l'avait finalement enlevé. Alors qu'il y avait tant d'orphelins parmi lesquels il aurait pu choisir un enfant à adopter, il avait pris Colin et l'avait gardé, sans pitié pour le désespoir de sa famille.

Le grand-père blessé ressentit une bouffée de violence : il aurait pu étrangler cet homme de ses propres mains ! Mais Colin pleurait. Alors, il se détourna de Galet et éloigna son petit-fils de ce lieu et de ces gens qui lui faisaient peur. En traversant la cour, il aperçut du coin de l'œil une silhouette féminine se diriger furtivement vers les écuries, mais il ne perdit pas de temps à se demander d'où sortait Thomasine Galet : elle allait droit vers sergents, les réponses viendraient plus tard.

Parvenu à l'abreuvoir où attendaient les chevaux, il approcha le petit de sa jument.

— C'est Fiérote, lui dit-il doucement. Tu veux la caresser ?

Les joues encore ruisselantes de larmes, mais le regard soudainement éclairé, Colin posa la main sur l'encolure de la bête et prononça d'un ton hésitant :

— Fiérote ?

Depuis l'hiver dernier, il avait appris à articuler les « r », remarqua Gervais.

— Fiérote ! répéta-t-il réjoui.

Puis il se tourna vers son grand-père et ajouta :

— Papé !

GLOSSAIRE

Aimerigot Marcel : pillard condamné à la décapitation. Son exécution, qui a eu lieu le 31 juillet 1393, est représentée dans une enluminure du manuscrit dans lequel le chroniqueur Jean Froissart en fait le récit.

Basochien : membre de la basoche. La basoche est une corporation de clercs du Parlement. Ils mettent en scène des pièces de théâtre et des farces et sont réputés pour être turbulents.

Bren : excréments.

Chanson : on nomme « chansons de toile » ou « chansons de femmes » les chansons que les femmes chantent en cousant. Celle des *Trois sœurs* citée ici a été traduite par Anne Berthelot.

Chaperon : capuchon.

Charrette d'infamie : charrette dans laquelle le condamné à mort est transporté jusqu'au lieu de son exécution, mais qui, en temps normal, sert au transport de la boue des rues et des ordures.

Chausses : partie du vêtement masculin qui couvre le corps de la taille aux genoux.

Cotte : tunique masculine ou féminine.

Courtine : rideau de lit.

Damoiseau : à l'époque féodale, gentilhomme qui n'est pas encore chevalier. Par extension, jeune homme soigné.

Degré : escalier.

Ébouillanté : peine pour un faux-monnayeur qui se fait prendre.

Étuves : établissements commerciaux qui offrent des bains dans une cuve de bois dont l'intérieur est garni d'un drap protecteur pour éviter les échardes. Réservées soit aux hommes, soit aux femmes, soit alternativement aux uns et aux autres, elles proposent des soins médicaux. On peut également y boire, y manger, y jouer et parfois y trouver une galante compagnie tarifée.

Facteur : personne qui commerce pour le compte d'une autre.

Fillette : prostituée.

Folieuse (fille) : prostituée.

Fourches patibulaires : gibet composé de deux fourches plantées en terre supportant une traverse à laquelle on suspend les suppliciés.

Fromages : la plupart de nos fromages actuels existaient au Moyen Âge.

Gagne-denier : celui qui gagne sa vie au jour le jour sans avoir de métier déterminé.

Gehine (mettre à) : faire avouer.

Geline : poule.

Guet : surveillance de la ville pendant les heures de la nuit où elle est soumise au couvre-feu. Le guet est assuré en partie par les sergents de la prévôté et en partie par les bourgeois qui s'en acquittent à tour de rôle. Parfois, ces derniers paient quelqu'un pour faire la corvée à leur place.

Halbran : caneton.

Haquenée : jument calme et douce que montent les dames, le plus souvent en amazone (les deux jambes du même côté de la selle).

Indulgence : pardon accordé par l'Église pour des péchés en échange de dons ou d'une pénitence, parfois, d'un pèlerinage.

Jacquaire : personne qui fait le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Maison aux Piliers : hôtel de ville de Paris au Moyen Âge. L'emplacement est le même qu'aujourd'hui.

Malandrin : voleur ou vagabond dangereux.

Manche : les manches sont amovibles, attachées au corps du vêtement par un lacet, puis par des boutons, une invention de la fin du Moyen Âge. Les manches se salissant plus vite que le reste, cela permet, à une époque où laver le linge n'est pas facile, de les remplacer pour sortir par « une autre paire de manches », propre, celle-là. De là vient l'expression « c'est une autre paire de manches » qui signifie « c'est tout à fait différent ».

Mander : faire venir par un ordre ou un avis.

Maritorne : femme laide, malpropre et désagréable.

Marmouset : fou (du prince), favori. Ici, gamin.

Marotte : poupée.

Montfaucon : principal gibet parisien des rois de France jusqu'à Louis XIII, situé à proximité de l'actuelle place du Colonel-Fabien.

Oblat : personne qui s'est intégrée à une communauté religieuse après lui avoir fait don d'une partie ou de la totalité de ses biens et qui en observe les règlements, mais sans prononcer les vœux.

Oublie : pâtisserie légère, gaufrette.

Oye : oie.

Patenôtrier : fabricant de chapelets. Ils peuvent être d'os, de corne, de corail, d'ambre, de jais, etc.

Pays : compatriote.

Pilori : plate-forme qui porte une roue sur laquelle on attache le condamné qui est exposé au public. Ses mains et son cou sont emprisonnés dans les trous d'un carcan. Le pilori des Halles est permanent. Il est placé au sommet d'une tour érigée dans la cour.

Question : torture.

Rebec : instrument de musique à trois cordes et archet.

Ribote : festin, excès de table ou de boisson.

Routier : soldat mercenaire organisé en bande qui, en période de paix, ne reçoit aucune solde et se livre au pillage.

Saint Nicolas : protecteur de l'enfance.

Seille : seau de bois.

Souillarde : arrière-cuisine.

Succade : sucrerie.

Sucre rosat : sucre clarifié cuit dans de l'eau de rose.

Tambourinaire : joueur de tambourin.

Taverne : établissement public où l'on peut boire et manger. Outre la boisson, essentiellement du vin, la taverne offre des mets qui donnent soif comme la charcuterie ou les harengs.

Tire-laine : voleur.

Tourier : religieux qui s'occupe des relations avec l'extérieur.

Tranchoir : tranche de pain sur laquelle on pose la viande et qui sert d'assiette.

Tréteau : instrument de torture.

Tronc : boîte percée d'une fente où les fidèles déposent les aumônes et les offrandes dans les églises.

Verjus : jus acide extrait de raisins blancs cueillis verts.



MARYSE ROUY

On préférerait sans doute penser que c'est dans mon imagination, en l'occurrence un peu morbide, qu'est née l'idée de voleurs-mutilateurs d'enfants. Il n'en est rien, hélas. De tels individus ont sévi comme en témoigne le *Journal d'un bourgeois de Paris* rédigé au début du XV^e siècle.

Il traite en ces termes de ce crapuleux fait divers :

« En ce temps furent prins caymens, larrons et murtriers, lesquels par jehaine [torture] ou autrement confesserent avoir emblé [enlevé] enfens, à l'un avoir crevé les yeulx, à autres avoir coppé les jambes, aux autres les piez et autres maulx assez et trop. Et estoient femmes avec ces murtriers pour mieulx decevoir [tromper] les peres et les meres et les enfens, et demouroient comme logez es hostel III ou IIII jours, et quand ilz veoient leur point, en plein marché, pais ou ailleurs ilz embloient ainsi les enfens et les martiroient, comme devant est dit. »

Le fait que cette affaire soit mentionnée dans plusieurs chroniques de l'époque montre qu'elle a frappé les contemporains. On pourrait supposer que cela prouve le caractère exceptionnel de ce crime, mais peut-on vraiment y croire quand on sait que des comportements d'une telle barbarie sont encore monnaie courante aujourd'hui ? La traite des personnes, pratiquée au détriment des gens pauvres et sans défense, est florissante, qu'il s'agisse de les réduire en esclavage ou de prélever sur eux des organes en vue d'en faire le trafic. C'est le fait de criminels qui agissent au bénéfice de riches aussi dépourvus qu'eux de compassion et de sens moral.

NOTE

* Les termes accompagnés d'une étoile sont définis dans le glossaire à la fin du livre.